



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



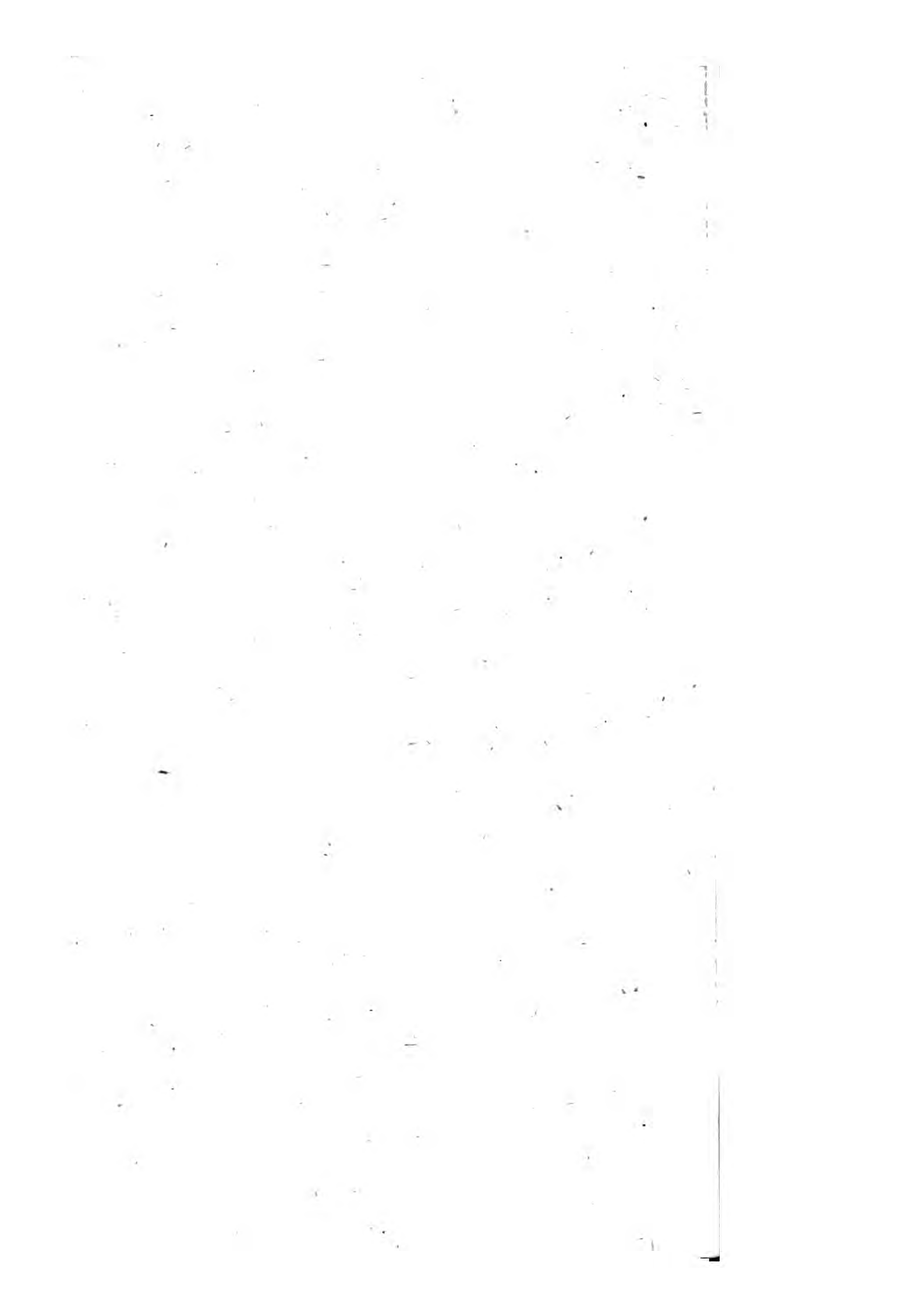
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

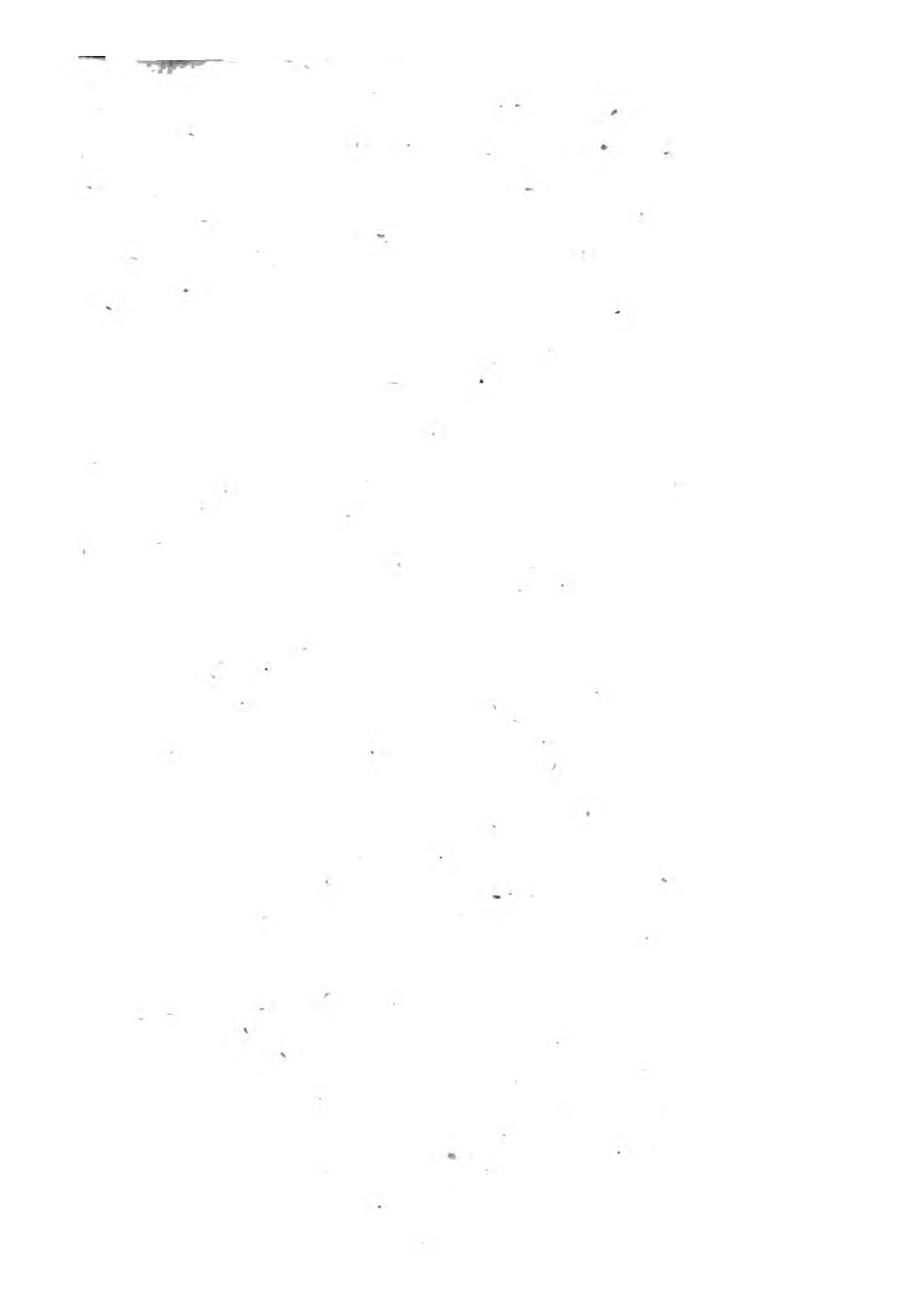


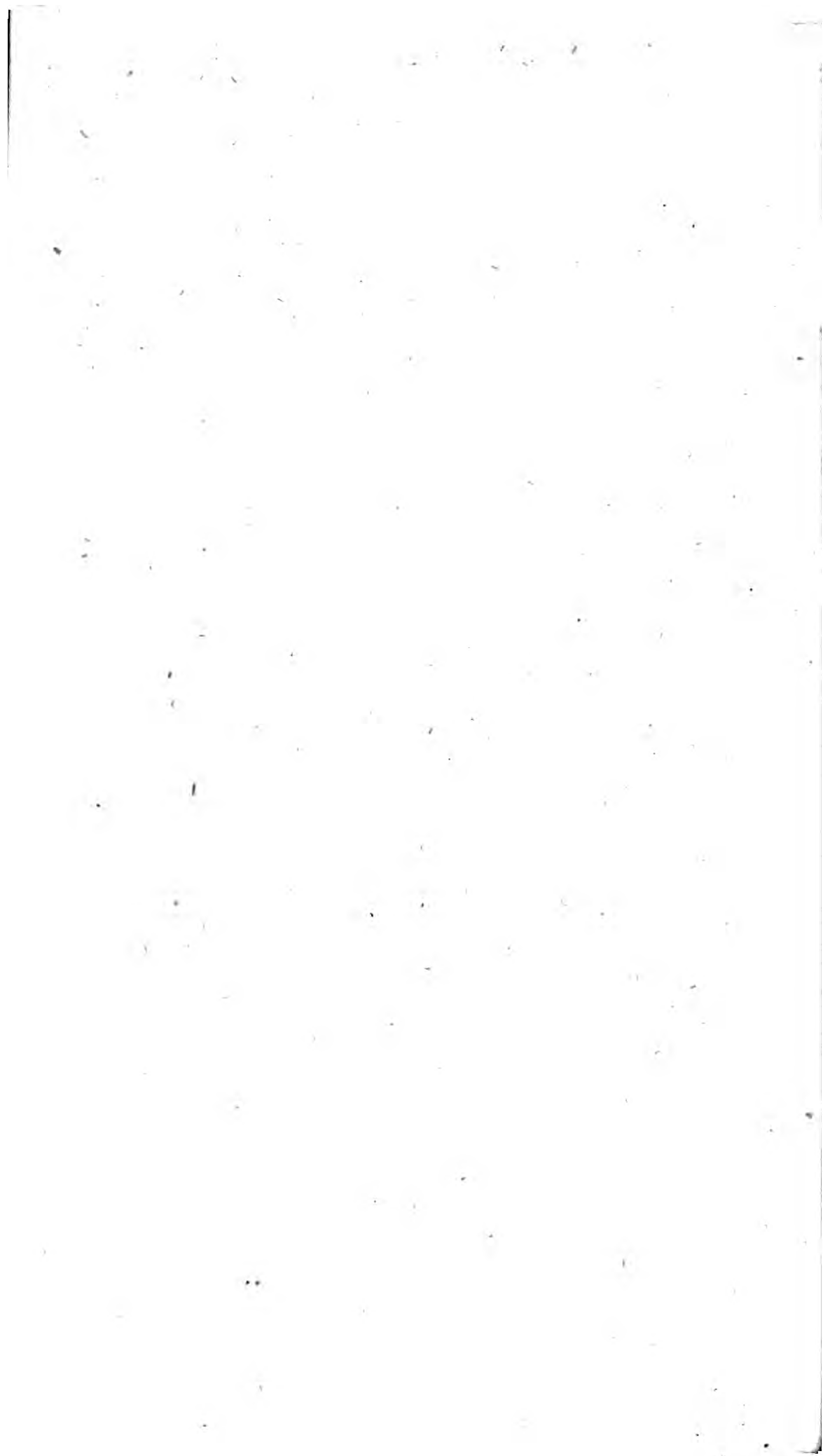
VI. 1785/1(61)



~~S. 103~~







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-UNIEME.

(61)



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE.
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



M E L A N G E S

L I T T E R A I R E S .

Mélanges littér. Tome I.

* A

AVERTISSEMENT.

QUOIQU'UN discours à l'académie ne soit d'ordinaire qu'un compliment plein de louanges rebattues , et furchargées de l'éloge d'un prédécesseur qui se trouve souvent un homme très-médiocre ; cependant ce discours , dont plusieurs personnes nous ont demandé la réimpreffion , doit être excepté de la loi commune , qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chose , et les notes sont utiles.

DISCOURS

DE

M. DE VOLTAIRE

A SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE,

AVEC DES NOTES.

Prononcé le lundi 9 mai 1746.

MESSIEURS,

VOTRE fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse et la grandeur de son ame : il voulut que vous fussiez toujours libres et égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance des hommes qui étaient au-dessus de l'intérêt, et qui, aussi généreux que lui, faisaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. (a) Il était peut-être à craindre qu'un jour des

(a) L'académie française est la plus ancienne de France; elle fut d'abord composée de quelques gens de lettres, qui s'assembloient pour conférer ensemble. Elle n'est point partagée en honoraires et pensionnaires; elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commensaux de la maison du roi, de ne point plaider hors de Paris; celui de haranguer le roi en corps avec les cours supérieures, et de ne rendre compte directement qu'au roi.

travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fites une règle de n'admettre aucun académicien qui ne réfidât dans Paris. Vous vous êtes écartés fagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendaient toujours présens parmi vous : car ce ferait violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu M. le président *Bouhier*, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'académie et lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, (b) et où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il se fait ressouvenir la France de ces temps où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des lois, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne fais quelle misérable grandeur à se renfermer dans

(b) MM. de *la Monnoie*, *Bouhier*, *Lantin*, et surtout l'éloquent *Bossuet*, évêque de *Meaux*, regardé comme le dernier père de l'Eglise.

le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre ! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les causes des citoyens, écrivait sur la nature des dieux, conférait avec des philosophes ; qu'il allait au théâtre ; qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Esopus* et de *Roscius*, et laissait aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité ?

M. le président *Bouhier* était très-savant ; mais il ne ressemblait pas à ces savans infociables et inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour savoir imparfaitement des langues anciennes ; qui se croient en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flattent d'avoir quelques connaissances des siècles passés ; qui se récrient sur un passage d'*Eschyle*, et n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poème de *Pétrone* sur la guerre civile, non qu'il pensât que cette déclamation, pleine de pensées fausses, approchât de la sage et élégante noblesse de *Virgile* : il savait que la satire de *Pétrone*, (c) quoique semée de traits charmans,

(c) *Saint-Evremond* admire *Pétrone*, parce qu'il le prend pour un grand-homme de cour, et que *Saint-Evremond* croyait en être un ; c'était la manie du temps. *Saint-Evremond* et beaucoup d'autres décident que *Néron* est peint sous le nom de *Trimalcion* ; mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier grossier et ridicule, et de sa vieille femme qui n'est qu'une bourgeoise impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur

6 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

n'est que le caprice d'un jeune homme obscur , qui n'eut de frein ni dans ses mœurs ni dans son style. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût et de volupté , estiment tout dans *Pétrone* ; et M. *Bouhier* , plus éclairé , n'estime pas même tout ce qu'il a traduit : c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle , qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur , et qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talens sur ce poëme , sur l'hymne à *Vénus* , sur *Anacréon* , pour montrer que les poètes doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur , et on ne fera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis , Messieurs , d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des arts ; et j'aimerais mieux prononcer devant vous un discours utile , qu'un discours éloquent.

Pourquoi *Homère* , *Théocrite* , *Lucrèce* , *Virgile* , *Horace* , sont-ils heureusement traduits chez les

et son épouse la jeune *Octavie* , ou la jeune *Poppée* ? Quel rapport des débauches et des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du maître du monde ? Le *Pétrone* auteur de la satire , est visiblement un jeune homme d'esprit , élevé parmi des débauchés obscurs , et n'est pas le consul *Pétrone*.

Italiens et chez les Anglais? (d) pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poète de l'antiquité en prose, et pourquoi n'en avons-nous eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La difficulté surmontée, dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines : et il n'y a point de nation au monde chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poésie ancienne. Les premiers poètes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs et les Latins employèrent d'abord la poésie à peindre les objets sensibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poésie qu'au théâtre, n'ont pu et n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous sommes interdit nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que *le Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens ; il accoutuma les Italiens à tout dire :

(d) *Horace* est traduit en vers italiens par *Palavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* et *Juvénal*; *Pope*, *Homère*; *Créech*, *Lucrece*, &c.

mais nous , comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des Géorgiques , qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture ? A peine les connaissons-nous ; et notre mollesse orgueilleuse , dans le sein du repos et du luxe de nos villes , attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres , et au détail de ces arts utiles , que les maîtres et les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poètes avaient su exprimer heureusement les petites choses , notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite , qui est très-grand , à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation , et pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur et le style du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue française ; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici , Messieurs , que ce sont les grands poètes qui ont déterminé le génie des langues , (*e*) je n'avance rien qui ne soit connu

(*e*) On n'a pu , dans un discours d'appareil , entrer dans les raisons de cette difficulté attachée à notre poésie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique M. de *la Motte* , et beaucoup d'autres après lui , aient dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie , il paraît démontré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées , et l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès.

de vous. Les Grecs n'écrivirent l'histoire que quatre cents ans après *Homère*. La langue

Ces secours et ces obstacles naissent, 1. de la défiance des termes; 2. des verbes auxiliaires et des participes; 3. du nombre plus ou moins grand des rimes; 4. de la longueur et de la brièveté des mots; 5. des cas plus ou moins variés; 6. des articles et pronoms; 7. des élisions; 8. de l'inversion; 9. de la quantité dans les syllabes: et enfin d'une infinité de finesses qui ne sont senties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. *La défiance des mots*, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *sucre*, *reste*, *crotte*, *perdu*, *sourdre*, *fief*, *coffre*: ces syllabes dures révoltent l'oreille, et c'est le partage de toutes les langues du Nord.

2. *Les verbes auxiliaires et les participes*. *Victis hostibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læso et invicto militi*; c'est l'inscription des invalides de Berlin: si on va traduire, *pour les soldats qui ont été blessés, et qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur! Voilà pourquoi la langue latine est plus propre aux inscriptions que la française.

3. *Le nombre des rimes*. Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes, et un de rimes françaises, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien; et vous remarquerez encore que dans le français il y a toujours vingt rimes burlesques et basses pour deux qui peuvent entrer dans le style noble.

4. *La longueur et la brièveté des mots*. C'est ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expression de certaines maximes, et à la mesure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers:

Quanto si mostra men, tanto è più bella.

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens:

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés*. Mon père, de mon père, à mon père, *meus pater*, *mei patris*, *meo patri*; cela est sensible.

6. *Les articles et pronoms*. *De ipsius negotio ei loquebatur*. Con ello parlava dell'affaire di lui; il lui parlait de son affaire. Point d'amphibologie dans le latin. Elle est presque inévitable dans le français. On ne fait si son affaire est celle de l'homme qui

grecque reçut de ce grand peintre de la nature la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie et de l'Europe : c'est *Térence* qui , chez les Romains , parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'est *Pétrarque* qui , après *le Dante* , donna à la langue italienne cette aménité et cette grace qu'elle a toujours conservées ; c'est à *Lopez de Véga* que l'espagnol doit sa noblesse et sa pompe ; c'est *Shakespeare* qui , tout barbare qu'il était , mit dans l'anglais cette force et cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis , sans l'outrer , parle , ou de celui auquel on parle ; le pronom *il* se retranche en latin , et fait languir l'italien et le français.

7. *Les élisions.*

Canto l'arme pietose , e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété et la vertu heureuse.

8. *Les inversions.* *César cultiva tous les arts utiles ; on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes :*

César omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence !

9. *La quantité dans les syllabes.* C'est de-là que naît l'harmonie. Les brèves et les longues des latins forment une vraie musique. Plus une langue approche de ce mérite , plus elle est harmonieuse. Voyez les vers italiens , la pénultième est toujours longue :

Capitáno , máno , séno , chrísto , acquísto.

Chaque langue a donc son génie , que des hommes supérieurs sentent les premiers , et font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

et par conséquent sans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poésie, de former et fixer enfin le génie des peuples et de leurs langues ? La cause en est bien sensible : les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels et hardis deviennent familiers ; les hommes qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la manière de s'exprimer, et même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me défavouerez-vous donc, Messieurs, quand je dirai que le vrai mérite et la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du *Cid* et de *Cinna* ?

Montagne, avant lui, était le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient favoir le français ; mais le style de *Montagne* n'est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il est énergique et familier ; il exprime naïvement de grandes choses. C'est cette naïveté qui plaît ; on aime le caractère de l'auteur ; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours et d'opinion avec lui. J'entends souvent regretter le langage de *Montagne*, c'est son imagination qu'il faut regretter : elle était forte et hardie ; mais sa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licencieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet ; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut long-temps avilie : on écrivit dans ce style les tragédies, les poèmes, l'histoire, les livres de morale. Le judicieux *Despréaux* a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage*. J'ose croire qu'il aurait dit *le naïf badinage*, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit ; et chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot* ?

Notre langue ne fut long-temps après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries : mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut
le grand art des expressions placées, il est donc

le premier qui fut *élégant*. Mais quelques stances harmonieuses suffisaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ? Ils lisaient le poème admirable de la *Jérusalem*, l'*Orlando*, le *Pastor Fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvait-on associer à ces chefs-d'œuvres un très-petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles et presque sans imagination.

La langue française restait donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer et pour élever l'esprit de toute une nation : c'est le plus grand de vos premiers académiciens, c'est *Corneille* seul, qui commença à faire respecter notre langue des étrangers, précisément dans le temps que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire respecter la couronne. L'un et l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus passionné et plus correct ; moins varié, mais moins inégal ; aussi sublime quelquefois, et toujours noble sans enflure ; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité et plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'âme, et du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer

ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre , laborieux , févère , précis , pur , harmonieux , qui devint enfin le poète de la raifon , commença malheureusement par écrire des fatires ; mais bientôt après il égala et furpaffa peut-être *Horace* dans la morale et dans l'art poétique : il donna les préceptes et les exemples ; il vit qu'à la longue l'art d'instruire , quand il est parfait , réuffit mieux que l'art de médire , parce que la fatire meurt avec ceux qui en font les victimes , et que la raifon et la vertu font éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands-hommes que la nature fit naître comme dans le fiècle de *Léon X* et d'*Auguste*. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire ; et graces en partie aux foins du cardinal de *Richelieu* , ils ont adopté votre langue , comme ils fe font empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes , graces aux foins du grand *Colbert*.

Un monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires , et plus encore chez les sages par ses vastes connoiffances , fait de notre langue la sienne propre , celle de sa cour et de ses États ; il la parle avec cette force et cette finesse que la seule étude ne donne jamais , et qui est le caractère du génie : non-seulement il la cultive , mais il l'embellit quelquefois ,

parce que les ames supérieures faisoient toujours ces tours et ces expressions dignes d'elles , qui ne se présentent point aux ames faibles. Il est dans Stockholm une nouvelle *Christine* , égale à la première en esprit , supérieure dans le reste ; elle fait le même honneur à notre langue. Le français est cultivé dans Rome , où il était dédaigné autrefois ; il est aussi familier au souverain pontife , que les langues savantes dans lesquelles il écrit , quand il instruit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal italien écrit en français dans le vatican , comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages , Messieurs , ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe et de l'Asie , et le plus vaste de l'univers ; dans cette ville qui n'était , il y a quarante ans qu'un désert (f) habité par des bêtes sauvages : on y représente vos pièces dramatiques ; et le même goût naturel qui fait recevoir , dans la ville de *Pierre le grand* et de sa digne fille , la musique des Italiens , y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains , est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une

(f) L'endroit où est Pétersbourg n'était qu'un désert marécageux et inhabité.

honteuse décadence , comme le crient si souvent des fatiriques qui prétendent en secret justifier leur propre faiblesse , par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait , n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes , le caractère des cours et des siècles ? ouvrage qui , s'il était sèchement instructif , comme tant d'autres , ferait le meilleur de tous , et dans lequel l'auteur (g) a trouvé encore le secret de plaire ; partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès et de la chute de l'empire romain , dans un livre encore plus court , écrit par un génie mâle et rapide , (h) qui approfondit tout , en paraissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans et plus fidèles. De vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent et profond (i) s'est formé

(g) C'est le président *Hénault*. Dans quelques traductions de ce discours , on a mis en note l'abbé *Langlet* , au lieu de M. *Hénault* ; c'est une étrange méprise.

(h) Le président de *Montesquieu*.

(i) Le marquis de *Vauvenargues* , jeune homme de la plus grande espérance , mort à vingt-sept ans.

dans

dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables , que *Tibulle* et *Ovide* eussent regardés comme leurs disciples , et dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre , je l'avoue , est menacé d'une chute prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique , (*k*) qui m'a servi de maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière ; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur , comme on voit sur les débris de sa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont , après le grand *Molière* , achevé de rendre la comédie une école de mœurs et de bienfaisance ; école qui méritait chez les Français la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre , qui le premier orna la philosophie des graces de l'imagination , appartient à un temps plus reculé , il est encore l'honneur et la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares , surtout quand le goût et l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme de ces forêts où les arbres pressés et élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains , on

(*k*) M. *Crébillon* , auteur d'*Electre* et *Rhadamiste*. Ces pièces remplies de traits vraiment tragiques sont souvent jouées.

voit quelques fortunes prodigieuses , et beaucoup de misère ; lorsqu'enfin il est plus étendu , l'opulence est générale , les grandes fortunes rares. C'est précisément , Messieurs , parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France , qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin , malgré cette culture universelle de la nation , je ne nierai pas que cette langue devenue si belle , et qui doit être fixée par tant de bons ouvrages , peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république , si long-temps notre alliée , où le français est la langue dominante , au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes , elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût , déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux et instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style marotique dans les sujets les plus nobles ; c'est revêtir un prince des habits d'un farceur. On se sert de termes nouveaux , qui sont inutiles , et qu'on ne doit hasarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts dont je suis encore plus

frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, Messieurs, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède s'était donnés par ses études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue, comme ce consul parlait la sienne. Mais c'est surtout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, et qui était l'ami de M. le président *Bouhier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, et à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter et à célébrer, un ami à recevoir et à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quel charme l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres; combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'ame cette joie douce et recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de *Richelieu* même; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entre eux par ce lien respectable et par le goût des beaux arts, s'assembloient sans se montrer à la renommée;

ils furent moins brillans que leurs successeurs , et non moins heureux. La bienfiance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la fatire, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles feront l'éternel exemple des gens de lettres, et serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'oserais m'étendre, Messieurs, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je fais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges; je fais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre fondateur et sur vos protecteurs; mais pourrais-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solemnités qui sont toujours les mêmes, et qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV*, un *Séguier*, un *Colbert*, un *Turenne*, un *Condé*, c'est dire à haute voix :

Rois , ministres , généraux à venir , imitez ces grands-hommes. Ignore-t-on que le panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu ? et *Marc-Aurèle* , le premier des empereurs et des hommes , n'avoue-t-il pas dans ses écrits l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'*Antonin* ? Lorsque *Henri IV* entendit dans le parlement nommer *Louis XII* le père du peuple , il se sentit pénétré du désir de l'imiter , et il le surpassa.

Pensez-vous , Messieurs , que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV* , ne se soient pas fait entendre au cœur de son successeur , dès sa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité , tantôt par les mêmes chemins , tantôt par des routes différentes. L'un et l'autre feront semblables , en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance ; et peut-être c'est en cela qu'ils ont été les plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice , et ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait ; il l'appelait à lui du haut de son trône ; il en était suivi dans ses conquêtes , dans ses entreprises ; il en remplissait le monde ; il déployait une ame sublime dans le bonheur et dans l'adversité , dans ses camps , dans ses palais , dans les cours de

l'Europe et de l'Asie ; les terres et les mers rendaient témoignage à sa magnificence ; et les plus petits objets , fitôt qu'ils avaient à lui quelque rapport , prenaient un nouveau caractère , et recevaient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protège des empereurs et des rois , subjugue des provinces , interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets , et y vole du sein de la mort , dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui ferait penser que ce qui étonne le reste des hommes , est pour lui dans l'ordre le plus commun et le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame , sans s'étudier même à la cacher ; et il ne peut en affaiblir les rayons qui , en perçant malgré lui le voile de sa modestie , y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV se signala par des monumens admirables , par l'amour de tous les arts , par les encouragemens qu'il leur prodiguait : O vous , son auguste successeur , vous l'avez déjà imité , et vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires , pour remplir tous vos projets bienfaisans qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre bifaïeul , et vous les avez étendus plus

loin. Il regretta de n'avoir pu, dans le cours de ses glorieuses campagnes, forcer un ennemi digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta presque des victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels et intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous, l'objet de nos vœux et de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger et le malheur même sans être troublé, et le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur et de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux : vous embrassiez ce général qui n'avait souhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus et les siennes ont fait votre sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers et les plus illustres. Vous récompensiez déjà par votre témoignage et par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire ; et cette récompense est la plus belle pour des Français.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'académie, ce qui est précieux à chacun de vous, Messieurs, ce fut l'un de

vos confrères qui servit le plus votre protecteur et la France dans cette journée ; ce fut lui qui , après avoir volé de brigade en brigade , après avoir combattu en tant d'endroits différens , courut donner et exécuter ce conseil si prompt , si salutaire , si avidement reçu par le roi , dont la vue discernait tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément. Jouissez , Messieurs , du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles , que votre protecteur dit au neveu (1) de votre fondateur , sur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous est chère , combien sont chères à toute la France , combien le feront un jour à l'Europe , ces démarches pacifiques que fit *Louis XV* après ses victoires ! Il les fait encore , il ne court à ses ennemis que pour les désarmer , il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de son cœur , ils le feraient leur arbitre , au lieu de le combattre , et ce serait peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages. (m) Les vertus qui le font craindre leur ont été connues , dès qu'il a commandé ; celles qui doivent ramener leur conscience , qui doivent

(1) M. le maréchal duc de *Richelieu*.

(m) L'événement a justifié , en 1748 , ce que disait M. de *Voltaire* en 1746.

être

être le lien des nations , demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

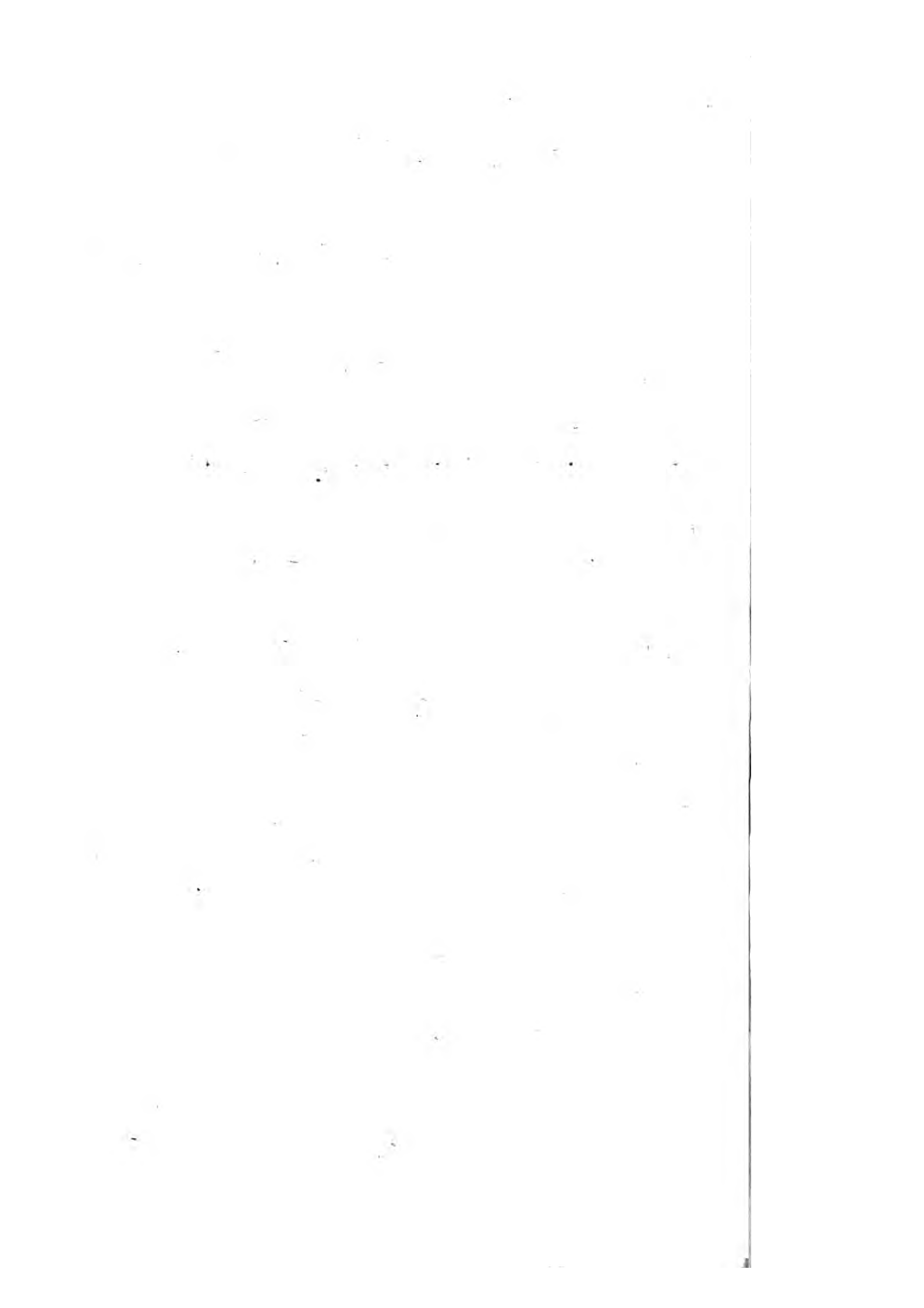
Nous , plus heureux , nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé comme penseront tous les peuples et tous les siècles : jamais amour ne fut ni plus vrai ni mieux exprimé ; tous nos cœurs le sentent , et vos bouches éloquentes en font les interprètes. Les médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce (*n*) éternisent ses triomphes et notre bonheur. Puissé-je voir dans nos places publiques ce monarque humain , sculpté des mains de nos *Praxitèles* , environné de tous les symboles de la félicité publique ! Puissé-je lire au pied de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs : *Au père de la patrie !*

(*n*) Les médailles frappées au Louvre sont au-dessus des plus belles de l'antiquité ; non pas pour les légendes , mais pour le dessin et la beauté des coins.

PANEGYRIQUE

DE LOUIS XV.

*Fondé sur les faits et sur les événemens les plus
intéressans , jusqu'en 1749.*



P R E F A C E

D E L' A U T E U R.

L'AUTEUR de ce panégyrique se cacha long-temps avec autant de soin qu'en prennent ceux qui ont fait des satires. Il est toujours à craindre que le panégyrique d'un monarque ne passe pour une flatterie intéressée. L'effet ordinaire de ces éloges est de faire rougir ceux à qui on les donne , d'attirer peu l'attention de la multitude , et de soulever la critique. On ne conçoit pas comment *Trajan* put avoir ou assez de patience ou assez d'amour-propre pour entendre prononcer le long panégyrique de *Pline* : il semble qu'il n'ait manqué à *Trajan*, pour mériter tant d'éloges , que de ne les avoir pas écoutés.

Le panégyrique de *Louis XIV* fut prononcé par M. *Pélesson* , et celui de *Louis XV* devrait l'être sans doute à l'académie par une bouche aussi éloquente. Il s'en faut beaucoup que l'auteur de cet essai adopte l'avis de M. le président *Hénault* , qui préfère le panégyrique de *Louis XV* à celui de *Louis XIV*. L'auteur ne préfère que le sujet. Il avoue que *Louis XV* a sur *Louis XIV*

l'avantage d'avoir gagné deux batailles rangées. Il croit que le système des finances ayant été perfectionné par le temps, l'Etat a souffert incomparablement moins dans la guerre de 1741, que dans celle de 1688, et surtout dans celle de 1701. Il pense enfin que la paix d'Aix-la-chapelle peut avoir un grand avantage sur celle de Nimègue. Ces deux paix à jamais célèbres ont été faites dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire après des victoires : mais le vainqueur fit encore craindre sa puissance par le traité même de Nimègue, et *Louis XV* fait aimer sa modération. Le premier traité pouvait encore aigrir des nations, et le second les réconcilier. C'est cette paix heureuse que l'auteur a principalement en vue. Il regarde celui qui l'a donnée comme le bienfaiteur du genre-humain. Il a fait un panégyrique très-court, mais très-vrai dans tous ses points ; et il l'a écrit d'un style très-simple, parce qu'il n'avait rien à orner. Il a laissé à chaque citoyen le soin d'étendre toutes les idées dont il ne donne ici que le germe. Il y a peu de lecteurs qui, en voyant cet ouvrage, ne puissent beaucoup l'augmenter par leurs réflexions ; et le meilleur effet d'un livre est de faire penser les hommes. On a nourri ce discours de faits inconnus

auparavant au public , et qui servent de preuves. Ce font-là les véritables éloges , et qui font bien au-dessus d'une déclamation pompeuse et vaine. La lettre qu'on rapporte écrite d'un prince au roi , est de monseigneur le prince de *Conti* , du 20 juillet 1744 : celle du roi est du 19 mai 1745 : en un mot , on peut regarder cet ouvrage intitulé *panégyrique* , comme le précis le plus fidèle de tout ce qui est à la gloire de la France et de son roi ; et on défie la critique d'y trouver rien d'altéré ni d'exagéré.

A l'égard des censures qu'un journaliste a faites , non du fond de l'ouvrage , mais de la forme , on commence par le remercier d'une réflexion très-juste sur ce qu'on avait dit que le roi de Sardaigne choisissait bien ses ministres et ses généraux , et était lui-même un grand général et un grand ministre. Il paraît en effet que le terme de ministre ne convient pas à un souverain. (*)

A l'égard de toutes les autres critiques , elles ont paru injustes et inconfidérées ; dans une , on reproche à l'auteur d'avoir écrit un panégyrique dans le style de *Pline* plutôt que dans celui de *Cicéron* , et dans

(*) M. de *Voltaire* a laissé subsister cette phrase malgré la critique , qu'il paraît regarder ici comme fondée , et nous croyons qu'il a eu raison de la conserver.

celui de *Bossuet* et de *Bourdaloue*. Il dit que tout est orné d'antithèses, de termes qui se querellent, et de pensées qui semblent se repousser.

On n'examine pas ici s'il faut suivre dans un panégyrique *Plin*e qui en a fait un, ou *Cicéron* qui n'en a point fait ; s'il faut imiter la pompe et la déclamation d'une oraison funèbre dans le récit des choses récentes qui sont si délicates à traiter ; si les sermons de *Bourdaloue* doivent être le modèle d'un homme qui parle de la guerre et de la paix, de la politique et des finances. Mais on est bien surpris que le critique dise que tout est antithèses dans un écrit où il y en a si peu. A l'égard des termes qui se querellent, et des pensées qui se repoussent, on ne fait pas ce que cela signifie.

Le journaliste dit que le contraste des quatre rois *François I*, *Henri IV*, *Louis XIII*, *Louis XIV*, et du monarque régnant n'est pas assez sensible. Il n'y a là aucun contraste ; des mérites différens ne font point des choses opposées : on n'a voulu faire ni de contrastes ni d'antithèses, et il n'y en a pas la moindre apparence.

Il reprend ces mots au sujet de nos alarmes sur la maladie du roi : *Après un triomphe si rare, il ne fallait pas une vertu commune.* On ne triomphe, dit-il, que de ses ennemis :

peut-il ignorer que ce terme *triomphe* est toujours noblement employé pour tous les grands succès en quelque genre que ce puisse être ?

Il prétend que ce triomphe n'est pas rare : En France, dit-il, rien de plus naturel, rien de plus général que l'amour des peuples pour leur souverain. Il n'a pas senti que cette critique très-déplacée, tend à diminuer le prix de l'amour extrême qui éclata dans cette occasion par des témoignages si singuliers. Oui, sans doute, ce triomphe était rare, et il n'y en a aucun exemple sur la terre ; c'est ce que toute la nation dépose contre cette accusation du censeur.

A quoi pense-t-il quand il dit que rien n'est plus naturel, plus général qu'une telle tendresse ? où a-t-il trouvé qu'en France on ait marqué un tel amour pour ses rois avant que *Louis XIV* et *Louis XV* aient gouverné par eux-mêmes ? Est-ce dans le temps de la fronde ? est-ce sous *Louis XIII*, quand la cour était déchirée par des factions, et l'Etat par des guerres civiles ? quand le sang ruisselait sur les échafauds ? Est-ce lorsque le couteau de *Ravaillac*, instrument du fanatisme de tout un parti, acheva le parricide que *Jean Châtel* avait commencé, et que

Pierre Barrière et tant d'autres avaient médité ? est-ce quand le moine *Jacques Clément*, animé de l'esprit de la ligue, assassina *Henri III* ? est-ce après ou avant le massacre de la Saint-Barthelemi ? est-ce quand les *Guises* régnaient sous le nom de *François II* ? Est-il possible qu'on ose dire que les Français pensent aujourd'hui comme ils pensaient dans ces temps abominables ?

Après un triomphe si rare, il ne fallait pas une vertu commune : le censeur condamne ce passage, comme s'il supposait une vertu commune auparavant.

Premièrement, on lui dira qu'il serait d'un lâche flatteur et d'un menteur ridicule de prétendre que le prince, l'objet de ce panégyrique, avait fait alors d'aussi grandes choses qu'il en a faites depuis. Ce sont deux victoires, c'est la paix donnée à l'Europe, qui ont rempli ce que sa première et glorieuse campagne avait fait espérer. En second lieu, quand l'auteur dit, dans la même période, que la crainte de perdre un bon roi imposait à ce grand prince la nécessité d'être le meilleur des rois, non-seulement il ne suppose pas là une vertu commune, mais s'exprimant en véritable citoyen, il fait sentir que l'amour de tout un peuple encourage les souverains à faire de grandes

choses, les affermit encore dans la vertu, les excite encore à faire le bonheur d'une nation qui le mérite. Penser et parler autrement serait d'un misérable esclave, et les louanges des esclaves ne font d'aucun prix, non plus que leurs services.

Le censeur dit que les Anglais ont été les dominateurs des mers *de fait et non pas de droit*. Il s'agit bien ici de droit; il s'agit de la vérité, et de montrer que les Français peuvent être aussi redoutables sur mer qu'ils l'ont été sur terre.

Il avance que le goût de *dissertation s'empare quelquefois de l'auteur*. Il y a dans tout l'ouvrage quatre lignes où l'on trouve une réflexion politique très-importante, une maxime très-vraie; c'est que les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire, et on en pourrait donner cent exemples. L'auteur en rapporte trois en deux lignes, et voilà ce que le censeur appelle dissertation. On trouvera, dit-il, quelque chose de décousu dans le style. Ce mot trivial, *décousu*, signifie un discours sans liaison, sans transition; et c'est peut-être le discours où il y en a davantage. *Ce décousu*, dit-il, *est l'effet des antithèses*; et il n'y a pas deux antithèses dans tout l'ouvrage.

36 PREFACE DE L'AUTEUR.

Il y a d'autres injustices auxquelles on ne répond point : ceux qui ont été fâchés qu'on ait célébré dans cet ouvrage les citoyens qui ont bien servi l'Etat , chacun dans leur genre , méritent moins d'être refutés que d'être abandonnés à leur basse envie , qui ajoute encore à l'éloge qu'ils condamnent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

D E

M. LE PRESIDENT HENault.

” CE panégyrique, d'autant plus éloquent
” qu'il paraît ne pas prétendre à l'éloquence,
” étant fondé uniquement sur les faits, est
” également glorieux pour le roi et pour la
” nation. Je ne crois pas qu'on puisse lui com-
” parer celui que *Pélibon* composa pour
” *Louis XIV*; ce n'était qu'un discours vague,
” et celui-ci est appuyé sur les événemens
” les plus grands, sur les anecdotes les plus
” intéressantes. C'est un tableau de l'Europe,
” c'est un précis de la guerre, c'est un ouvrage
” qui annonce, à chaque page, un bon citoyen,
” c'est un éloge où il n'y a pas un mot qui
” sente la flatterie; il devrait avoir été pro-
” noncé dans l'académie avec la plus grande
” solemnité; et la capitale doit l'envier aux
” provinces où il a été imprimé. ”

PANEGYRIQUE

DE LOUIS XV.

LUDOVICO DECIMO-QUINTO,

DE HUMANO GENERE BENE MERITO.

UNE voix faible et inconnue s'élève, mais elle fera l'interprète de tous les cœurs. Si elle ne l'est pas, elle est téméraire; si elle flatte, elle est coupable; car c'est outrager le trône et la patrie, que de louer son prince des vertus qu'il n'a pas.

On fait assez que ceux qui sont à la tête des peuples, sont jugés par le public avec autant de sévérité qu'ils sont loués en face avec bassesse; que tout prince a pour juge les cœurs de ses sujets; qu'il ne tient qu'à lui de savoir son arrêt, et de se connaître ainsi lui-même. Il n'a qu'à consulter la voix publique, et surtout celle du petit nombre de juges, qui, en tout genre, entraîne à la longue l'opinion du grand nombre, et qui seule se fait entendre à la postérité.

La réputation est la récompense des rois; la fortune leur a donné tout le reste: mais

cette réputation est différente comme leurs caractères ; plus éclatante chez les uns , plus solide chez les autres ; souvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte , quelquefois appuyée sur l'amour ; ici plus prompte , ailleurs plus tardive ; rarement pure et universelle.

Louis XII, malheureux dans la guerre et dans la politique , vit les cœurs de son peuple se tourner vers lui , et fut consolé.

François I, par sa valeur , par sa magnificence , et par la protection des arts qui l'immortalisent , refaisit la gloire qu'un rival trop puissant lui avait enlevée.

Henri IV, ce brave guerrier , ce bon prince , ce grand-homme si au-dessus de son siècle , ne fut connu de tout le monde qu'après sa mort ; et c'est ce que lui-même avait prédit.

Louis XIV frappa tous les yeux , pendant quarante ans , de l'éclat de sa prospérité , de sa grandeur et de sa gloire , et fit parler en sa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à *Louis XV* un titre qui doit rassembler en lui bien d'autres titres ; car il n'en est pas d'un souverain comme d'un particulier : on peut aimer un citoyen médiocre ; une nation n'aimera pas long-temps un prince qui ne fera pas un grand prince.

Ce temps fera toujours présent à la mémoire , où il commença à gouverner et à combattre ; ce temps où les fatigues réunies du cabinet et de la guerre le mirent au bord du tombeau. On se souvient de ces cris de douleur et de tendresse , de cette désolation , de ces larmes de toute la France ; de cette foule conternée qui , se précipitant dans les temples , interrompait , par les sanglots , les prières publiques , tandis que le prêtre pleurait en les prononçant , et pouvait les achever à peine.

Au bruit de sa convalescence , avec quel transport nous passâmes de l'excès du désespoir à l'ivresse de la joie ! Jamais les courriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires , ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il est hors de danger ?* Les témoignages de cet amour venaient de tous côtés au monarque : ceux qui l'entouraient , lui en parlaient avec des larmes de joie ; il se souleva soudain par un effort dans ce lit de douleur où il languissait encore : *Qu'ai-je donc fait , s'écria-t-il , pour être ainsi aimé ?* Ce fut l'expression naïve de ce caractère simple , qui , n'ayant de faste ni dans la vertu ni dans la gloire , savait à peine que sa grande ame fût connue.

Puisqu'il était ainsi aimé , il méritait de l'être. On peut se tromper dans l'admiration ,

on

on peut trop se hâter d'élever des monumens de gloire , on peut prendre de la fortune pour du mérite ; mais quand un peuple entier aime éperdument , peut-il errer ? Le cœur du prince sentit ce que voulait dire ce cri de la nation : la crainte universelle de perdre un bon roi , lui imposait la nécessité d'être le meilleur des rois. Après un triomphe si rare , il ne fallait pas une vertu commune.

C'est à la nation à dire s'il a été fidèle à cet engagement que son cœur prenait avec les nôtres ; c'est à elle de se rendre compte de sa félicité.

Il se trouvait engagé dans une guerre malheureuse , que son conseil avait entreprise pour soutenir un allié qui depuis s'est détaché de nous. Il avait à combattre une reine intrépide , qu'aucun péril n'avait ébranlée , et qui soulevait les nations en faveur de sa cause. Elle avait porté son fils dans ses bras à un peuple toujours révolté contre ses pères , et en avait fait un peuple fidèle , qu'elle remplissait de l'esprit de sa vengeance. Elle réunissait dans elle les qualités des empereurs ses aïeux , et brûlait de cette émulation fatale qui anima deux cents ans sa maison impériale , contre la maison la plus ancienne et la plus auguste du monde.

A cette fille des césars s'unissait un roi d'Angleterre, qui savait gouverner un peuple qui ne fait point servir. Il menait ce peuple valeureux comme un cavalier habile pousse à toute bride un coursier fougueux, dont il ne pourrait retenir l'impétuosité. Cette nation, la dominatrice de l'Océan, voulait tenir, à main armée, la balance sur la terre, afin qu'il n'y eut plus jamais d'équilibre sur les mers. Fièrre de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voisins, tandis que nous pouvions entrer à peine dans son île; fièrre de ses victoires passées, de ses richesses présentes, elle achetait contre nous des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre; elle paraissait inépuisable dans ses ressources, et irréconciliable dans sa haine.

Un monarque qui veille à la garde des barrières que la nature éleva entre la France et l'Italie, et qui semble, du haut des Alpes, pouvoir déterminer la fortune, se déclarait contre nous, après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un politique et un guerrier; un prince qui savait bien choisir ses ministres et ses généraux, et qui pouvait se passer d'eux, grand général lui-même et grand ministre. L'Autriche se dépouillait de ses terres en sa faveur; l'Angleterre lui prodiguait ses trésors: tout courait à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'ennemis se joignait cette république fondée sur le commerce, sur le travail et sur les armes; cet Etat qui, toujours près d'être submergé par la mer, subsiste en dépit d'elle, et la fait servir à sa grandeur; république supérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire, elle a eu les mêmes richesses. Ce peuple haïssait ses anciens protecteurs, et servait la maison de ses anciens oppresseurs; ce peuple, autrefois le rival et le vainqueur de l'Angleterre sur les mers, se jetait dans les bras de ceux mêmes qui ont affaibli son commerce, et refusait l'alliance et la protection de ceux par qui son commerce florissait. Rien ne l'engageait dans la querelle: il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maisons de France et d'Autriche, entre l'Espagne et l'Angleterre; mais la défiance l'aveugla, et ses propres erreurs l'ont perdu.

Ce peuple ne pouvait croire qu'un roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promise; le voilà qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, ose attaquer un roi puissant qui lui tendait les bras. En vain *Louis XV* leur répète à tous: Je ne veux rien pour moi; je ne demande que la justice pour mes alliés: je veux que le commerce des nations et le vôtre soient libres;

que la fille de *Charles VII* jouisse de l'héritage immense de ses pères ; mais aussi qu'elle n'en-vie point la province de Parme à l'héritier légitime ; que Gènes ne soit point opprimée ; qu'on ne lui ravisse pas un bien qui lui appartient , et dont elle ne peut jamais abuser. Ces propositions étaient si modérées , si équitables , si désintéressées , si pures , qu'on ne put le croire. Cette vertu est trop rare chez les hommes ; et quand elle se montre , on la prend d'abord pour de la fausseté ou pour de la faiblesse.

Il fallut donc combattre , sans que tant de nations liguées fussent en effet pourquoi l'on combattait. La cendre du dernier des empereurs autrichiens était arrosée du sang des nations ; et lorsque l'Allemagne elle-même était devenue tranquille , lorsque la cause de tant de divisions ne subsistait plus , les cruels effets en duraient encore. En vain le roi voulait la paix , il ne pouvait l'obtenir que par des victoires.

Déjà les villes qu'il avait assiégées s'étaient rendues à ses armes ; il vole sous les remparts de Tournai , avec son fils , son unique espérance et la nôtre. Il faut combattre contre une armée supérieure , dont les Anglais faisaient la principale force. C'est la bataille la plus heureuse et la plus grande par ses suites qu'on ait donnée depuis *Philippe-Auguste* ; c'est la

première , depuis saint *Louis* , qu'un roi de France ait gagnée en personne contre cette nation belliqueuse et respectable , qui a toujours été l'ennemie de notre patrie , après en avoir été chassée. Mais cette victoire si heureuse , à quoi tenait-elle ? C'est ce que lui dit ce grand général à qui la France a des obligations éternelles. En effet , l'histoire déposera que , sans la présence du roi , la bataille de Fontenoi était perdue. On ramenait de tous côtés les canons ; tous les corps avaient été repoussés les uns après les autres ; le poste important d'Antouin avait commencé d'être évacué ; la colonne anglaise s'avavançait à pas lents , toujours ferme , toujours inébranlable , coupant en deux notre armée , faisant de tous côtés un feu continu , qu'on ne pouvait ni ralentir ni soutenir. Si le roi eût cédé aux prières de tant de serviteurs , qui ne craignaient que pour ses jours ; s'il n'eût demeuré sur le champ de bataille ; s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés , qu'on retrouva avec tant de peine , aurait-on fait les efforts réunis qui décidèrent du sort de cette journée ? Qui ne fait à quel excès la présence du souverain enflamme notre nation , et avec quelle ardeur on se dispute l'honneur de mourir ou de vaincre à ses yeux ? Ce moment en fut un grand exemple. On proposait la retraite , le roi regardait ses guerriers , et ils vainquirent.

On ne fait que trop quelles funestes horreurs suivent les batailles , combien de blessés restent confondus parmi les morts, combien de soldats, élevant une voix expirante pour demander du secours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons , qui leur arrachent de misérables dépouilles couvertes de sang et de fange : ceux mêmes qui sont secourus , le sont souvent d'une manière si précipitée, si inattentive, si dure, que le secours même est funeste ; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens , en accusant la mort de n'avoir pas été assez prompte : mais après la bataille de Fontenoi , on vit un père qui avait soin de la vie de ses enfans ; et tous les blessés furent secourus comme s'ils l'avaient été par leurs frères. L'ordre , la prévoyance , l'attention , la propreté , l'abondance de ces maisons que la charité élève avec tant de frais , et qu'elle entretient dans le sein de nos villes tranquilles et opulentes , n'étaient pas au-dessus de ce qu'on vit dans les établissemens préparés à la hâte pour ce jour de sang. Les ennemis prisonniers et blessés devenaient nos compatriotes , nos frères. Jamais tant d'humanité ne succéda si promptement à tant de valeur.

Les Anglais surtout en furent touchés ; et cette nation , la rivale de notre vertu guerrière , l'est devenue de notre magnanimité.

Ainsi un prince, un seul homme peut, par son exemple, rendre meilleurs ses sujets et ses ennemis même : ainsi les barbaries de la guerre ont été adoucies en Europe, autant que le peut permettre la méchanceté humaine ; et si vous en exceptez ces brigands étrangers, à qui l'espoir seul du pillage met les armes à la main, on a vu, depuis le jour de Fontenoi, les nations armées disputer de générosité.

Il est pardonnable à un vainqueur de vouloir tirer avantage de sa victoire, d'attendre au moins que le vaincu demande la paix, et de la lui faire acheter chèrement ; c'est la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le vainqueur de Fontenoi ? Dès le jour même de la bataille, il ordonne à son secrétaire d'Etat d'écrire en Hollande qu'il ne demande que la pacification de l'Europe : il propose un congrès ; il proteste qu'il ne veut pas rendre sa condition meilleure ; il suffit que celle des peuples le soit par lui. Le croira-t-on dans la postérité ? c'est le vainqueur qui demande la paix, et c'est le vaincu qui la refuse. *Louis XV* ne se rebute pas ; il faut au moins feindre de l'écouter. On envoie quelques plénipotentiaires, mais ce n'est que par une formalité vaine ; on se défie de ses offres : les ennemis lui supposent de vastes projets, parce qu'ils osaient en avoir encore. Toutes les villes

cependant tombent devant lui , devant les princes de son sang , devant tous les généraux qui les assiègent. Des places qui avaient autrefois résisté trois années , ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Mêle , à Rocoux , à Lawfelt ; on trouve par-tout les Anglais qui se dévouent pour leurs alliés , avec plus de courage que de politique , et par-tout la valeur française l'emporte ; ce n'est qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vu un temps où ces feux , ces illuminations , ces monumens passagers de la gloire , devenus un spectacle commun , n'attiraient plus l'empressement de la multitude rassasiée de succès.

Quelle est la situation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne , après une guerre si longue , et qui avait été deux ans si malheureuse ?

Ce général étranger , naturalisé par tant de victoires , aussi habile que *Turenne* , et encore plus heureux , avait fait de la Flandre entière une de nos provinces.

Du côté de l'Italie , où les obstacles sont beaucoup plus grands , où la nature oppose tant de barrières , où les batailles sont rarement décisives , et cependant les ressources si difficiles , on se soutenait du moins après une vicissitude continuelle de succès et de pertes. On était encore animé par la gloire de la
journée

journée des barricades , par l'escalade de ces rochers qui touchent aux nues , par ces fameux passages du Pô.

Un chef actif et prévoyant , qui conçoit les plus grands projets , et qui discute les plus petits détails ; ce général qui après avoir sauvé l'armée de Prague par une retraite digne de *Xénophon* , venait de délivrer la Provence , disputait alors les Alpes aux ennemis , les tenait en alarmes , les avait chassés de Nice , mettait en fureté nos frontières. Un génie brillant , audacieux , dans qui tout respire la grandeur , la hauteur et les graces , cet homme qui serait encore distingué dans l'Europe , quand même il n'aurait aucune occasion de se signaler , soutenait la liberté de Gènes contre les Autrichiens , les Piémontais et les Anglais. Le roi d'Espagne , inébranlable dans son alliance , joignait à nos troupes ses troupes audacieuses et fidèles , dont la valeur ne s'est jamais démentie. Le royaume de Naples était en fureté. *Louis XV* veillait à la fois sur tous ses alliés , et contenait ou accablait tous ses ennemis.

Enfin , par une suite de l'administration secrète qui donne la vie à ce grand corps politique de la France , l'Etat n'était épuisé ni par les trésors engloutis dans la Bohème et dans la Bavière , ni par les libéralités prodiguées

à un empereur que le roi avait protégé , ni par ces dépenses immenses qu'exigeaient nos nombreuses armées. L'Autriche et la Savoie , au contraire , ne se soutenaient que par les subsides de l'Angleterre ; et l'Angleterre commençait à succomber sous le fardeau , son sang et ses trésors se perdaient pour des intérêts qui n'étaient pas les siens : la Hollande se ruinait et s'enchaînait par opiniâtreté ; des craintes imaginaires lui faisaient éprouver des malheurs réels : et nous , victorieux et tranquilles , nous regardions de loin , dans le sein de l'abondance , tous les fléaux de la guerre portés loin de nos provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts , quelque grands qu'ils fussent , parce que nous avons senti qu'ils étaient nécessaires et établis avec une sage proportion. Aussi (ce qui peut-être n'était jamais arrivé depuis plusieurs siècles) aucun ministre des finances n'a excité le moindre murmure , aucun financier n'a été odieux ; et quand , sur quelques difficultés , le parlement a fait des remontrances à son maître , on a cru voir un père de famille qui consulte , sur les intérêts de ses enfans , les interprètes des lois.

Il s'est trouvé un homme qui a soutenu le crédit de la nation par le sien , crédit fondé à la fois sur l'industrie et sur la probité , qui se

perd si aisément , et qui ne se rétablit plus quand il est détruit. (*) C'était un des prodiges de notre siècle ; et ce prodige ne nous frappait pas peut-être assez : nous y étions accoutumés comme aux vertus de notre monarque. Nos camps , devant tant de places assiégées , ont été semblables à des villes policées où règnent l'ordre , l'affluence et la richesse. Ceux qui ont ainsi fait subsister nos armées , étaient des hommes dignes de féconder ceux qui nous ont fait vaincre. (**)

Vous pardonnez , héros équitable , héros modeste , vous pardonnez sans doute , si on ose mêler l'éloge de vos sujets à celui du père de la patrie ? Vous les avez choisis. Quand tous les ressorts d'un Etat se déploient d'un concert unanime , la main qui les dirige est celle d'un grand-homme : peut-être cesserait-il de l'être , s'il voyait d'un œil chagrin et jaloux la justice qui leur est rendue.

Grace à cette administration unique , le roi n'a jamais éprouvé cette douleur , si cruelle pour un bon prince , de ne pouvoir récompenser ceux qui ont prodigué leur sang pour l'Etat.

Jamais , dans le cours de cette longue guerre , le ministre n'a ignoré ni laissé ignorer au prince aucune belle action du moindre officier ; et toutes nombreuses , toutes communes qu'elles

(*) M. de Montmartel.

(**) M. Duvernei.

font devenues , jamais la récompense ne s'est fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes est assez grand pour mettre un prix à la vie ? il n'en est point , et si le cœur du maître n'est pas sensible on n'est mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la capitale , plusieurs d'entre vous verront dans leurs voyages ces terrains que *Louis XV* a rendus si célèbres , ces plaines sanglantes que vous ne connaissez encore que par les réjouissances paisibles qui ont célébré des victoires si chèrement achetées : quand vous aurez reconnu la place où tant de héros sont morts pour vous , versez des larmes sur leurs tombeaux , imitez votre roi qui les regrette.

Un de nos princes écrivait au roi , de la cime des Alpes qui étaient ses champs de victoire : *Le colonel de mon régiment a été tué ; vous connaissez trop , Sire , tout le prix de l'amitié , pour n'être pas touché de ma douleur. Qu'une telle lettre est honorable , et pour qui l'écrit , et pour qui la reçoit ! O hommes ! apprenez d'un prince et d'un roi ce que vaut le sang des hommes : apprenez à aimer.*

Quel préjugé s'est répandu sur la terre , que cette amitié , cette précieuse consolation de la vie , est exilée dans les cabanes , qu'elle se plaît chez les malheureux ! O erreur , l'amitié

est également inconnue , et chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux , et chez les heureux souvent endurcis , et dans le travail des campagnes , et dans les occupations des villes , et dans les intrigues des cours. Par-tout elle est étrangère : elle est , comme la vertu , le partage de quelques ames privilégiées ; et lorsqu'une de ces belles ames se trouve sur le trône , ô Providence , qu'il faut vous bénir ! Puissent ceux qui croient que dans les cours l'intrigue ou le hasard distribue toujours les récompenses , lire quelques-unes de ces lettres que le monarque écrivait après ses victoires ! *J'ai perdu* , dit-il dans un de ces billets où le cœur parle et où le héros se peint , *j'ai perdu un honnête-homme et un brave officier que j'estimais et que j'aimais. Je sais qu'il a un frère dans l'état ecclésiastique : donnez-lui le premier bénéfice , s'il en est digne , comme je le crois.*

Peuples c'est ainsi que vous êtes gouvernés. Songez quelle est votre gloire au dehors , et votre tranquillité au-dedans ; voyez les arts protégés au milieu de la guerre ; comparez tous les temps ; comptez-les depuis *Charlemagne* : quel siècle trouverez-vous comparable à notre âge ? celui du règne trop court de l'immortel *Henri IV* , depuis la paix de *Vervins* ? et encore quel affreux levain restait des discordes de quatre règnes ! Les belles et triomphantes

années de *Louis XIV*? mais quels malheurs les ont suivies ! et puisse notre bonheur être plus durable ! Enfin vous trouverez soixante ans peut-être de grandeur et de félicité répandues dans plus de neuf siècles , tant le bonheur public est rare , tant le chemin est lent qui mène en tout genre à la perfection , tant il est difficile de gouverner les hommes et de les satisfaire.

On s'est plaint (car la vérité ne dissimule rien , et nous sommes assez grands pour avouer ce qui nous manque) on s'est plaint qu'un seul ressort se soit rencontré faible dans cette vaste et puissante machine si habilement conduite. *Louis XV* , en prenant à la fois le timon de l'Etat et l'épée , ne trouva point dans ses ports de ces flottes nombreuses , de ces grands établissemens de marine , qui sont l'ouvrage du temps. Un effort précipité ne peut en ce genre suppléer à ce qui demande tant de prévoyance et une si longue application. Il n'en est pas de nos forces maritimes comme de ces trirèmes que les Romains apprirent si rapidement à construire et à gouverner. Un seul vaisseau de guerre est un objet plus grand que les flottes qui décidèrent auprès d'Actium de l'empire du monde. Tout ce qu'on a pu faire , on l'a fait ; nous avons même armé plus de vaisseaux que n'en avait la Hollande , qu'on appelle

encore *Puissance maritime* : mais il n'était pas possible d'égaliser en peu d'années l'Angleterre, qui étant si peu de chose par elle-même sans l'empire de la mer, regarde depuis si long-temps cet empire comme le seul fondement de sa puissance, et comme l'essence de son gouvernement. Les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire; ce qui est nécessaire à un Etat est toujours ce qui en fait la force. Ainsi la Hollande a ses navires marchands, la Grande-Bretagne ses armées navales, la France ses armées de terre.

Le ministre qui prêtait la main aux rênes du gouvernement dans le commencement de la guerre, était dans cette extrême vieillesse où il ne reste plus que deux objets : le moment qui fuit, et l'éternité. Il avait su long-temps retenir comme enchaînées ces flottes de nos voisins, toujours prêtes à couvrir les mers et à s'élaner contre nous. Ses négociations lui avaient acquis le droit d'espérer que ses yeux, prêts à se fermer, ne verraient plus la guerre; mais DIEU qui prolonge et retranche à son gré nos années, frappa *Charles VI* avant lui : et cette mort imprévue, comme le sont presque tous les événemens, fut le signal de plus de trois cents mille morts. Enfin la sagesse de ce vieillard respectable, ses services, sa douceur, son égalité, son défintéressement personnel

méritaient nos éloges , et son âge nos excuses. S'il avait pu lire dans l'avenir , il aurait ajouté à la puissance de l'Etat ce rempart de vaisseaux , cette force qui peut se porter à la fois dans les deux hémisphères : et que n'aurait-on point exécuté ? Le héros aussi admirable qu'infortuné , qui aborda seul dans son ancienne patrie , qui seul y a formé une armée , qui a gagné tant de combats , qui ne s'est affaibli qu'à force de vaincre , aurait recueilli le fruit de son audace plus qu'humaine ; et ce prince supérieur à *Gustave Vasa* , ayant commencé comme lui , aurait fini de même.

Mais enfin , quoique ces grandes ressources nous manquaissent , notre gloire s'est conservée sur les mers. Tous nos officiers de marine , combattant avec des forces inférieures , ont fait voir qu'ils eussent vaincu s'ils en avaient eu d'égales. Notre commerce a souffert , et n'a jamais été interrompu : nos grands établissemens ont subsisté ; nous avons renversé ceux de nos ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre , et tout tombait devant nous en Flandre.

Dans ces circonstances heureuses , on vole de la victoire de Lawfelt aux bastions de Berg-op-zoom. On savait que les *Requesens* , les *Parma* , les *Spinola* , ces héros de leur siècle , en avaient tour-à-tour levé le siège. *Louis XIV*

lui-même , dont l'armée victorieuse se répandit comme un torrent dans quatre provinces de la Hollande , ne voulut pas se commettre à l'assiéger. *Cohorn* , le *Vauban* hollandais , en avait fait depuis la place de l'Europe la plus forte. La mer et une armée entière la défendaient : *Louis XV* en ordonne le siège , et nous la prenons d'affaut. Le guerrier qui avait forcé *Oczakow* dans la Tartarie , déploie ainsi sur cette frontière de la Hollande de nouveaux secrets de l'art de la guerre ; secrets au-dessus des règles de l'art. A cette nouvelle conquête , qui répandit tant de consternation chez les ennemis et qui étonna tant les vainqueurs , l'Europe pense que *Louis XV* cessera d'être si facile ; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute et qu'on justifie en la supposant toujours. Il le faut avouer , les ennemis ont fait ce qu'ils ont pu pour la lui inspirer. Ils sont heureux , ils n'ont pas réussi. Il arbore le même olivier sur ces murs écrasés et fumans de sang ; il ne propose rien de plus que ce qu'il offrait dans ses premières prospérités.

Cet excès de vertu ne persuade pas encore ; il était trop peu vraisemblable : on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'imposer : on tremble et on s'aigrit : le vaincu est aussi obstiné dans sa haine que le vainqueur

est constant dans sa clémence. Qui aurait jamais cru que cette opiniâtreté eût pu se porter jusqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés qui naguère n'étaient connus que de nom ? Qui eût pensé que les habitans des bords du Volga et de la mer Caspienne dussent être appelés aux bords de la Meuse ? Ils viennent cependant ; et cent mille hommes qui couvrent Mastricht , les attendent pour renouveler toutes les horreurs de la guerre. Mais tandis que les soldats hyperboréens font cette marche si longue et si pénible, le général chargé du destin de la France , confond en une seule marche tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire passer son armée à travers l'armée ennemie ? comment Mastricht est-il tout d'un coup assiégé en leur présence ? par quelle intelligence sublime les a-t-il dispersés ? Mastricht est aux abois ; on tremble dans Nimègue ; les généraux ennemis se reprochent les uns aux autres ce coup fatal qu'aucun d'eux n'avait prévu ; toutes les ressources leur manquent à la fois : il ne leur reste plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejetée. Quelles conditions nous imposerez-vous ? disent-ils. Les mêmes , répond le roi victorieux , que je vous ai présentées depuis quatre années , et que vous auriez acceptées si vous m'aviez connu. Il en signe les

préliminaires : le voile qui couvrait tous les yeux tombe alors , et les plus sages de nos ennemis s'écrient : Le père de la France est donc le père de l'Europe !

Les Anglais surtout , chez qui la raison a toujours quelque chose de supérieur quand elle est tranquille , rendent comme nous justice à la vertu ; eux qui s'irritèrent si long-temps contre la gloire de *Louis XIV* , chérissent celle de *Louis XV*.

Dans tout ce qu'on vient de dire , a-t-on avancé un seul fait que la malignité puisse seulement couvrir du moindre doute ? On s'était proposé un panégyrique , on n'a fait qu'un récit simple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ? nous devons des actions de grâces. Quel est le citoyen qui en voyant cet homme si grand et si simple , ne doive s'écrier du fond de son cœur : Si la frontière de ma province est en sûreté , si la ville où je suis né est tranquille , si ma famille jouit en paix de son patrimoine , si le commerce et tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux , c'est à vous , c'est à vos travaux , c'est à votre grand cœur que je le dois ?

Il y a toujours des hommes qui contredisent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur se contente de la justice

qu'il fait rendre à ses alliés? pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes? il pouvait d'un mot gagner plusieurs villes. Oui, il le pouvait sans doute; mais lequel vaut le mieux pour un roi de France et pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à sa grandeur, en laissant dans le cœur de ses ennemis des semences éternelles de discorde et de haine, ou bien de se contenter du plus beau royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui semblaient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies que la jalousie faisait saigner, en devenant l'arbitre des nations si long-temps conjurées contre nous? Quel roi a fait jamais une paix plus utile? Il faut enfin rendre gloire à la vérité. *Louis XV* apprend aux hommes que la plus grande politique est d'être vertueux. Que nous reste-t-il à souhaiter désormais, sinon qu'il se ressemble toujours à lui-même, et que les rois à venir lui ressemblent?

ELOGE FUNEBRE

DES OFFICIERS

Qui sont morts dans la guerre de 1741.

UN peuple qui fut l'exemple des nations , qui leur enseigna tous les arts et même celui de la guerre , le maître des Romains qui ont été nos maîtres , la Grèce enfin , parmi ses institutions qu'on admire encore , avait établi l'usage de consacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur sang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes , digne d'une nation valeureuse et humaine , digne de nous ! Pourquoi ne la suivrions-nous pas , nous long-temps les heureux rivaux en tant de genres de cette nation respectable ? Pourquoi nous renfermer dans l'usage de ne célébrer après leur mort que ceux qui ayant été donnés en spectacle au monde par leur élévation , ont été fatigués d'encens pendant leur vie ?

Il est juste sans doute , il importe au genre-humain de louer les *Titus* , les *Trajan* , les *Louis XII* , les *Henri IV* , et ceux qui leur ressemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs si intéressans et si chers quand ils sont rendus à la personne ; si vains

quand ils ne font qu'une partie nécessaire d'une pompe funèbre , quand le cœur n'est point touché , quand la vanité seule de l'orateur parle à la vanité des hommes , et que dans un discours composé et dans une division forcée , on s'épuise en éloges vagues qui passent avec la fumée des flambeaux funéraires ? Du moins s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands , réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux sans doute (si la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux ,) heureux le magistrat immortalisé par le même organe qui avait fait verser tant de pleurs sur la mort de *Marie d'Angleterre* , et qui fut digne de célébrer le grand *Condé* ! Mais si la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs , est-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui : Les a-t-on rendus au grand *Colbert* , à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'industrie , qui porta ses vues supérieures jusqu'aux extrémités de la terre , qui rendit la France la dominatrice des mers , et à qui nous devons une grandeur et une félicité longtemps inconnue ?

O mémoire ! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien servi l'Etat ! vivez éternellement : mais surtout ne périfiez pas tout entiers , vous guerriers qui êtes morts pour

nous défendre. C'est votre sang qui nous a valu des victoires; c'est sur vos corps déchirés et palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, et qu'ils ont monté à tant de remparts; c'est à vous que nous devons une paix glorieuse, achetée par votre perte. Plus la guerre est un fléau épouvantable, rassemblant sous lui toutes les calamités et tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaissance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuse qui doit être l'unique but de la guerre, et le seul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles et insensés mortels que nous sommes, qui raisonnons tant sur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs et nos faiblesses, nous faisons sans cesse retentir nos temples de reproches et de condamnations; nous anathématisons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus secrètes complaisances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il est vrai, mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'est jamais élevée contre ce crime si grand et si universel, contre cette rage destructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères, contre ces déprédations atroces, contre ces cruautés qui font de

la terre un séjour de brigandage , un horrible et vaste tombeau ?

Des bords du Pô jusqu'à ceux du Danube , on bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires , à qui l'esprit de débauche , de libertinage et de rapine , a fait quitter leurs campagnes : ils vont , et ils changent de maîtres : ils s'exposent à un supplice infame pour un léger intérêt. Le jour du combat vient ; et souvent le soldat qui s'était rangé naguère sous les enseignes de sa patrie , répand sans remords le sang de ses propres concitoyens : il attend avec avidité le moment où il pourra , dans le champ du carnage , arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat ; telle est cette multitude aveugle et féroce dont on se fert pour changer la destinée des empires , et pour élever les monumens de la gloire. Considérés tous ensemble , marchant avec ordre sous un grand capitaine , ils forment le spectacle le plus fier et le plus imposant qui soit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales , (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie des nations.

Tel

Tel n'est point l'officier, idolâtre de son honneur et de celui de son souverain, bravant de sang-froid la mort avec toutes les raisons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la nature; humain, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui; né pour les douceurs de la société comme pour les dangers de la guerre; aussi poli que fier, orné souvent par la culture des lettres, et plus encore par les graces de l'esprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaissent nos officiers; elles avouent surtout que lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs graces et leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquise par leurs mains en si peu de momens; eux qui attaquaient, qui assiégeaient leurs assiégés; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des saisons dans cette marche mémorable, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins pénible et non moins hasardeuse.

On les a vus , sous un prince aussi vigilant qu'intrépide , précipiter leurs ennemis du haut des Alpes ; victorieux à la fois de tous les obstacles que la nature , l'art et la valeur opposaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi , rivages de l'Escaut et de la Meuse , teints de leur sang , c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce roi que les nations , conjurées contre lui , auraient dû choisir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté , ces héros dont la foule est connue à peine ?

Qu'avaient donc au-dessus d'eux ces centurions et ces tribuns des légions romaines ? En quoi les passaient-ils , si ce n'est peut-être dans l'amour invariable de la discipline militaire ? Les anciens Romains éclipsèrent , il est vrai , toutes les autres nations de l'Europe quand la Grèce fut amollie et défunie et quand les autres peuples étaient encore des barbares déstitués de bonnes lois , sachant combattre et ne sachant pas faire la guerre , incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun , privés du commerce , privés de tous les arts et de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur et législateur ; soit que l'on considère tant de

connaissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions, ce commerce immense et habile qui embrasse les deux mondes ; tant de villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que des déserts sous les consuls et sous les césars ; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses et disciplinées, qui défendent vingt royaumes policés ; soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin la jalousie même qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie et qui anime leurs travaux, sert encore à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admirait stérilement dans l'ancienne Rome sans avoir ni la force ni même le désir de l'imiter.

Mais de tant de nations en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres ? Quelquefois ailleurs on sert pour faire sa fortune, et parmi nous on prodigue la sienne pour servir ; ailleurs on trafique de son sang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner sa vie pour son pays ; là on marche parce qu'on est payé, ici on vole à la mort pour être regardé de son souverain : et l'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux et de tant de belles actions , nous nous dispensons de la reconnaissance en disant que l'ambition a tout fait. C'est la logique des ingrats. Qui nous sert veut s'élever , je l'avoue : oui on est excité en tout genre par cette noble ambition , sans laquelle il ne ferait point de grands-hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir , ferait-on bien récompensé par ce public si ardent quelquefois et si précipité dans ses éloges , mais toujours plus prompt dans ses censures , passant de l'enthousiasme à la tiédeur , et de la tiédeur à l'oubli ?

Sibarites tranquilles dans le sein de nos cités florissantes , occupés des raffinemens de la mollesse , devenus insensibles à tout et au plaisir même , pour avoir tout épuisé ; fatigués de ces spectacles journaliers dont le moindre eût été une fête pour nos pères , et de ces repas continuels plus délicats que les festins des rois ; au milieu de tant de voluptés si accumulées et si peu senties , de tant d'arts , de tant de chefs-d'œuvres si perfectionnés et si peu considérés ; enivrés et assoupis dans la sécurité et dans le dédain , nous apprenons la nouvelle d'une bataille ; on se réveille de sa douce léthargie pour demander avec empressement

des détails dont on parle au hafard , pour cenfurer le général , pour diminuer la perte des ennemis , pour enfler la nôtre. Cependant cinq ou fix cents familles du royaume font ou dans les larmes ou dans la crainte : elles gémiffent retirées dans l'intérieur de leurs maifons , et redemandent au ciel des frères , des époux , des enfans. Les paifibles habitans de Paris fe rendent le foir aux fpectacles , où l'habitude les entraîne plus que le goût ; et fi dans les repas qui fuccèdent aux fpectacles , on parle un moment des morts qu'on a connus , c'eft quelquefois avec indifférence , ou en rappelant leurs défauts quand on ne devrait fe fouvenir que de leur perte ; ou même en exerçant contre eux ce facile et malheureux talent d'une raillerie maligne , comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos fuccès , un revers tel qu'en ont éprouvé dans tous les temps les plus grands capitaines , a fufpendu le progrès de nos armes , alors tout eft défefpéré ; alors on affecte de craindre , quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers perfécutent , jufque dans le tombeau , le général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureufe. (a) Et favons-nous quels étaient fes deffeins , fes reflources ? Et pouvons-nous de nos lambris

(a) Le chevalier de Belle-Isle.

dorés, dont nous ne sommes presque jamais fortis, voir d'un coup-d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu? Celui que vous accusez a pu se tromper; mais il est mort en combattant pour vous. Quoi ! nos livres, nos écoles, nos déclamations historiques, répéteront sans cesse le nom d'un *Cinégyre* qui ayant perdu les bras en saisissant une barque persane, l'arrêtait encore vainement avec les dents; et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui est mort en arrachant ainsi les palissades des retranchemens ennemis, au combat d'Exilles, quand il ne pouvait plus les saisir de ses mains blessées?

Remplissons-nous l'esprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité, souvent très-peu prouvés et beaucoup exagérés; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donné nos concitoyens. Le jeune *Brienne* qui ayant le bras fracassé à ce combat d'Exilles, monte encore à l'escalade en disant: *Il m'en reste un autre pour mon roi et pour ma patrie*, ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique et du Latium? et tous ceux qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère? n'ont-ils pas même mérité

cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevards inaccessibles, que n'en ont acquis leurs ennemis qui en se défendant contre eux avec fureté, les immolaient sans danger et sans peine ?

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue, journée si bien préparée et si mal conduite, et dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre ? Parmi ceux dont l'histoire célébrera la valeur inutile et la mort malheureuse, oubliera-t-on un jeune *Boufflers*, (b) un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe cassée, qui la fait couper sans se plaindre et qui meurt de même ; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, et unique à cet âge ?

Si nous tournons les yeux sur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits et les noms doivent être sans cesse dans notre bouche ! que de terrains arrosés du plus beau sang, et célèbres par des triomphes ! Là s'élevaient contre nous cent boulevards qui ne sont plus. Que sont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de sang, écroulés sous leurs défenseurs, entourés des cadavres des assiégeans ? On voit encore les remparts de Namur, et ces châteaux

(b) *Boufflers de Remiancour*, neveu du duc de *Boufflers*.

qui font dire au voyageur étonné : Comment a-t-on réduit cette forteresse qui touche aux nues ? On voit Ostende qui, jadis soutenait des sièges de trois années , et qui s'est rendue en cinq jours à nos armes victorieuses. Chaque plaine , chaque ville de ces contrées est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté !

O peuples heureux , donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire , ou qui survivent encore à une partie d'eux-mêmes , les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent. Si vous les refusez , les arbres , les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire : C'est ici que ce modeste et intrépide *Luttaux* , (c) chargé d'années et de services , déjà blessé de deux coups , affaibli et perdant son sang , s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie , il faut en rendre les restes utiles ;* et ramenant au combat des troupes dispersées , reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est là que le colonel des gardes-françaises , en allant le premier reconnaître les ennemis , fut frappé le premier dans cette journée meurtrière , et périt en faisant des souhaits pour le monarque et pour l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai ,

(c) Lieutenant-colonel des gardes , et lieutenant-général.

l'héritier

l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable. (d)

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut sentir la moindre atteinte de l'envie , quand sur les remparts de Tournai , un de ces tonnerres souterrains qui trompent la valeur et la prudence , ayant emporté les membres sanglans et dispersés du colonel de Normandie , ce régiment est donné le jour même à son jeune fils , et ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur ? Ainsi cette troupe étrangère devenue si nationale , qui porte le nom de *Dillon* , a vu les enfans et les frères succéder rapidement à leurs pères et à leurs frères tués dans les batailles : ainsi le brave d'*Aubeterre* , le seul colonel tué au siège de Bruxelles , fut remplacé par son valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le gouvernement de la Flandre , de ce théâtre éternel de combats , est devenu le juste partage de celui qui , à peine au sortir de l'enfance , avait tant de fois en un jour exposé sa vie à la bataille de Rocoux. (e) Son père

(d) Le marquis de *Fénelon* , lieutenant-général , ambassadeur en Hollande.

(e) Le duc de *Boufflers* , lieutenant-général , s'était mis avec son fils âgé de quinze ans à la tête du régiment de ce jeune homme ; il avait reçu dix coups de feu dans ses habits : il est mort à Gènes , et son fils a eu son gouvernement de Flandre.

marcha à côté de lui à la tête de son régiment, et lui apprit à commander et à vaincre : la mort qui respecta ce père généreux et tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendait dans Gènes sous une forme différente ; c'est là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verser son sang sur les bastions de la ville assiégée, mais avec la consolation de laisser Gènes libre, et emportant dans la tombe le nom de son libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, soit sur cette ville délivrée, soit sur le Pô et sur le Tesin, sur la cime des Alpes, sur les bords de l'Escaut, de la Meuse et du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être stupide pour ne pas admirer, et barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive, qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime, (f) tandis que ce guerrier qui avait cherché le péril en tant d'occasions, et qui avait été blessé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de sa brave troupe ; cet homme, qui à l'exemple de sa famille cultivait les lettres et les armes, et dont l'esprit

(f) Le marquis de la Faye, tué à Gènes.

égalait la valeur , reçoit le coup funeste qu'il avait tant cherché , il meurt ; à cette nouvelle la triste moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ses enfans , qui ne sentent pas encore leur malheur. Ici une mère et une épouse veulent partir pour aller secourir en Flandre un jeune héros dont la sagesse et la vaillance prématurée lui méritaient la tendresse du dauphin , et semblaient lui promettre une vie glorieuse ; elles se flattent que leurs soins le rendront à la vie , et on leur dit : Il est mort. (g) Quel moment , quel coup funeste pour la fille d'un empereur infortuné , idolâtre de son époux , son unique consolation , son seul espoir dans une terre étrangère , quand on lui dit : Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui seul vous aimiez la vie ! (h)

Une mère vole , sans s'arrêter , en Flandre , dans des tranfes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils. (i) Déjà , dans la bataille de Rocoux , elle avait vu son corps percé et déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante ; cette fois elle est encore trop heureuse : elle rend grace au ciel de voir ce fils privé d'un bras , lorsqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

(g) Le comte de Froulai.

(h) Le comte de Bavière.

(i) Le marquis de Ségur ,
depuis ministre de la guerre.

Ne suivons ici ni l'ordre des temps ni celui de nos exploits et de nos pertes. Le sentiment n'a point de règles. Je me transporte à ces campagnes voisines d'Augsbourg, où le père de ce jeune guerrier dont je parle sauvait les restes de notre armée, et les dérobaît à la poursuite d'un ennemi que le nombre et la trahison rendaient si supérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejeton de la maison de *Rupelmonde*, cet officier si instruit et si aimable, qui avait fait l'étude la plus approfondie de la guerre, et qui réunissait l'intrépidité de l'ame, la solidité et les graces de l'esprit à la douceur et la facilité du commerce; il laisse dans les larmes une épouse et une mère dignes d'un tel fils; il ne leur reste plus de consolation sur la terre.

Maintenant, esprits dédaigneux et frivoles, qui prodiguez une plaisanterie si insultante et si déplacée sur tout ce qui attendrit les ames nobles et sensibles; vous qui, dans les événemens frappans dont dépend la destinée des royaumes, ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous appelez *bons mots*, et qui par-là prétendez une espèce de supériorité dans le monde, osez ici exercer ce misérable talent d'une imagination faible et barbare; ou plutôt, s'il vous reste quelque humanité, mêlez vos sentimens à tant de regrets, et quelques

pleurs à tant de larmes : mais êtes-vous dignes de pleurer ?

Que surtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers , et les témoins de tant de pertes , ne prennent pas dans l'oïfiveté tumultueuse de nos villes , dans la légèreté du commerce , cette habitude trop commune à notre nation , de répandre un air de frivolité et de dérision sur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie , et de plus affreux dans la mort : voudraient-ils s'avilir ainsi eux-mêmes , et flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui nes'occupent que de nos froids et ridicules romans , que ceux qui ont le malheur de ne se plaire qu'à ces puériles pensées plus fausses que délicates dont nous sommes tant rebattus , dédaignent ce tribut simple de regrets qui partent du cœur : qu'ils se lassent de ces peintures vraies de nos grandeurs et de nos pertes , de ces éloges sincères donnés à des noms , à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me laisserai point de jeter des fleurs sur les tombeaux de nos défenseurs ; j'élèverai encore ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée , dans sa fleur , la vie de ce jeune guerrier (*k*) dont les frères combattent sous nos étendards , dont le père a protégé les arts à Florence , sous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis

(*k*) Le marquis de *Beauvau* , fils du prince de *Craon*.

de *Beauvau* son cousin , quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypres à se rendre. Accablé de douleurs incroyables , entouré de nos soldats qui se disputaient l'honneur de le porter , il leur disait d'une voix expirante : *Mes amis , allez où vous êtes nécessaires , allez combattre et laissez - moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement sa noble franchise , ses vertus civiles , ses connaissances , son amour des lettres , le goût éclairé des monumens antiques enseveli avec lui ? Ainsi périssent d'une mort violente , à la fleur de leur âge , tant d'hommes dont la patrie attendait son avantage et sa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amusent dans nos jardins leur vieillesse oisive du plaisir de raconter les premiers ces nouvelles désastreuses.

O destin ! ô fatalité ! nos jours sont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive , qui anéantit tous les projets et toutes les espérances. Le comte de *Biffi* , prêt à jouir de ces honneurs tant désirés par ceux mêmes sur qui les honneurs sont accumulés , accourt de Gènes devant *Mastricht* , et le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il est la dernière victime immolée , au moment même que le ciel avait prescrit pour la cessation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire et de deuil , tu ne frappes pas seulement par

des traits rapides qui portent en un moment la destruction ! que de citoyens , que de parens et d'amis nous ont été ravis par une mort lente que les fatigues des marches , l'intempérie des saisons traînent après elles !

Tu n'es plus, ô douce espérance du reste de mes jours ! ô ami tendre , élevé dans cet invincible régiment du roi , toujours conduit par des héros ! qui s'est tant signalé dans les tranchées de Prague , dans la bataille de Fontenoi , dans celle de Lawfelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces , jeta dans ton sein les semences de la mort , que mes tristes yeux ont vu depuis se développer : familiarisé avec le trépas , tu le sentis approcher avec cette indifférence que les philosophes s'efforçaient jadis ou d'acquiescer ou de montrer : accablé de souffrances au dedans et au dehors , privé de la vue , perdant chaque jour une partie de toi-même , ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux , et cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes et le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi , si le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage consacré à l'amitié , et embelli par les charmes de la plus touchante poésie. Je n'étais point

surpris que dans le tumulte des armes tu cultivasses les lettres et la sagesse : ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposèrent jamais ; si ceux qui , dans l'amitié même , ne sont conduits que par la vanité , révoltèrent ton cœur , il y a des âmes nobles et simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvait s'abaisser à la lecture de ces ouvrages licencieux , délices passagers d'une jeune fille égarée à qui le sujet plaît plus que l'ouvrage ; si tu méprisais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit , te paraissaient si peu de chose ; ce goût solide t'était commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie et la vraie éloquence , sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avais-tu pris un effort si haut dans le siècle des petiteesses ? et comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur et cette force de génie ? Je sentirai long-temps avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes : non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs , qui s'envole avec eux , et dont

on a toujours à se plaindre , mais de cette amitié folide et courageufe , la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce deffein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs de l'Etat , pour élever auffi un monument à la tienne. Mon cœur, rempli de toi , a cherché cette consolation fans prévoir à quel ufage ce discours fera deftiné , ni comment il fera reçu de la malignité humaine qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts , mais qui quelquefois auffi infulte à leurs cendres , quand c'est un prétexte de plus de déchirer les vivans.

Juin 1748.

N. B. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raifon , est M. de *Vauvenargues* , long-temps capitaine au régiment du roi. Je ne fais fi je me trompe , mais je crois qu'on trouvera , dans la feconde édition de fon livre , plus de cent penfées qui caractérisent la plus belle ame , la plus profondément philofophe , la plus dégagée de tout efprit de parti.

Que ceux qui pensent , méditent les maximes fuivantes :

La raifon nous trompe plus fouvent que la nature.

82 ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes pensées viennent du cœur.

(C'est ainsi que, sans le savoir, il se peignait lui-même.)

La conscience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faiblesse à la mort dépend de la dernière maladie.

(J'oserais conseiller qu'on lût les maximes qui suivent celles-ci, et qui les expliquent.)

La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oïveté.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice.

Quiconque est plus sévère que les lois est un tyran.

On voit, ce me semble, par ce peu de pensées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables esprits de nos jours a dit de ces philosophes de parti, de ces nouveaux stoïciens qui en ont imposé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est ni ce qu'il doit être.

J'ignore si jamais aucun de ceux qui se sont mêlés d'instruire les hommes, a rien écrit de plus sage que son chapitre sur le bien et sur le mal moral. Je ne dis pas que tout soit égal dans le livre ; mais si l'amitié ne me fait pas illusion, je n'en connais guère qui soit plus capable de former une ame bien née et digne d'être instruite. Ce qui me persuade encore qu'il y a des choses excellentes dans cet ouvrage que M. de *Vauvenargues* nous a laissé, c'est que je l'ai vu méprisé par ceux qui n'aiment que les jolies phrases et le faux bel-esprit. (1)

(1) L'ouvrage dont M. de *Voltaire* parle ici, page 79, est une épître de M. de *Marmontel*, production de sa jeunesse, où l'on trouve une philosophie et des vers dignes de son maître.

Dans le temps de la mort de M. de *Vauvenargues*, les jésuites avaient la manie de chercher à s'emparer des derniers momens

84 ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS, &c.

de tous les hommes qui avaient quelque célébrité ; et s'ils pouvaient ou en extorquer quelque déclaration , ou réveiller dans leur ame affaiblie les horreurs de l'enfer , ils criaient au miracle. Un de ces pères se présente chez M. de *Vauvenargues* mourant. Qui vous a envoyé ici , dit le philosophe ? Je viens de la part de DIEU , répondit le jésuite. *Vauvenargues* le chassa ; puis se tournant vers ses amis :

Cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre , et n'a rien obtenu.

L'ouvrage de M. de *Vauvenargues* , imprimé après sa mort , est intitulé : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*

Les éditeurs , pour faire passer les maximes hardies qu'il renferme , y ont joint une *méditation* et une *prière* trouvées dans les papiers de l'auteur qui , dans une dispute sur *Bossuet* avec ses amis , avait soutenu qu'on pouvait parler de la religion avec majesté et avec enthousiasme sans y croire. On le défia de le prouver , et c'est pour répondre à ce défi qu'il fit les deux pièces qu'on trouve dans ses œuvres.

ELOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE

DU CHATELET. (*)

1 7 5 4.

CETTE traduction que plusieurs savans hommes de France devaient faire, et que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise et achevée, à l'étonnement et à la gloire de son pays. *Gabrielle-Emilie de Breteuil*, épouse du marquis du *Châtelet-Laumont*, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances dont le monde est redevable au grand *Newton*.

C'eût été beaucoup pour une femme de favoriser la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du *Châtelet* fût entrée bien avant dans la carrière que *Newton* avait ouverte, et qu'elle possédât ce

(*) Cet éloge a paru à la tête d'une traduction des principes de *Newton*, par madame la marquise du *Châtelet*.

que ce grand-homme avait enseigné. On a vu deux prodiges ; l'un que *Newton* ait fait cet ouvrage , l'autre qu'une dame l'ait traduit et l'ait éclairci.

Ce n'était pas son coup d'essai ; elle avait auparavant donné au public une explication de la philosophie de *Leibnitz* , sous le titre d'*Institutions de physique adressées à son fils* , auquel elle avait enseigné elle-même la géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions , est un chef-d'œuvre de raison et d'éloquence ; elle a répandu dans le reste du livre une méthode et une clarté que *Leibnitz* n'eut jamais , et dont ses idées ont besoin , soit qu'on veuille seulement les entendre , soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de *Leibnitz* intelligibles , son esprit , qui avait acquis encore de la force et de la maturité par ce travail même , comprit que cette métaphysique si hardie , mais si peu fondée , ne méritait pas ses recherches : son ame était faite pour le sublime , mais pour le vrai. Elle sentit que les monades et l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois élémens de *Descartes* , et que des systèmes qui n'étaient qu'ingénieux n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi après avoir eu le courage d'embellir *Leibnitz* , elle eut celui de l'abandonner ; courage bien rare.

dans quiconque a embrassé une opinion , mais qui ne coûta guère d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout esprit de systême , elle prit pour sa règle celle de la société royale de Londres , *nullius in verba* ; et c'est parce que la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des partis et des systêmes , qu'elle se donna toute entière à *Newton*. En effet *Newton* ne fit jamais de systême , ne supposa jamais rien , n'enseigna aucune vérité qui ne fût fondée sur la plus sublime géométrie , ou sur des expériences incontestables. Ses conjectures , qu'il a hasardées à la fin de son livre , sous le nom de *recherches* , ne sont que des doutes ; il ne les donne que pour tels , et il serait presque impossible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes , n'eût pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en effet digne de ce nom ; ce sont les premiers ressorts de la nature , inconnus avant lui ; et il n'est plus permis de prétendre à être physicien sans les connaître.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un systême , c'est-à-dire comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile et la matière cannelée , pour dire que la terre est un soleil encroûté , que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre , que la matière subtile fait la pesanteur , pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques substituées à l'ignorance des anciens , on dirait , cet homme est cartésien ; s'il croyait aux monades , on dirait , il est leibnitzien ; mais on ne dira pas de celui qui fait les élémens d'*Euclide* qu'il est euclidien ; ni de celui qui fait d'après *Galilée* en quelle proportion les corps tombent , qu'il est galiléiste : aussi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitésimal , qui ont fait les expériences de la lumière , qui ont appris les lois de la gravitation , ne sont point appelés newtoniens : c'est le privilège de l'erreur de donner son nom à une secte. Si *Platon* avait trouvé des vérités , il n'y aurait point eu de platoniciens , et tous les hommes auraient appris peu à peu ce que *Platon* aurait enseigné : mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre , les uns s'attachaient à une erreur , les autres à une autre , on combattait sous différens étendards ; il y avait des péripatéticiens , des platoniciens , des épicuriens , des zénonistes , en attendant qu'il y eût des sages.

Si

Si l'on appelle encore en France newtoniens les philosophes qui ont joint leurs connaissances à celles dont *Newton* a gratifié le genre-humain, ce n'est que par un reste d'ignorance et de préjugé. Ceux qui savent peu et ceux qui savent mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginèrent que *Newton* n'avait fait autre chose que combattre *Descartes*, à peu près comme avait fait *Gassendi*. Ils entendirent parler de ses découvertes, et ils les prirent pour un système nouveau. C'est ainsi que quand *Harveï* eut rendu palpable la circulation du sang, on s'éleva en France contre lui : on appela *harveïstes* et *circulateurs* ceux qui osaient embrasser la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous sont venues d'ailleurs, et toutes ont été combattues. Il n'y a pas jusqu'aux expériences que *Newton* avait faites sur la lumière, qui n'aient essuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la gravitation universelle de la matière ayant été démontrée, ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à *Newton*, ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de

Descartes : car toute vérité , comme tout mérite , a les contemporains pour ennemis.

*Turpe putaverunt parere minoribus , et quæ
Imberbes didicere , senes perdenda fateri.*

Madame du *Châtelet* a rendu un double service à la postérité , en traduisant le livre des principes , et en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savans ; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques et physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées ; c'est un grand inconvénient dans les livres de sciences , et il faut avouer que ce n'est plus guère la peine d'écrire ces livres dans une langue morte , à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité , et qui peuvent causer de l'embarras. Le français , qui est la langue courante de l'Europe , et qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles et nécessaires , est beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du *Châtelet* y travailla sur les idées de M. *Clairaut*, elle fit tous les calculs elle-même; et quand elle avait achevé un chapitre, M. *Clairaut* l'examinait et le corrigeait. Ce n'est pas tout; il peut dans un travail si pénible échapper quelque méprise: il est très-aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. M. *Clairaut* faisait encore revoir par un tiers les calculs, quand ils étaient mis au net, de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention; et ce qui le ferait du moins autant, c'est qu'un ouvrage où M. *Clairaut* a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières et un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée; elle n'avait pas encore entièrement terminé le commentaire, lorsqu'elle prévint que la mort allait l'enlever. Elle était jalouse de sa gloire, et n'avait point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paraître mépriser ce qu'on souhaite, et à vouloir paraître supérieur à cette gloire véritable, la seule récompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes âmes, qu'il est beau de rechercher et

qu'on n'affecte de dédaigner que quand on est incapable d'y atteindre.

C'est ce soin qu'elle avait de sa réputation qui la détermina quelques jours avant sa mort à déposer à la bibliothèque du roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle : C'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais elle n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit ; où l'on établit une espèce de tribunal, où l'on juge son siècle par lequel en récompense on est jugé très-sévèrement. Elle a vécu long-temps dans des sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de *Newton* : on la prenait pour une personne ordinaire, seulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité et de la justesse avec laquelle on la voyait faire les comptes et terminer les différens ; dès qu'il y avait quelque combinaison à faire,

la philosophe ne pouvait plus se cacher. Je l'ai vu un jour diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres , de tête et sans aucun secours , en présence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la suivre.

Née avec une éloquence singulière , cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit , ces petites finesses , ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires n'entraient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre , la précision , la justesse et la force étaient le caractère de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme *Pascal* et *Nicole* que comme madame de *Sévigné* : mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendait pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient , et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers , et ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur *Newton* d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif et le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités , et pour qui les beautés de l'imagination et du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Enéide , dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son auteur : elle apprit depuis l'italien et l'anglais. Le *Tasse* et *Milton* lui étaient familiers comme *Virgile* : elle fit moins de progrès dans l'espagnol , parce qu'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célèbre et que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites dans lesquelles on découvre , au milieu de l'incertitude et de la bizarrerie de la grammaire, cet esprit philosophique qui doit dominer par-tout, et qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris , qui croirait qu'elle trouvât du temps , non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société , mais pour en rechercher avec avidité tous les amusemens ? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médifance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir ; et quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice,

elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne fais quelle misérable brochure dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle; elle dit que si l'auteur avait perdu son temps à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire: le lendemain, ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont connue particulièrement, et qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit et la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les savans vont jouir: on peut dire d'elle en déplorant sa destinée, *perit arte sua*.

Elle se crut frappée à mort long-temps avant le coup qui nous l'a enlevée: dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui rester, à finir ce qu'elle avait entrepris, et à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur et l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un temps où le

repos l'aurait sauvée , amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle sentit sa fin approcher , et par un mélange singulier de sentimens qui semblaient se combattre, on la vit regretter la vie et regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeait sensiblement son ame ; et la philosophie dont cette ame était remplie lui laissait tout son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille désolée, et qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage , n'est que le faible portrait de sa douleur et de sa fermeté, de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers momens sentaient doublement sa perte par leur propre affliction et par ses regrets , et admiraient en même temps la force de son esprit qui mêlait à des regrets si touchans une constance si inébranlable.

Elle est morte au palais de Lunéville, le 10 août 1749, à l'âge de quarante-trois ans et demi, et a été inhumée dans la chapelle voisine. (1)

(1) Outre la traduction des principes mathématiques de *Newton*, on a de madame la marquise du *Châtelet*, 1°. Un volume d'*Institutions leibnitziennes*, dont les premiers chapitres sont un modèle du style qui convient aux ouvrages philosophiques. Ces institutions sont adressées à son fils, depuis ambassadeur en Angleterre, et colonel du régiment du roi. 2°. Une pièce sur la nature du feu, dont nous avons parlé dans le volume des œuvres physiques de M. de *Voltaire*. 3°. Un traité manuscrit sur le bonheur, le seul peut-être des ouvrages sur cette question qui ait été écrit sans prétention et avec une entière franchise.

E L O G E

D E

M. DE CREBILLON.

1 7 6 2.

MONSIEUR de *Crébillon* avait plus de génie que de littérature ; il s'appliqua cependant assez tard à la poésie dramatique. Il fut dans sa jeunesse homme de plaisir et de bonne compagnie ; et ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il composa sa première tragédie. Il était né en 1674 à Dijon , ville qui a produit plus d'un homme d'esprit et de génie. Il donna en 1705 son *Idoménée*.

I D O M E N É E.

CETTE tragédie eut treize représentations. On jouait alors les pièces nouvelles plus longtemps qu'aujourd'hui , parce qu'alors le public n'était point partagé entre plusieurs spectacles, tels que la comédie italienne et la foire : il fallait environ vingt représentations pour constater le succès passager d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une douzaine de

représentations comme un succès assez rare ; soit que l'on commence à être rassasié de tragédies dans lesquelles on a vu si souvent des déclarations d'amour , des jaloufies et des meurtres ; soit parce que nous n'avons plus de ces acteurs dont la voix, noble comme celle de *Baron*, terrible comme celle de *Baubourg*, touchante comme celle de *Dufresne*, subjugué l'attention du public ; soit qu'enfin la multitude des spectacles fasse tort au théâtre le plus estimé de l'Europe.

On trouva quelques beautés dans l'*Idoménée* ; mais elle n'est point restée au théâtre ; l'intrigue en était faible et commune , la diction lâche , et toute l'économie de la pièce trop moulée sur ce grand nombre de tragédies languissantes qui ont paru sur la scène et qui ont disparu.

A T R É E .

EN 1707 il donna *Atrée* qui eut beaucoup plus de succès. On la joua dix-huit fois. Elle avait un caractère plus fier et plus original. Le cinquième acte parut trop horrible. Il ne l'est cependant pas plus que le cinquième de *Rodogune* ; car certainement *Cléopâtre* en assassinant un de ses fils , et en présentant du poison à l'autre , n'ayant à se plaindre d'aucun

des deux, commet une action bien plus atroce que celle d'*Atrée*, à qui son frère a enlevé sa femme. Ce n'est donc point parce que la coupe pleine de sang est une chose horrible qu'on ne joue plus cette pièce ; au contraire cet excès de terreur frapperait beaucoup de spectateurs, et les remplirait de cette sombre et douloureuse attention qui fait le charme de la vraie tragédie ; mais le grand défaut d'*Atrée* c'est que la pièce n'est pas intéressante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuse méditée de sang-froid sans aucune nécessité. Un outrage fait à *Atrée* il y a vingt ans ne touche personne ; il faut qu'un grand crime soit nécessaire, et il faut qu'il soit commis dans la chaleur du ressentiment. Les anciens connurent bien mieux le cœur humain que ce moderne, quand ils représentèrent la vengeance d'*Atrée* suivant de près l'injure.

L'auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes, celui d'un amour insipide. Ce qui a achevé de dégoûter à la longue de cette pièce, c'est l'incorrection du style. Il y a beaucoup de solécismes et de barbarismes, et encore plus d'expressions impropres. Dès les deux premiers vers il pèche contre la langue et contre la raison.

» Avec l'éclat du jour je vois enfin paraître

» L'espoir et la douceur de me venger d'un traître.

Comment voit-on paraître un espoir avec l'éclat du jour ? comment voit-on paraître la douceur ? Le plus grand défaut de son style consiste dans des vers boursofflés , dans des sentences qui sont toujours hors de la nature.

» Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux ;
 » Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
 » Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

La Fontaine a dit aussi heureusement que plaisamment :

» Je fais que la vengeance
 » Est un morceau de roi , car vous vivez en dieux.

Mais une telle idée peut-elle entrer dans une tragédie ?

Thieste y raconte un songe qui n'est au fond qu'un amas d'images incohérentes, une déclamation absolument inutile au nœud de la pièce : à quoi sert

Un songe » une ombre qui *perce la terre* ?
 » qui finit par un coup de tonnerre ?

Ce sont de grands mots qui étourdissent les oreilles. *Les songes de la nuit qui ne se dissipent que par le jour qui les suit , sont d'infortunés*

présages qui asservissent son ame à de tristes images.
 Tout cela n'est ni bien écrit ni bien pensé.

On y voit une foule d'expressions vagues, rebattues et sans objet déterminé, comme :

- » Athène éprouvera le sort le plus funeste.
- » Au milieu des horreurs du sort le plus funeste,
 » Pour venger l'affront le plus funeste.
- » Allez, que votre bras à l'Attique funeste.
- » Ne comptez-vous pour rien un amour si funeste ?
- » Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
 » Tes soupçons et ta haine funeste.
- » Puis-je encor m'étonner d'une ardeur si funeste ?
- » Ce billet seul contient un regret si funeste.
 » Dans un jour si funeste.

Cette rime oiseuse tant de fois répétée n'est pas la seule qui fatigue les oreilles délicates. Il y a trop de rimes en épithètes : en général la pièce est écrite avec dureté. Les vers sont sans harmonie, la versification négligée comme la langue. La plupart de nos auteurs tragiques n'ont pas su toujours bien écrire et faire dire aux personnages ce qu'ils devaient dire. Il est vrai que tous ces devoirs sont très-difficiles à remplir. Pour faire une tragédie en vers il faut savoir faire des vers, il faut posséder parfaitement sa langue, ne se servir jamais que du mot propre, n'être ni ampoulé, ni faible, ni

commun , ni trop fingulier. Je ne parle ici que du style. Les autres conditions font encore plus nécessaires et plus difficiles. Nous n'avons aucune tragédie parfaite , et peut-être n'est-il pas possible que l'esprit humain en produise jamais. L'art est trop vaste , les bornes du génie trop étroites , les règles trop gênantes , la langue trop stérile , et les rimes en trop petit nombre. C'est bien assez qu'il y ait dans une tragédie des beautés qui fassent pardonner les défauts.

E L E C T R E .

ELECTRE jouée en 1708 eut autant de représentations qu'Atrée ; mais elle eut l'avantage de rester plus long-temps au théâtre. Le rôle de *Palamède* qui fut le mieux joué était aussi celui qui en imposait le plus. On s'aperçut depuis que ce rôle de *Palamède* est étranger à la pièce , et qu'un inconnu obscur qui fait le personnage principal dans la famille d'*Agamemnon* gâte absolument ce grand sujet en avilissant *Oreste* et *Electre*. Ce roman qui fait d'*Oreste* un homme fabuleux sous le nom de *Thidée* , et qui le donne pour fils de *Palamède* , a paru trop peu vraisemblable. On ne peut concevoir comment *Oreste* , sous le nom de *Thidée* , ayant fait tant de belles actions à la cour,

d'*Egiste*, ayant vaincu les deux rois de Corinthe et d'Athènes , comment ce héros connu par ses victoires est ignoré de *Palamède*.

On a surtout condamné la partie quarrée d'*Electre* avec *Itis* fils de *Thieste*, et d'*Iphianasse* avec *Thidée* qui est enfin reconnu pour *Oreste*. Ces amours sont d'autant plus condamnables qu'ils ne servent en rien à la catastrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'est une grande faute , il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuse cette *Electre* âgée de quarante ans, dont le nom même signifie *sans faiblesse*, et qui est représentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre sentiment que celui de la vengeance de son père.

C'est le peu de connaissance des bons ouvrages anciens , ou plutôt l'impuissance de fournir cinq actes dans un sujet si noble et si simple , qui fait recourir un auteur à cette malheureuse ressource d'un amour trivial.

Il y a de belles tirades dans l'*Electre* de M. de Crébillon. On souhaiterait en général que la diction fût moins vicieuse, le dialogue mieux fait , les pensées plus vraies.

Electre commence à s'adresser à la Nuit comme dans un couplet d'opéra : elle l'appelle *insensible témoin de ses vives douleurs ; elle ne vient plus lui confier ses pleurs*, et elle lui confie

qu'elle aime *Itis* : elle lui dit qu'elle veut tuer *Itis*, parce qu'elle l'aime, *immolons l'amant qui nous outrage*; et le moment d'après elle avoue à la Nuit que le vertueux *Itis n'en a pas moins trouvé le chemin de son cœur : mais Arcas ne vient pas*, dit-elle. Quel rapport cet *Arcas* a-t-il avec cet *Itis* et avec cette Nuit? Il n'y a-là nulle fuite d'idées, nul art, nulle connaissance de la manière dont on doit sentir et s'exprimer : *Arcas* lui dit :

- » Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
- » Flattez plutôt d'*Itis* l'audacieuse flamme ;
- » Faites que votre hymen se diffère d'un jour :
- » Peut-être nous verrons *Oreste* de retour.

Ces vers et presque tous ceux de la pièce sont trop dépourvus d'élégance, d'harmonie, de liaison. *Itis* se présente à *Electre*, et lui dit :

- » Ah ! ne m'enviez pas mon amour, inhumaine ;
- » Ma tendresse ne fert que trop bien votre haine.
- » Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
- » Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?
- » Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
- » Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
- » Ah ! par pitié pour vous, princesse infortunée,
- » Payez mon tendre amour par un prompt hyménée ;
- » Réglez donc avec moi, c'est trop vous en défendre.

Ce ne font pas-là les vers de *Sophocle*.
L'auteur écrit mieux quand il imite les beaux
morceaux du grec , quand *Electre* dit à sa mère :

» Moi, l'esclave d'Egiste ! ah , fille infortunée !
» Qui m'a fait son esclave ? et de qui suis-je née ?
» Etait-ce donc à vous de me le reprocher ? &c.

C'était-là le véritable sujet de la pièce ;
c'était-là l'unique intérêt qu'il fallait faire
paraître.

On ne peut souffrir , après ces mouvemens
de terreur et de pitié , qu'*Oreste* vienne faire
une déclaration d'amour à *Iphianasse* , et qu'il
dise :

» Peut-être à cet honneur aurais-je pu prétendre
» Avec quelque bonheur et l'amour le plus tendre.
» Quels efforts , quels travaux , quels illustres projets
» N'a point tentés ce cœur charmé de vos attraits ;
» Qui trop plein d'un amour qu'*Iphianasse* inspire,
» En dit moins qu'il n'en fent et plus qu'il n'en doit dire !

Et l'autre lui répond :

» Un amant comme vous , quelque feu qui l'inspire,
» Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

Ces discours de roman mis en vers si lâches
et si faibles dépareraient trop une pièce qui

ferait d'ailleurs bien faite et bien écrite ; mais quand on voit des vers tels que ceux-ci :

- » Ah que les malheureux éprouvent de tourmens !
 » D'Electre en ce moment, faible cœur, cours l'apprendre.
 » Est-ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse
 » Doit braver des mortels la crédule faiblesse !
 » J'ai fait peu pour Egiste , et de quelques succès
 » Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
 »
 » Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits.
 » Connaissez-vous enfin ce guerrier redoutable
 » Pour le tyran d'Argos , *rempart impénétrable ?*
 » Dans le sein d'un barbare éteindre mes transports.

quand on voit , dis-je , tant de vers ou durs , ou dénués de sens , ou languissans par des épithètes inutiles , ou défigurés par des termes impropres , on prononce avec *Boileau* :

- » Sans la langue en un mot l'auteur le plus divin
 » Est toujours , quoi qu'il fasse , un méchant écrivain.

Que doit-on donc prononcer , quand une versification si vicieuse dans tous les points n'a guère d'autre mérite que de soutenir par quelques descriptions ampoulées , un drame plus vicieux encore par la conduite ?

Malgré ces défauts dont il faut convenir , il y avait assez de beautés pour faire réussir la

pièce. Les rôles d'*Electre* et de *Palamède* ont des tirades très-imposantes. La reconnaissance d'*Electre* et d'*Oreste* fe fait un grand effet; & si le style en général n'était pas châtié, il y avait des vers d'un grand tragique, qui méritaient des applaudissemens.

D I G R E S S I O N

Sur ce qui se passa entre les représentations d'Electre et de Rhadamisfe.

TANDIS qu'après le succès d'Atrée et d'*Electre* il semblerait que M. de *Crébillon* pût prétendre à l'académie française, il en fut exclus par les deux brigues de *la Motte* et de *Roufféau*. Il fit contre *la Motte* et contre les amis de cet auteur qui s'assembloient souvent au café de la veuve *Laurent*, une satire dans laquelle chacun d'eux était désigné sous le nom de quelque animal. *La Motte* était la taupe, parce qu'il était déjà menacé de perdre la vue; l'abbé de *Pons*, disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, était le finge; *Danchet*, d'une assez haute stature, était le chameau; *Fontenelle*, par allusion à sa conduite adroite, était le renard. Cette satire manquait de grace et de sel. Il la récitait volontiers chez *Oghières*;

mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée.

Il fit aussi cette épigramme contre *Rousseau* qui sollicitait la place de l'académie :

» Quand poil de Roux faisant la quarantaine ,
 » De ses poisons le louvre infectera ,
 » En tel mépris cetui corps tombera
 » Que Pellegrin y entrera sans peine.

Ce *Pellegrin* avait fait plusieurs pièces de théâtre avec quelques succès passagers. Deux prix remportés à l'académie semblaient le mettre à portée de prétendre à cette place.

Pour *Rousseau* , il n'était encore connu que par quelques odes approuvées des connaisseurs , et par quelques épigrammes. La carrière du théâtre est infiniment plus difficile à remplir. Sa comédie du Café et celle du Capricieux avaient été très-mal reçues ; celle du flatteur était froide et n'eut qu'un succès très-médiocre. Ses opéra étaient encore plus mauvais. D'ailleurs son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis , *la Motte* eut la place , et *Rousseau* n'eut que deux voix pour lui.

Tout cela excita la bile de *Rousseau* qui fit une satire intitulée *Epître à Marot* , dans laquelle on trouve de très-jolis vers parmi beaucoup d'autres qui ne sont que bizarres ,

et qui sont remplis d'injures grossières et de termes hasardés et impropres. Il traite tous ceux qui allaient au café, de marouffles, et il parle ainsi de *Crébillon* :

- » Comment nommer ce froid énergumène,
- » Qui d'Hélicon chassé par Melpomène,
- » Me défigure en ses vers ostrogos,
- » Comme il a fait rois et princes d'Argos.

Après cette fatire, *Rousseau* n'osa plus remettre les pieds au café de la *Laurent* où tous les gens de lettres qu'il avait outragés s'assembloient. Chacun d'eux l'accabla d'épigrammes et de chansons. Toute cette guerre divertissait le public aux dépens des parties belligérantes ; et c'était le seul fruit qu'on en pût retirer.

La chose devint sérieuse quand *Rousseau* eut fait cinq couplets atroces, sur un air d'opéra, contre la plupart de ses ennemis. Ces couplets qu'il récita imprudemment devinrent publics. Malheureusement pour lui, un nommé *Debrie* qui était devenu son ami et son confident, lui conseilla de faire de nouveaux couplets, et de les envoyer par des inconnus aux intéressés mêmes. On ne pouvait donner un conseil plus détestable ; il semblait même qu'il fût dicté par la haine ; car *Rousseau* avait fait contre ce *Debrie* les épigrammes les plus violentes,

dans lesquelles il l'avait traité de *fesse-Matthieu*. Cependant il est vrai que *Debrie* haïssant encore plus tous ceux qui lui avaient témoigné du mépris au café de la *Laurent*, et s'étant réconcilié avec *Rouffseau*, auquel même je fais qu'il prêta quelque argent, non-seulement il lui conseilla de faire les couplets qui commencent ainsi :

- » Que de mille fots réunis
- » Pour jamais le café s'épure ;
- » Que l'insipide Dionis
- » Porte ailleurs sa plate figure ;

mais il en porta lui-même une copie chez *Oghières*, qui eut la discrétion de la jeter au feu. C'est ce qui m'a été confirmé par un parent de *Debrie*, qui fut témoin de tout ce scandale, et qui conjura le sieur *Oghières* de n'en parler jamais.

Enfin les derniers couplets parurent. M. de *Crébillon* y fut attaqué dans ses mœurs d'une manière affreuse, qui lui fit même assez de tort, et qui ne contribua pas peu à lui fermer encore long-temps les portes de l'académie, tant les hommes sont injustes. Il faut remarquer que *Rouffseau* ayant su par *Debrie* que le fuisse *Oghières*, en jetant au feu les premiers couplets, avait dit que l'auteur quel qu'il fût

méritait le carcan et les galères , plaça *Oghières* lui-même dans les derniers qui firent tant de bruit. Tout cela est si vrai , que dans le procès criminel que *Rousseau* osa intenter au sieur *Saurin* géomètre de l'académie des sciences , au sujet de ces couplets infames , *Debrie* fut le seul qui accompagna *Rousseau* devant les juges. Ils poursuivirent ensemble l'affaire entamée pour perdre les sieurs *Saurin* et *la Motte* ; et lorsque *Rousseau* fut condamné unanimement par le châtelet et par le parlement , ce *Debrie* lui prêta de l'argent pour sortir du royaume.

Ce sont-là des faits de la vérité la plus incontestable. Je n'ai jamais pu concevoir comment il s'est pu trouver quelques personnes assez dépourvues de raison et d'équité pour soutenir que *la Motte* , *Saurin* et un joaillier nommé *Malafaire* avaient fait ensemble tous ces infames couplets pour les imputer à *Rousseau*.

M. de *Crébillon* savait à n'en pouvoir douter que *Rousseau* était l'auteur de tout ; *Oghières* lui avait enfin avoué que *Debrie* lui avait apporté les premiers.

Il est indubitable que non-seulement *Rousseau* fut coupable de cette infamie , mais encore du crime affreux d'en accuser un innocent. La haine l'aveuglait ; c'était sa passion dominante.

Il y joignit l'hypocrisie ; car dans le cours du procès même il fit une retraite au noviciat des jésuites sous le père *Sanadon* ; et retiré à Bruxelles , il fit un pèlerinage à pied à Notre-Dame de Hall , dans le temps qu'il trahissait et livrait à ses créanciers le sieur *Médine* qui l'avait secouru dans ses plus pressans besoins. Ce sont encore des faits dont on a la preuve. Il ne cessa de faire à Bruxelles des épigrammes bonnes ou mauvaises contre les mêmes personnes qu'il avait outragées à Paris ; il en fit contre *Fontenelle*, *la Motte*, *la Faye*, *Saurin* et contre *Crébillon* qu'il désigne sous le nom de *Lycophron*.

Il en fit contre l'abbé d'*Olivet* qui n'avait pas approuvé ses Aïeux chimériques , et contre l'abbé *Dubos* secrétaire perpétuel de l'académie. Tout cela est imprimé.

Il reste à savoir si de telles horreurs peuvent être pardonnées en faveur de deux ou trois odes qui ne sont que des déclamations de rhétorique , de quelques psaumes au - dessous des cantiques d'*Esther* et d'*Athalie*, et de quelques épigrammes dont le fond n'est jamais de lui , et dont presque tout le mérite consiste dans des turpitudes. Je voudrais seulement qu'on lui eût donné le rôle de *Palamède* et de *Rhadamiste* à traiter ; il aurait été infiniment au-dessous de M. de *Crébillon*. Qu'on en juge par toutes ses pièces de théâtre , et

en

en dernier lieu par les Aïeux chimériques et par l'Hypocondre; on voit un homme absolument sans invention et sans génie, qui n'avait guère d'autres talens que celui de la rime et du choix des mots. Il n'y a pas un vers dans tous ses ouvrages qui aille au cœur; et on peut conclure, par le froid qui règne dans tous ses drames, qu'il était incapable de faire une scène tragique.

Si M. de *Crébillon* avait plus châtié son style, je ne balancerais pas à le placer, malgré ses défauts, infiniment au-dessus de *Rousseau*; car si on doit proportionner son estime aux difficultés vaincues, il est certainement plus difficile de faire une tragédie qu'une ode. Les cantiques d'*Athalie* et d'*Esther* sont ce que nous avons de meilleur en ce genre: mais approchent-ils d'une seule scène bien faite?

R H A D A M I S T E.

RHADAMISTE est la meilleure pièce de M. de *Crébillon*. L'intrigue est tirée toute entière du second tome d'un roman assez ignoré, intitulé *Bérénice*. Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711, et eut trente représentations. Elle est pleine de grands traits de force et de pathétique. On trouva, il est vrai, l'exposition trop obscure, et l'amour d'*Arsane*

trop faible ; *Pharasmane* ressemblait trop à *Mithridate* amoureux d'une jeune personne dont les deux fils sont amoureux aussi. C'était imiter un défaut de *Racine* ; mais le rôle de *Pharasmane* est plus fier et plus tragique que celui de *Mithridate* , s'il n'est pas si bien écrit.

Ce que les esprits sages condamnèrent le plus dans cette pièce , ce fut une idée puérile de *Rhadamiste* , qui attribue aux Romains un ridicule dont ils étaient fort éloignés. Il suppose qu'il est choisi par eux pour aller sous un nom étranger en ambassade auprès de son propre père , pour semer la discorde dans sa famille. Comment la cour de l'empereur romain aurait-elle été assez imbécille pour imaginer que ce fils serait toujours inconnu à la cour de *Pharasmane* , et qu'étant une fois reconnu , il ne se raccommoderait point avec lui ?

Une telle extravagance n'est jamais entrée dans la tête de personne , excepté dans celle de l'auteur du roman de *Bérénice* , pour lequel M. de *Crébillon* a poussé trop loin la complaisance. Il pallie autant qu'il le peut le vice de cette supposition , en disant :

Des Romains si vantés telle est la politique.

Mais cela même devint comique , parce que tout le monde sent assez l'absurdité d'une politique pareille.

C'est en partie ce vice capital , joint à l'obscurité de l'exposition et à la versification incorrecte de l'auteur , qui fit dire à *Boileau* dans sa dernière maladie, quand on lui apporta cette pièce : *Qu'on m'ôte ce galimatias ; les Pradons étaient des aigles en comparaison de ces gens-ci ; je crois que c'est la lecture de Rhadamiste qui a augmenté mon mal.*

La mauvaise humeur de *Boileau* était injuste. *Rhadamiste* valait mieux que les pièces des rivaux de *Racine*, et même que l'*Alexandre de Racine*, auquel *Boileau* avait prodigué autrefois des éloges bien peu mérités ; ce qui aurait pu excuser la bilieuse critique de *Boileau*, c'était le commencement même de la pièce.

Z E N O B I E.

- » Laisse-moi ; ta pitié, tes conseils et la vie
- » Sont le comble des maux pour la triste *Isménie*.
- » Dieu juste ! ciel vengeur, effroi des malheureux, &c.

P H E N I C E.

- » Vous verrai-je toujours les yeux baignés de larmes,
- » Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes !
- » Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots ;
- » La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
- » Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible, &c.

C'est ainsi que la pièce débute. Les connaisseurs devinent aisément combien un homme

tel que *Boileau* devait être choqué de voir que *la pitié de Phénice est le comble des maux pour Zénobie*. Cela n'a pas de sens. Comment la pitié et les conseils d'une confidente, d'une amie, peuvent-ils être le comble des maux? comment les conseils et la vie font-ils ensemble? pourquoi *le ciel est-il l'effroi des malheureux*? Il l'est des coupables, et ce font des malheureux dont il est le consolateur.

Pourquoi *Phénice* appelle-t-elle sa maîtresse *cruelle*? Cela est bon dans *Oenone* à qui *Phèdre* cache son secret; mais cette imitation est ridicule dans *Phénice*. Un amant de comédie peut appeler sa maîtresse qui le refuse, *cruelle*; mais une confidente tragique ne doit point lui reprocher en mauvais français que *l'amour l'éprouve inflexible*.

Boileau pouvait-il ne pas condamner une *Zénobie remplissant toujours d'alarmes, par d'éternels transports*, le cœur de sa suivante? Qu'est ce qu'une nuit qui n'a point de douceur? quel langage faible et barbare? *Boileau* pouvait-il supporter une femme qui s'écrie :

„ Puisque l'amour a fait le malheur de ma vie,
 „ Quel autre que l'amour peut venger Zénobie?

De telles pointes sont-elles tolérables? Un homme de goût approuvera-t-il que *Rhadamiste*

dise qu'il est *criminel sans penchant, vertueux sans dessein*? cela forme-t-il un sens? On voit bien que *Rhadamiste* veut dire qu'il est criminel malgré lui, qu'il aime la vertu sans la fuivre; mais il faut savoir exprimer sa pensée. Tant d'expressions louches, obscures, impropres, vicieuses peuvent rebuter un lecteur instruit et difficile.

Rhadamiste, prétendu ambassadeur de Rome auprès de son père, veut enlever une inconnue que le jeune *Arfame* lui recommande, et il dit:

» D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit-il pas
 » Que mon père cruel brûle pour ses appas?

Quoi! il enlève une femme uniquement parce que le roi son père en est amoureux! de plus, comment ne voit-il pas qu'on la reprendra aisément de ses mains? Quel ambassadeur a jamais fait une telle folie? *Rhadamiste* peut-il heurter ainsi les premiers principes de la raison, après avoir dit *d'un ambassadeur empruntons la prudence*? Ce vers, tout comique qu'il est, n'est-il pas la condamnation de sa conduite? quelle prudence de violer le droit des gens pour s'exposer aux plus grands affronts!

Un grand défaut de conduite encore, c'est qu'à la fin de la pièce, *Arfame* voyant son

frère *Rhadamiste* en péril, et pouvant le sauver d'un mot, ne révèle point à *Pharasmane* que *Rhadamiste* est son fils. Il n'a qu'à parler pour prévenir un parricide, nulle raison ne le retient, cependant il se tait. L'auteur le fait persister une scène entière dans un silence condamnable, uniquement pour ménager à la fin une surprise qui devient puérile, parce qu'elle n'est nullement vraisemblable.

C'est-là une partie des défauts que tous les connaisseurs remarquent dans *Rhadamiste*. Cependant il y a dans cette pièce du tragique, de l'intérêt, des situations, des vers frappans. La reconnaissance de *Rhadamiste* et de *Zénobie* plaît beaucoup : le rôle de *Zénobie* est noble ; elle est vertueuse et attendrissante : en un mot, c'est la seule de toutes les pièces de cet auteur qu'on croie devoir rester au théâtre.

X E R X È S.

LA tragédie de *Xerxès*, donnée en 1715, ne fut jouée que deux fois. Il arriva à la première représentation une chose assez singulière : tout le monde se mit à rire à ces vers d'un scélérat nommé *Artaban*, qui va assassiner son maître :

» Amour d'un vain renom, faiblesse scrupuleuse,
» Cessez de tourmenter une ame généreuse.

- » Digne de s'affranchir de vos foins odieux :
- » Chacun a ses vertus , ainfi qu'il a ses dieux.
- » Dès que le fort nous garde un succès favorable ,
- » Le fceptre absout toujours la main la plus coupable ;
- » Il fait du parricide un homme généreux.
- » Le crime n'est forfait que pour les malheureux.

Ce n'était pas seulement ce galimatias qui se fait rire , c'était l'atrocité insensée de ces détestables maximes trop ordinaires alors au théâtre , et que *Cartouche* n'aurait osé prononcer. Cette horreur était si outrée dans la tragédie de *Xerxès* , que le public prit le parti d'en rire au lieu de faire entendre les huées d'indignation. *Xerxès* est écrit et conduit comme les pièces de *Cyrano de Bergerac*. Cependant on l'a fait imprimer en 1759 au Louvre , aux dépens du roi : c'est un honneur que n'ont ni *Cinna* ni *Athalie*.

S E M I R A M I S.

EN 1717 M. de *Crébillon* fit représenter *Sémiramis* ; elle n'eut aucun succès , et ne sera jamais reprise. Le défaut le plus intolérable de cette pièce est que *Sémiramis*, après avoir reconnu *Ninias* pour son fils , en est encore amoureuse ; et ce qu'il y a d'étrange , c'est que cet amour est sans terreur et sans intérêt. Les

vers de cette pièce font très-mal faits, la conduite insensée, et nulle beauté n'en rachète les défauts. Les maximes n'en font pas moins abominables que celles de Xerxès. La diction et la conduite font également mauvaises; cependant l'auteur eut la faiblesse de la faire imprimer.

Le sieur *Danchet*, examinateur des livres, fut chargé de rendre compte de la pièce; il donna son approbation en ces termes :

„ J'ai lu *Sémiramis*, et j'ai cru que la
 „ mort de cette reine, au défaut de ses remords,
 „ pouvait faire tolérer l'impression de cette
 „ tragédie. „

Cette singulière approbation brouilla vivement *Crébillon* et *Danchet*. Celui-ci adoucit un peu les termes de son approbation; mais la mort, au défaut des remords subsista, et *Crébillon* fut au désespoir. Il a fait retrancher les approbations dans l'édition qu'il a obtenu qu'on fît au louvre.

P Y R R H U S.

PYRRHUS eut quelque succès en 1729; mais ce succès baissa toujours depuis; et aujourd'hui cette tragédie est entièrement abandonnée. Elle vaut mieux que *Sémiramis*; mais le style en est si mauvais, il y a tant de longueurs

et

et si peu de naturel et d'intérêt, qu'il n'est point à croire que jamais elle soit tirée de la foule des pièces qu'on ne représente plus :

C A T I L I N A.

M. de *Crébillon* ayant commencé la tragédie de *Cromwell*, abandonna ce projet, et refondit des endroits des deux premiers actes dans le sujet de *Catilina*. Ensuite se livrant au dégoût que lui donnait le malheur attaché si souvent à la littérature, il renonça à toute société et à tout travail, jusqu'à ce qu'en 1747 une personne respectable, dont le nom doit être cher à tous les gens de lettres, (*) l'engagea par des bienfaits à finir cet ouvrage dont on parlait dans Paris avec les plus grands éloges.

M. de *Crébillon*, reçu enfin à l'académie française, y avait récité plusieurs fois les premiers actes de *Catilina* qu'on avait applaudis avec transport. Il continua la pièce à l'âge de soixante et dix ans passés. La faveur du public ne se signala jamais avec plus d'indulgence. En vain ce petit nombre d'hommes qui va toujours aux représentations, armé d'une critique sévère, réprouva l'ouvrage ; rien ne prévalut contre l'heureuse disposition du public qui voulait ranimer un vieillard dont il plaignait

(*) Madame de *Pompadour*.

la longue retraite , dont les talens avaient trouvé des partisans que le public aimait.

Il est vrai qu'on riait en voyant *Catilina* parler au sénat de Rome du ton dont on ne parlerait pas aux derniers des hommes ; mais après avoir ri , on retournait à *Catilina*. On l'a joué dix-sept fois. Rien ne caractérise peut-être plus la nation que cet empressement singulier. Il y avait dans cette faveur passagère une autre raison qui contribua beaucoup à cet étrange succès, et qui ne venait pas d'un esprit de faveur. (*)

Mais après que le torrent fut passé, on mit la pièce à sa véritable place ; et quelque protection qu'elle eût obtenue , on ne put la faire reparaitre sur la scène. Les yeux s'ouvrent tantôt plus tôt , tantôt plus tard. *Catilina* était trop barbarement écrit. La conduite de la pièce était trop opposée au caractère des Romains , trop bizarre , trop peu raisonnable et trop peu intéressante , pour que tous les lecteurs ne fussent pas mécontents. On fut surtout indigné de la manière dont *Cicéron* est avili. Ce grand homme , conseillant à sa fille de faire l'amour à *Catilina* , était couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce.

(*) La haine de quelques personnes puissantes contre M. de *Voltaire* , et l'envie des gens de lettres.

Lorsque l'auteur récita cet endroit à l'académie , dans une séance ordinaire et non publique , il s'aperçut que ses auditeurs , qui connaissaient *Cicéron* et l'histoire romaine , secouaient la tête. Il s'adressa à M. l'abbé d'*Olivet*: *Je vois bien*, lui dit-il , *que cela vous déplaît. Point du tout*, répondit ce savant et judicieux académicien , *cet endroit est digne du reste , et j'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le mercure de sa fille.*

Une courtisane nommée *Fulvie* , déguisée en homme , était encore une étrange indécence. Les derniers actes froids et obscurs achevèrent enfin de dégoûter les lecteurs.

Quant à la versification et au style , on sera peut-être étonné que l'académie , à qui l'auteur avait lu l'ouvrage , y ait laissé subsister tant de défauts énormes ; mais il faut savoir que l'académie ne donne jamais de conseils que quand on les lui demande , et l'auteur était trop vieux pour en demander et pour en profiter. Ses vers ne furent applaudis dans les séances publiques que par des jeunes gens sur qui une déclamation ampoulée fait toujours quelque impression. Il arrive souvent la même chose au parterre , et ce n'est qu'avec le temps qu'on se détrompe d'une illusion en quelque genre que ce puisse être.

S'il est de quelque utilité de faire voir les défauts de détail , en voici quelques-uns que nous tirerons des premières scènes :

- » Dis-moi, (si jusque-là ta fierté peut descendre,)
- » Pourquoi faire égorger *Nonnius cette nuit?*

La fierté de *Catilina* descend jusqu'à répondre à *Scipion* qu'il a assassiné ce sénateur , l'un de ses partisans , pour se concilier les autres :

- » Et l'art de les soumettre exige un art suprême,
- » Plus difficile encor que la victoire même.

Un chef de parti , dit-il,

- » . . . doit tout rapporter à cet unique objet.
- » Vertueux ou méchant au gré de son projet;
- » Qu'il soit cru fourbe , ingrat , parjure , impitoyable,
- » Il fera toujours grand , s'il est impénétrable.
- » Tel on déteste avant , que l'on adore après. . . .
- » L'imprudence n'est pas dans la témérité.

Ensuite il dit qu'il aime la fille de *Cicéron* par tempérament :

- » C'est l'ouvrage des sens , non le faible de l'ame.

Deux vers après , il dit que cette passion

- » Est moins amour en lui , qu'excès d'ambition.

Il avoue qu'il a conquis ce bien.

Il dit après :

» . . . cette flamme où tout mon cœur s'applique ,
» Est le fruit de ma haine et de ma politique.

Ainsi il aime *Tullie* par les sens , par ambition et par haine.

Il faut avouer qu'il est plaisant de voir après cela *Tullie* venir parler à *Catilina* dans un temple ; d'entendre *Catilina* qui lui dit :

» Qu'il est doux cependant de revoir vos beaux yeux ,
» Et de pouvoir ici rassembler tous ses dieux !

A quoi *Tullie* répond que si ses yeux sont des dieux , la foudre deviendra le moindre de leurs coups.

Et *Catilina* réplique :

» Que l'amour est déchu de son autorité ,
» Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité.

C'est ainsi que presque toute la pièce est écrite.

Les étrangers nous ont reproché amèrement d'avoir applaudi cet ouvrage ; mais ils devaient savoir que nous n'avons fait en cela que respecter la vieillesse et la mauvaise fortune , et que cette condescendance est peut-être une des choses qui fait le plus d'honneur à notre public.

L E T R I U M V I R A T.

IL est difficile qu'un auteur ne croie pas qu'on lui a rendu justice, quand on a applaudi son ouvrage. M. de *Crébillon*, encouragé par ce succès, fit le Triumvirat à l'âge de 81 ans; mais le temps de la compassion était passé. Ce temps est toujours très-court, et on ne peut obtenir grace qu'une fois. Le Triumvirat se sentait trop de l'âge de l'auteur; on ne le siffla point, il n'y eut ni tumulte ni mauvaise volonté; on l'écouta avec patience; mais bientôt la salle fut déserte. M. de *Crébillon* eut encore la faiblesse de faire imprimer cette malheureuse pièce avec une épître chagrine, dans laquelle il se plaint de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales en effet; mais quelle cabale peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage, s'il en est content?

C'est une chose assez plaisante que les préfaces des auteurs de pièces de théâtre: tantôt il y a eu une conspiration générale contre leur pièce, tantôt ils remercient le public d'avoir bien voulu avoir du plaisir; et lorsque cette préface si remplie de remerciemens est imprimée, le public a déjà oublié la pièce et l'auteur.

Comme de toutes les productions de l'esprit, les dramatiques sont les plus exposées au grand

jour, ce sont celles qui donnent le plus de gloire ou le plus de ridicule. Il n'en est pas d'une tragédie comme d'une épître, d'une ode. On ne récita point en public l'ode de *Boileau* sur la prise de Namur, ni les fatires sur l'équivoque et sur l'amour de DIEU, devant deux mille personnes assemblées pour approuver ou pour condamner.

Un ouvrage en vers, quel qu'il soit, n'est guère connu que d'un petit nombre d'amateurs; il est d'ordinaire mis au rang des choses frivoles dont la nation est inondée; mais les spectacles sont une partie de l'administration publique; ils se donnent par l'ordre du roi, sous l'inspection des officiers de la couronne et des magistrats; ils exigent des frais immenses. C'est à la fois un objet de commerce, de police, d'étude, de plaisir, d'instruction et de gloire. Il rassemble les citoyens, il attire les étrangers, et par-là devient une chose importante. Tout cela fait que le succès est plus brillant en ce genre que dans tout autre; mais aussi la chute est plus ignominieuse, étant plus éclairée. C'est un triomphe ou une espèce d'esclavage. Il s'agit encore d'une rétribution assez honnête pour tirer un homme de la pauvreté; ainsi un auteur dramatique flotte pour l'ordinaire entre la fortune et l'indigence, entre le mépris et la gloire.

Ce font ces deux puissans motifs qui ont toujours produit des haines si vives entre tous ceux qui ont travaillé pour le théâtre , depuis *Aristophane* jusqu'à nous. Ce fut l'unique source de ces abominables couplets dans lesquels *M. de Crébillon* fut désigné si scandaleusement par *Rousseau* , qui ne pouvait digérer le succès d'*Idoménée* , d'*Atrée* et d'*Electre* , tandis qu'il voyait tomber toutes ses comédies : *figulus figulo invidet* , est un proverbe de tous les temps et de toutes les nations.

Il est vrai que ce proverbe n'a pas eu lieu entre *M. de Voltaire* et *M. de Crébillon* ; c'est même une chose assez singulière que *M. de Voltaire* ayant traité *Sémiramis* , *Electre* et *Catilina* , et s'étant ainsi trouvé trois fois en concurrence avec lui , l'ait loué toujours publiquement , et lui ait même donné plusieurs marques d'amitié. Ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble. Cela est rare entre gens de lettres qui courent la même carrière.

Fin de l'éloge de M. de Crébillon.

ELOGE FUNEBRE

DE LOUIS XV,

Prononcé dans une académie , le 25 mai 1774.

MESSIEURS,

JE ne viens point ici , au milieu d'une pompe lugubre et éclatante , mêler la vanité d'un discours étudié à toutes ces vanités établies pour faire illusion aux vivans , sous le spécieux prétexte de la gloire des morts.

Notre assemblée n'est point une de ces cérémonies fastueuses inventées pour séduire les yeux et les oreilles. Mon discours doit être simple et vrai , comme l'était le monarque dont nous déplorons la perte.

Quand la grande éloquence commença et finit le siècle de *Louis XIV* , les oraisons funèbres prononcées par les *Bossuet* et par les *Fléchier* subjuguèrent la France étonnée. Elles étaient les seuls ornemens qu'on remarquât au milieu de ces superbes appareils funéraires. On était transporté de ce nouveau genre ; il a diminué de prix dès qu'il est devenu commun.

Aujourd'hui que la recherche du vrai en tout genre est devenue la passion dominante

des hommes, ce fard des déclamations si important autrefois a perdu son éclat. Nous sommes heureusement réduits, surtout dans ces assemblées secrètes, à suivre la méthode inventée par l'ingénieux *Fontenelle*, et perfectionnée par le marquis de *Condorcet*; méthode qui consiste à faire plutôt le précis de la vie d'un homme que son éloge, à ne le louer que par les faits, à raconter sans emphase les services qu'il a rendus, à laisser voir sans malignité les faiblesses inséparables de la nature humaine, à ne chercher enfin pour toute éloquence que des vérités utiles. Les hommes ne se dégoûteront jamais de ce genre, parce qu'il ressemble à celui de l'histoire.

C'était l'usage des anciens peuples renommés qui jugeaient les rois après leur mort, et qui par-là enseignèrent la justice à la terre. De tels discours funèbres peuvent avoir sur l'histoire même un grand avantage, celui de ne recueillir aucune de ces fables secrètes que la méchanceté ou la seule envie de parler débite sur un prince de son vivant, que l'erreux populaire accrédite, et qu'au bout de quelques années les historiens adoptent en se trompant eux-mêmes et en trompant la postérité.

Si l'on osait être sage, des discours de ce genre seraient d'une utilité bien plus grande

encore ; car également éloignés de la flatterie et de la satire , ils feraient la leçon de ceux dont un jour on doit faire l'oraison funèbre. Ce qu'un homme éclairé et juste prononcerait sur un roi , devant son successeur et devant la nation , ferait une impression cent fois plus forte et plus durable que tous ces discours d'ostentation qui ne sont plus regardés que comme une partie des cérémonies qui passent en un jour.

Nous n'avons rien à dire du premier âge de *Louis XV* ; presque toutes les enfances comme toutes les décrépitudes se ressemblent ; les premières donnent toujours quelque espérance que les secondes ôtent entièrement. Son caractère était doux et facile , et l'on a remarqué que dans toute sa vie il ne montra aucun emportement. Ce qu'il apprit le mieux dans sa première jeunesse fut la géographie , science la plus utile à un roi , soit en guerre soit en paix. Il fit même imprimer au Louvre un petit livre de la géographie par le cours des fleuves , qu'il composa en partie sur les leçons de M. de l'Isle , et dont on tira cinquante exemplaires. C'est cette étude qui le détermina depuis à faire lever des cartes topographiques de toute la France, ouvrage immense où l'on n'a trouvé presque rien d'omis ni d'inexact.

Ce goût pour la géographie le conduisit naturellement à quelques connaissances de l'astronomie et à un peu d'histoire naturelle.

Son jugement en toutes choses était juste ; mais cette douce facilité de caractère dont nous avons parlé , le porta toujours à préférer l'opinion des autres à la sienne.

C'est par cette condescendance qu'il se résolut à la guerre de 1741 , malgré le cardinal de *Fleuri* qui s'y opposait. Car des personnes qui avaient alors plus de crédit sur son esprit que son ministre même , l'entraînèrent lui et ce ministre dans cette entreprise qui fut heureuse en Flandre et malheureuse par-tout ailleurs. Ainsi *Louis XV* fit la guerre sans être ambitieux , et donna deux batailles sans être emporté par cette ardeur qui naît de la fougue du tempérament , et que la faiblesse humaine a nommée héroïque.

Son ame était toujours tranquille. Elle le fut même lorsqu'en 1744 il courut à la tête de son armée délivrer l'Alsace inondée d'ennemis. Ce fut alors qu'étant tombé malade à Metz , et près de mourir , il reçut de ses peuples ce surnom si flatteur de *bien-aimé*. Il ne lui fut point donné en cérémonie et par des actes authentiques , comme le surnom de *grand* fut décerné à *Louis XIV* par l'hôtel-de-ville en

1680. L'enthousiasme des Parisiens cherchait un titre qui exprimât sa tendresse pour son roi. Un homme de la populace cria, *Louis le bien-aimé* ; bientôt cinq cents mille voix le répétèrent ; tous les calendriers , tous les papiers publics furent ornés de ce nom. L'amour l'avait donné , et l'usage le conserva dans les temps orageux où ces mêmes Parisiens , que l'Europe accuse de légèreté, semblèrent démentir pour quelques jours les témoignages de leur tendresse.

Il mérita cet amour , sans doute , lorsque , pour tout fruit de ses conquêtes en Flandre , il demandait la paix à la vertueuse *Marie-Thérèse*. On eût dit qu'il pressentait les obligations que la France aurait un jour à cette souveraine. Il ne pouvait assez acheter le présent inestimable qu'elle nous a fait , et dont nous jouissons aujourd'hui.

Si même la guerre la plus juste est toujours funeste aux nations , celle qu'on faisait à la légitime héritière de tant de césars n'en faisait que davantage au cœur de *Louis XV*. Il voyait qu'elle n'était pas fondée sur cette justice évidente dont il avait les principes dans le fond de son ame. C'est cette justice si rare qui peut seule justifier la guerre aux yeux des sages.

Sa déférence pour les sentimens d'autrui , lui fit encore entreprendre la guerre de 1756 ,

qui fut bien plus malheureuse que la première. La France y perdit beaucoup de sang, encore plus de trésors, tout le Canada, son commerce de l'Inde, son crédit dans l'Europe; et il a fallu que la nation toujours industrieuse, toujours agissante, travaillât douze années entières pour réparer à peine une partie de ces brèches immenses.

Tant de malheurs n'altérèrent point l'ame du monarque. Les hommes placés dans un rang éminent veulent tous paraître inébranlables; ils affectent le calme au milieu du trouble: mais *Louis XV* n'affectait rien; il ne cherchait point la tranquillité; il la trouvait dans son caractère. Ce serait le plus précieux don de la nature, s'il pouvait toujours être joint à l'activité.

Son ame ne se démentit pas même dans cette horrible et incroyable aventure d'un fanatique de la lie du peuple, qui osa porter la main sur sa personne sacrée; et après les premiers momens donnés à l'incertitude des suites, il fut aussi serein que s'il n'avait point été blessé.

Cette égalité d'ame, cette simplicité, il la mettait dans toutes ses actions, dans le service auprès de sa personne, dans les ordres qu'il donnait pour ces ouvrages publics admirables, dont tout autre aurait voulu tirer

quelque gloire avec justice. En cela son caractère était l'opposé de celui de *Louis XIV*, son prédécesseur.

C'est sur quoi l'on a demandé souvent, s'il est à désirer qu'un roi recherche la gloire, ou qu'il soit indifférent pour elle. Peut-être cette indifférence si louable ôte quelquefois à l'ame un peu d'énergie : peut-être empêcha-t-elle assez long-temps *Louis XV* de se faire valoir lui-même en faisant à des officiers blessés pour son service cet accueil prévenant qui console la nature humaine, et qui est leur première récompense. Mais ce n'était qu'un défaut d'attention, ce n'était point un vice de son cœur. C'en ferait un, s'il était l'effet de la dureté.

Cette dureté ne peut lui être imputée, puisque tous ses domestiques avouent qu'on ne vit jamais un maître plus indulgent, et que tous ceux qui ont travaillé sous ses ordres se louent de son affabilité. On ne peut pas être toujours roi; on ferait trop à plaindre; il faut être homme, il faut entrer dans tous les devoirs de la vie civile, et *Louis XV* y entra, sans que ce fût pour lui une gêne et un dehors emprunté.

Il est vrai que, quand un monarque admet ses courtisans dans sa familiarité, il ne faut jamais que le roi se venge des petits torts

qu'on peut avoir avec l'homme. On s'est plaint que *Louis XV* a trop fait sentir quelquefois qu'on avait offensé le trône, quand on n'avait blessé que quelques devoirs établis dans la société. Un roi ne doit point punir ce que la loi ne punirait pas : autrement il faudrait se dérober à tous les rois, comme à des êtres trop élevés au-dessus de l'espèce humaine, et trop dangereux pour elle ; ils se verraient condamnés à n'être que maîtres, et à ne jouir jamais des faibles consolations qu'on peut goûter dans cette vie passagère.

On s'est étonné que dans sa vie toujours uniforme il ait si souvent changé de ministres ; on en murmurait, on sentait que les affaires en pouvaient souffrir ; que rarement le ministre qui succède suit les vues de celui qui est déplacé ; qu'il est dangereux de changer de médecins, et qu'il est triste de changer d'amis. On ne pouvait concevoir comment une ame toujours sereine pouvait dans un repos inaltérable consentir à tant de vicissitudes. C'était le dangereux effet du principe le plus estimable, de cette défiance de lui-même, de cette condescendance aux volontés des personnes qui avaient moins de lumières et d'expérience que lui, enfin de cette même égalité d'une ame paisible à laquelle ces grands bouleversemens ne coûtaient point d'efforts. Tout tenait à cette

première

première cause. Il lui était égal d'ordonner un monument digne des *Auguste* et des *Trajan*, ou l'appartement le plus modeste. Son imagination ne lui présentait pas d'abord les grandes choses ; mais son jugement les faifait dès qu'on les lui propofait.

C'est ainfi qu'il fit ce grand établiffement de l'école militaire , reffource fi utile de la nobliffe , inventée par un homme qui n'était pas noble , et qui fera au-deffus des titres dans la pofitérité. C'est enfin de ce même principe que dépendit fa vie publique et fa vie privée. Sans être tendre et affectueux , il était bon mari , bon père , bon maître , & même ami , autant que peut l'être un roi.

C'est furtout à cette sérénité qu'il faut rendre grace de ce qu'il ne fut point perfécuteur. Il ne fonda point l'opinion des hommes pour les condamner. Il ne rechercha point des fautes obscures pour les mettre au grand jour , & pour fe faire un cruel mérite de les punir. Long-temps fatigué par des querelles fcolaftiques qui troublaient avant lui le royaume , et par ces divifions entre la magistrature et quelques portions du clergé , il voulut toujours donner aux difputans cette même paix qui était dans fon cœur.

Il favait que , dans un État où les maximes ont changé , et où les anciens abus font

demeurés , il est nécessaire quelquefois de jeter un voile sur ces abus accrédités par le temps ; qu'il est des maux qu'on ne peut guérir , et qu'alors tout ce que l'art peut procurer de soulagement aux hommes , est de les faire vivre avec leurs infirmités.

Ne se point émouvoir , et savoir attendre , ont donc été les deux pivots de sa conduite. Il a conservé cette imperturbabilité jusque dans l'affreuse maladie qui l'a enlevé à la France , ne marquant ni faiblesse , ni crainte , ni impatience , ni vains regrets , ni désespoir ; remplissant des devoirs lugubres avec sa simplicité ordinaire ; et dans les tourmens douloureux qu'il éprouvait , il a fini comme par un sommeil paisible , se consolant dans l'idée qu'il laissait des enfans dont on espérait tout.

Sa mémoire nous sera chère , parce que son cœur était bon. La France lui aura une obligation éternelle d'avoir aboli la vénalité de la magistrature , et d'avoir délivré tant d'infortunés habitans de nos provinces de la nécessité d'aller achever leur ruine dans une capitale où l'on ignore presque toujours nos coutumes. Un jour viendra que toutes ces coutumes si différentes seront rendues uniformes , et qu'on fera vivre sous les mêmes lois les citoyens de la même patrie. Les abus invétérés ne se corrigent qu'avec le temps.

Chaque roi dont descendait *Louis XV*, a fait du bien. *Henri IV*, que nous bénissons, a commencé. *Louis XIII*, par son grand ministre, a bien mérité quelquefois de la France. *Louis XIV* a fait par lui-même de très-grandes choses. Ce que *Louis XV* a établi, ce qu'il a détruit, exige notre reconnaissance. Nous attendrions une félicité entière de son successeur, si elle était au pouvoir des hommes.

(Comme l'orateur, bien moins orateur que citoyen, prononçait ces paroles, arriva la nouvelle que les trois princesses filles du feu roi étaient attaquées de la petite vérole. Alors il continua ainsi :)

Messieurs, à nos douloureux regrets succèdent les plus cruelles alarmes ; nous pleurons, et nous tremblons ; la France doit être en larmes et en prières : mais que peuvent les vœux des faibles mortels ? On a invoqué en peu de temps la patronne de Paris pour les jours du dernier dauphin, pour son épouse, pour sa mère, enfin pour le feu roi. DIEU n'a point changé ses décrets éternels. Puisse sa providence ineffable avoir ordonné que l'art vienne heureusement combattre les maux dont la nature accable sans cesse le genre humain ! Que l'inoculation nous assure la conservation de notre nouveau roi, de nos princes et de nos princesses ; que les exemples de

tant de souverains les encouragent à sauver leur vie par une épreuve qui est immanquable , quand elle est faite sur un corps bien disposé. Il ne s'agit plus ici d'achever l'éloge du feu roi , il s'agit que son successeur vive. L'inoculation nous paraissait téméraire avant les exemples courageux qu'ont donnés M. le duc d'Orléans , le duc de Parme , les rois de Suède , de Danemarck , l'impératrice-reine , l'impératrice de Russie. Maintenant il serait téméraire de ne la pas employer. C'est notre malheur que les vérités et les découvertes en tout genre effuient long-temps parmi nous des contradictions ; mais quand un intérêt si cher parle , les contradictions doivent se taire.

V I E
DE M O L I E R E ,

Avec de petits sommaires de ses pièces.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du Molière in-4°, édition de Paris. On pria un homme très-connu de faire cette vie et ces courtes analyses destinées à être placées au-devant de chaque pièce. M. Rouillé, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé *la Serre* : c'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de *la Serre* fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du Molière. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle ; nous la donnons, malgré la répugnance de l'auteur écrasé par *la Serre*.

V I E

D E M O L I E R E .

LE goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles , et l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages , sont cause que l'histoire de hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles et des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de *Racine* faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de *Molière* ; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté , et on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des halles. Son père *Jean-Baptiste Poquelin* , valet de chambre et tapissier chez le roi , marchand fripier , et *Anne Boutet* , sa mère , lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état , auquel ils le destinaient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique , n'ayant rien appris , outre son métier , qu'un peu à

lire et à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi ; mais son génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux arts , les ont cultivés malgré leurs parens , et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie , et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa ; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collège , et il arracha enfin le consentement de son père , qui le mit dans une pension et l'envoya externe aux jésuites avec la répugnance d'un bourgeois qui croyait la fortune de son fils perdue , s'il étudiait.

Le jeune *Poquelin* fit au collège les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y suivit le cours des classes d'*Armand de Bourbon* , premier prince de *Conti* , qui depuis fut le protecteur des lettres et de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collège deux enfans qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* et *Bernier* : celui-ci connu par ses voyages aux Indes , et l'autre célèbre par quelques vers naturels

et

et aisés , qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier , homme de fortune , prenait un soin singulier de l'éducation du jeune *Chapelle* , son fils naturel ; et pour lui donner de l'émulation , il se fait étudier avec lui le jeune *Bernier* , dont les parens étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire et pris au hasard , comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom , il engagea le célèbre *Gassendi* à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de *Poquelin* , l'associa aux études de *Chapelle* et de *Bernier*. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna la philosophie d'*Epicure* , qui , quoiqu'aussi fausse que les autres , avait au moins plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'école , et n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous *Gassendi*. Au sortir du collège , il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique , et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme et incapable de servir , il fut obligé d'exercer les fonctions

de son emploi auprès du roi. Il suivit *Louis XIII* dans Paris. Sa passion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres , si méprisée quand elle est médiocre , contribue à la gloire d'un Etat , quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625 , il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient , comme en Italie , de ville en ville : ils jouaient les pièces de *Hardy* , de *Monchrétien* , ou de *Balthazar Baro*.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie et de l'avilissement vers l'année 1630. Ses premières comédies , qui étaient aussi bonnes pour son siècle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre , furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après , la passion du cardinal de *Richelieu* pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode ; et il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors , que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'affocia avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation ; ils jouaient au faubourg Saint-Germain et au

quartier Saint-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres ; on l'appela *l'illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerxe*, d'un nommé *Magnon*, et imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur *l'illustre théâtre*.

Ce fut alors que *Poquelin* sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien et auteur, et de tirer de ses talens de l'utilité et de la gloire.

On fait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, et qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de *Molière*, et il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des comédiens d'Italie, et de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *le Grand*, s'appelait *Belleville* dans la tragédie, et *Turlupin* dans la farce, d'où vient le mot de *turlupinade*. *Hugues Gueret* était connu dans les pièces sérieuses sous le nom de *Fléchelles* ; dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait *Gautier-Garguille* ; de même, *Arlequin* et *Scaramouche* n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un

comédien appelé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau *Molière* fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France ; il employa ces années à cultiver son talent et à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes italiennes , dont il se fit de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très-informes tenaient plus du mauvais théâtre italien , où il les avait pris , que de son génie , qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend et se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le Docteur amoureux, les trois Docteurs rivaux, le Maître d'école ; ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de *Molière* dans ce genre ; l'une est le Médecin volant , et l'autre la Jaloufie de Barbouille. Elles sont en prose et écrites en entier. Il y a quelques phrases et quelques incidens de la première qui nous sont conservés dans le Médecin malgré lui ; et on trouve dans la Jaloufie de Barbouille un canevas , quoique informe , du troisième acte de *George Dandin*.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa, fut l'Etourdi. Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans

cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de *Molière* parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à *Molière*, et il partit de Lyon pour les Etats de Languedoc avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtissier de la rue Saint-Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* et de la *de Brie*.

Le prince de *Conti*, qui tenait les Etats de Languedoc à Béziers, se souvint de *Molière* qu'il avait vu au collège; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui l'*Etourdi*, le *Dépit amoureux*, et les *Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce des *Précieuses*, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales; mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger et la cour et la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où *Cornille* fit le *Cid*. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde et du cœur humain.

On prétend que le prince de *Conti* voulut alors faire *Molière* son secrétaire, et qu'heureusement pour la gloire du théâtre français,

Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de *Conti* lui donna accès auprès de *Monsieur*, frère unique du roi *Louis XIV*; *Monsieur* le présenta au roi et à la reine-mère. Sa troupe et lui représentèrent la même année devant leurs majestés la tragédie de *Nicomède*, sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. *Molière*, après la représentation de *Nicomède*, s'avança sur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un discours par lequel il remerciait sa majesté de son indulgence, et louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne dont il devait craindre la jalousie : il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces, était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de *Molière*,

et l'on joua dans l'instant le Docteur amoureux. Depuis ce temps l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte où de trois après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de *Molière* de s'établir à Paris ; ils s'y fixèrent et partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de *Molière* jouait sur ce théâtre les mardis, les jeudis et les samedis ; et les italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de *Molière* prit le titre de la troupe de *Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du palais-royal. Le cardinal de *Richelieu* l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame*, tragédie dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie, et je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable : c'est une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les

bonnes pièces font en France , et les belles salles en Italie.

La troupe de *Molière* eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658 jusqu'à 1673, c'est-à-dire, en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas; il avait une volubilité dans la voix et une espèce de hoquet qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de *Molière*.

» Il n'était ni trop gros, ni trop maigre;
 » il avait la taille plus grande que petite,
 » le port noble, la jambe belle; il marchait
 » gravement; avait l'air très-sérieux, le nez
 » gros, la bouche grande, les lèvres épaisses,
 » le teint brun, les sourcils noirs et forts;
 » et les divers mouvemens qu'il leur don-
 » nait lui rendaient la physionomie extrê-
 » mement comique. A l'égard de son carac-
 » tère, il était doux, complaisant, généreux;
 » il aimait fort à haranguer, et quand il lisait

” ses pièces aux comédiens , il voulait qu'ils y
 ” amenassent leurs enfans , pour tirer des con-
 ” jectures de leur mouvement naturel. ”

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans et presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public , en lui faisant connaître la bonne comédie , à le juger lui-même très-sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs , relevaient les moindres défauts de *Molière* avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; et le moindre défaut d'un auteur célèbre , joint avec les malignités du public , suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* et les *Plaideurs* de M. *Racine* furent si mal reçus ; voilà pourquoi *l'Avare* , le *Misanthrope* , les *Femmes savantes* , *l'École des femmes* , n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV , qui avait un goût naturel et l'esprit très-juste , sans l'avoir cultivé , ramena souvent , par son approbation , la cour et la ville aux pièces de *Molière*. Il eût été plus honorable pour la nation de n'avoir pas besoin des décisions de son prince pour bien juger. *Molière* eut des ennemis cruels , surtout les mauvais auteurs du temps , leurs protecteurs et leurs cabales : ils suscitèrent contre

lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans , tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; et il eut succombé sous ces accusations , si ce même roi , qui encouragea et qui soutint *Racine* et *Despréaux* , n'eût pas aussi protégé *Molière*.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres , et sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages , le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter ; ce qu'il retirait du théâtre avec ce qu'il avait placé , allait à trente mille livres de rente , somme qui en ce temps-là faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait *Mauvilain*. Tout le monde fait qu'étant un jour au dîner du roi : *Vous avez un médecin* , dit le roi à Molière , *que vous fait-il ? Sire* , répondit Molière , *nous causons ensemble , il m'ordonne des remèdes , je ne les fais point , et je guéris*.

Il faisait de son bien un usage noble et sage ; il recevait chez lui des hommes de la première compagnie , les *Chapelle* , les *Jonsac* , les *Desbarreaux* , &c. qui joignaient la volupté

et la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil , où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession , qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de *Vivonne* , connu par son esprit et par son amitié pour *Despréaux* , allait souvent chez *Molière* , et vivait avec lui comme *Lélius* avec *Térence*. Le grand *Condé* exigeait de lui qu'il le vînt voir souvent , et disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités , qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités*. Il encourageait souvent par des présens considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'est peut-être à *Molière* que la France doit *Racine*. Il engagea le jeune *Racine* , qui sortait de Port-Royal , à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène et Cariclée* ; et quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée , il fit présent au jeune auteur de cent louis , et lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps , c'est-à-dire en 1661 , *Racine* ayant fait une ode sur le mariage

de *Louis XIV*, *M. Colbert* lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très-triste pour l'honneur des lettres, que *Molière* et *Racine* aient été brouillés depuis ; de si grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva et forma un autre homme, qui par la supériorité de ses talens et par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien *Baron*, qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. *Molière* en prit soin comme de son propre fils.

Un jour *Baron* vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. *Molière* ayant su que c'était un nommé *Mondorge*, qui avait été son camarade, demanda à *Baron* combien il croyait qu'il fallait lui donner ? Celui-ci répondit au hasard : *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit *Molière* ; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous* ; et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre :

un instant après le pauvre court après lui , et lui dit : *Monfieur , vous n'aviez peut-être pas deffein de me donner un louis d'or , je viens vous le rendre. Tiens , mon ami , dit Molière , en voilà un autre ;* et il s'écria : *Où la vertu va-t-elle fe nicher !* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchiffait fur tout ce qui fe présentait à lui , et qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière , heureux par fes succès et par fes protecteurs , par fes amis et par fa fortune , ne le fut pas dans fa maison. Il avait époufé en 1661 une jeune fille née de la *Béjart* et d'un gentilhomme nommé *Modène*. On difait que *Molière* en était le père : le foin avec lequel on avait répandu cette calomnie , fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que *Molière* n'avait connu la mère qu'après la naiffance de cette fille. La difproportion d'âge , et les dangers auxquels une comédienne jeune et belle eft expofée , rendirent ce mariage malheureux ; et *Molière* , tout philofophe qu'il était d'ailleurs , effuya dans fon domestique les dégoûts , les amertumes , et quelquefois les ridicules qu'il avait fi fouvent joués fur le théâtre : tant il eft vrai que les hommes qui font au-deffus des autres par les talens , s'en rapprochent prefque toujours

par les faiblesses ; car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité ?

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade imaginaire*. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée , et qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation il se sentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conseilla de ne point jouer ; mais il voulut faire un effort sur lui-même , et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro* , dans le divertissement de la réception du *Malade imaginaire*. On le rapporta mourant chez lui , rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême , et qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras , étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche , le 17 février 1673 , âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé *Guérin*.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion , et la prévention contre la comédie , déterminèrent *Harlay de Chanvalon* , archevêque de Paris , si connu par ses intrigues galantes , à refuser la sépulture à *Molière*. Le roi le regrettait ; et ce

monarque dont il avait été le domestique et le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans *Molière* que le comédien, et qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres ; et ces misérables qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux père *Bouhours* à composer cette espèce d'épithame, qui, de toutes celles qu'on fit pour *Molière*, est la seule qui mérite d'être rapportée, et la seule qui ne soit pas dans cette fautive et mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages.

Tu réformas et la ville et la cour ;
 Mais quelle en fut la récompense ?
 Les Français rougiront un jour
 De leur peu de reconnaissance.

160 L'ÉTOURDI OU LES CONTRE-TEMPS.

Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir sa gloire et son étude ;
Mais , Molière , à ta gloire il ne manquerait rien ,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien ,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette vie de *Molière* les contes populaires touchant *Chapelle* et ses amis ; mais je suis obligé de dire que ces contes adoptés par *Grimarest* sont très-faux. Le feu duc de *Sulli* , le dernier prince de *Vendôme* , l'abbé de *Chaulieu* , qui avaient beaucoup vécu avec *Chapelle* , m'ont assuré que toutes ces historiottes ne méritaient aucune créance.

L'ÉTOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS,

Comédie en vers et en cinq actes , jouée d'abord à Lyon , en 1653 , et à Paris , au mois de décembre 1658 , sur le théâtre du petit Bourbon.

CETTE pièce est la première comédie que *Molière* ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien et espagnol , qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des
tiffus

tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guère songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité que les hommes puissans avaient pour lors de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons qui étaient les modèles de nos *Jodelets* ; et on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société et la galanterie, seules sources du bon comique, ne se faisaient que d'y naître. Ce loisir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère et à leur ridicule, est le seul temps propre pour la comédie ; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occasion de les bien voir, et le seul pendant lequel les spectacles puissent être fréquentés assidument. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour et Paris, et bien connu les hommes, que *Molière* les représenta avec des couleurs si vraies et si durables.

Les connaisseurs ont dit que l'*Étourdi* devrait seulement être intitulé, *les Contre-temps*. *Lélie*, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité plutôt que d'étourderie.

Son valet paraît plus étourdi que lui , puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement , qui a trop souvent été l'écueil de *Molière* , n'est pas meilleur ici que dans ses autres pièces : cette faute est plus inexcusable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On est obligé de dire (et c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le style de cette pièce est faible et négligé , et que surtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-seulement il se trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur , des vices de construction , mais aussi plusieurs mots impropres et surannés. Trois des plus grands auteurs du siècle de *Louis XIV* , *Molière* , *la Fontaine* et *Corneille* , ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres , y discernent ces petites fautes , et qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reste , l'*Étourdi* eut plus de succès que le *Misanthrope* , l'*Avare* et les *Femmes savantes* n'en eurent depuis. C'est qu'avant l'*Étourdi* on ne connaissait pas mieux , et que la réputation de *Molière* ne faisait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que le *Menteur*.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers et en cinq actes , représentée au théâtre du petit Bourbon , en 1658.

LE Dépôt amoureux fut joué à Paris immédiatement après l'Etourdi. C'est encore une pièce d'intrigue , mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans le Dépôt amoureux. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman , sans en avoir l'intérêt ; et le cinquième acte , employé à débrouiller ce roman , n'a paru ni vif ni comique. On a admiré dans le Dépôt amoureux la scène de la brouillerie et du raccommodement d'*Erasme* et de *Lucile*. Le succès est toujours assuré , soit en tragique , soit en comique , à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite ode d'*Horace* , *Donec gratus eram tibi* , a été regardée comme le modèle de ces scènes qui sont enfin devenues des lieux communs.

LES PRECIEUSES RIDICULES ,

Comédie en un acte et en prose , jouée d'abord en province , et représentée pour la première fois à Paris , sur le théâtre du petit Bourbon , au mois de novembre 1659.

LORS QUE *Molière* donna cette comédie , la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. *Voiture* avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur et l'affectation. Ses ouvrages où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans , étaient les seuls modèles ; et presque tous ceux qui se piquaient d'esprit n'imitaient que ses défauts. Les romans de mademoiselle *Scudéri* avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée , de sentimens romanesques et d'expressions bizarres , qui composaient un jargon nouveau , inintelligible et admiré. Les provinces qui outrent toutes les modes avaient encore renchéri sur ce ridicule : les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel-esprit s'appelaient *précieuses*. Ce nom , si décrié depuis par la pièce de *Molière* , était

alors honorable ; et *Molière* même dit dans sa préface qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables précieuses* , et qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce , faite d'abord pour la province , fut applaudie à Paris , et jouée quatre mois de suite. La troupe de *Molière* fit doubler pour la première fois le prix ordinaire qui n'était alors que de dix sous au parterre.

Dès la première représentation , *Ménage* , homme célèbre dans ce temps-là , dit au fameux *Chapelain* : *Nous adorions vous et moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées ; croyez-moi , il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Ménagiana* ; et il est assez vraisemblable que *Chapelain* , homme alors très-estimé , et cependant le plus mauvais poète qui ait jamais été , parlait lui-même le jargon des *Précieuses ridicules* chez madame de *Longueville* , qui présidait , à ce que dit le cardinal de *Retz* , à ces combats spirituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue et toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue , parce que , lorsqu'on écrit en prose , on est bien plus maître de son style ; et parce que *Molière* , ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du temps , châtia le sien davantage. Le

grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques que l'Etourdi et le Dépit amoureux n'avaient pas effuyées. Un certain *Antoine Bodeau* fit les véritables *Précieuses* : on parodia la pièce de *Molière* ; mais toutes ces critiques et ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On fait qu'à une représentation des *Précieuses ridicules*, un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière, voilà la bonne comédie*. On eut honte de ce style affecté, contre lequel *Molière* et *Despréaux* se sont toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel ; et c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le style des *Précieuses* ; on le trouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un, (a) en traitant sérieusement de nos lois, appelle un exploit, *un compliment timbré*. L'autre, (b) écrivant à une maîtresse en l'air, lui dit : *Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur . . . Je veux vous faire peindre en iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amusement*. Un troisième (c) appelle un cadran au soleil un *greffier solaire* ; une grosse rave, *un phénomène potager*. Ce style a reparu sur le théâtre même,

(a) *Tourel.* (b) *Fontenelle.* (c) *La Motte.*

où *Molière* l'avait si bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué son bon goût en méprisant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle estimait.

LE COCU IMAGINAIRE,

*Comédie en un acte et en vers, représentée à Paris,
le 28 mai 1660.*

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'été, et pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, et dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que *Molière* perfectionna sa manière d'écrire, par son séjour à Paris. Le style du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés :

La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme *carogne*, *cocu*, &c.

Le dénouement que fait *Villobrequin*, est un des moins bien ménagés et des moins heureux de *Molière*. Cette pièce eut le sort des bons ouvrages, qui ont et de mauvais censeurs et de mauvais copistes. Un nommé *Donneau* fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DOM GARCIE DE NAVARRE,
OU LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers et en cinq actes, représentée pour la première fois, le 4 février 1661.

MOLIERE joua le rôle de dom *Garcie*, et ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux, comme acteur. La pièce et le jeu de *Molière* furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'Espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de *Molière* souffrit beaucoup de cette disgrâce, et ses ennemis triomphèrent quelque temps. *Dom Garcie* ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ÉCOLE DES MARIS,

*Comédie en vers et en trois actes, représentée
à Paris, le 24 juin 1661.*

IL y a grande apparence que *Molière* avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puisqu'elles se succédèrent en si peu de temps.

L'École des maris affermit pour jamais la réputation de *Molière*. C'est une pièce de caractère et d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On dit que l'École des maris était une copie des *Adelphes* de *Térence* : si cela était, *Molière* eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais les *Adelphes* ont fourni tout au plus l'idée de l'École des maris. Il y a dans les *Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent ; il y a de même dans l'École des maris deux tuteurs, dont l'un est sévère et l'autre indulgent : voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les *Adelphes* ; celle de

L'École des maris est fine , intéressante et comique. Une des femmes de la pièce de *Térence* , qui devrait faire le personnage le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'*Isabelle* de *Molière* occupe presque toujours la scène avec esprit et avec grace , et mêle quelquefois de la bienséance, même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance : il n'est point dans la nature qu'un vieillard qui a été soixante et dix ans chagrin , sévère et avare, devienne tout-à-coup gai, complaisant et libéral. Le dénouement de l'École des maris est le meilleur de toutes les pièces de *Molière*. Il est vraisemblable , naturel , tiré du fond de l'intrigue; et , ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le style de *Térence* est pur , sentencieux , mais un peu froid, comme *César* , qui excellait en tout , le lui a reproché. Celui de *Molière* , dans cette pièce , est plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale presque la pureté de la diction de *Térence* , et le passe de bien loin dans l'intrigue , dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaisanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers et en trois actes, représentée à Vaux, devant le roi, au mois d'août; et à Paris, sur le théâtre du palais-royal, le 4 novembre de la même année 1661.

NICOLAS FOUQUET, dernier surintendant des finances, engagea *Molière* à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi et à la reine-mère dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée *Villars*. *Molière* n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, et en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprise et représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend *Grimarest*, auteur d'une vie de *Molière*, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. *Molière* n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre: de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était *Fouquet*; et il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal

inventés et mal exécutés. *Paul Péliſſon*, homme célèbre dans les lettres , compoſa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour , et plut beaucoup à *Louis XIV.* Mais celui qui donna la fête , et l'auteur du prologue , furent tous deux mis en priſon peu de temps après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Trifte exemple de l'inſtabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne ſont pas le premier ouvrage en ſcènes abſolument détachées , qu'on ait vu ſur notre théâtre. Les Viſionnaires de *Deſmarêts* étaient dans ce goût , et avaient eu un ſuccès ſi prodigieux que tous les beaux-eſprits du temps de *Deſmarêts* l'appelaient l'*inimitable comédie*. Le goût du public s'eſt tellement perfectionné depuis , que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par ſon extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719 ; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de *Deſmarêts*. Les auteurs étaient outrés en tout , parce qu'ils ne connaiffaient point la nature. Ils peignaient au haſard des caractères chimériques. Le faux, le bas , le gigantesque , dominaient par-tout. *Molière* fut le

premier qui fit sentir le vrai, et par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour et du roi; et lorsque, quelque temps après, *Molière* donna cette pièce à Saint-Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le comte de *Soyecourt*. *Molière* qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de *Soyecourt* lui-même de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal, le 26 décembre 1662.

LE théâtre de *Molière*, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, et toute l'année 1662, pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu sous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'École des femmes, pièce d'un genre

tout nouveau , laquelle , quoique toute en récits , est ménagée avec tant d'art , que tout paraît être en action.

Elle fut très-suivie et très-critiquée , comme le dit la gazette de *Loret* :

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
 Mais où pourtant va tant de monde,
 Que jamais sujet important
 Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'École des maris , et surtout dans le dénouement qui est aussi *postiche* dans l'École des femmes , qu'il est bien amené dans l'École des maris. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de *Molière* ; on désaprouva *le corbillon*, *la tarte à la crème*, *les enfans faits par l'oreille*. Mais aussi , les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse *Molière* avait su attacher et plaire pendant cinq actes , par la seule confidence d'*Horace* au vieillard et par de simples récits. Il semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte ; mais c'est le caractère du vrai génie de répandre sa fécondité sur un sujet stérile , et de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant que c'est-là le grand art des tragédies de l'admirable *Racine*.

L A C R I T I Q U E
DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal, le premier juin 1663.

C'EST le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, et non une comédie. *Molière* y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'École des femmes. On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la crème*, et quelques autres bassesses de style qui lui étaient échappées; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de *Licidas*. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la Critique de l'École des femmes, intitulée : *le Portrait du peintre, ou la Contre-critique*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES ,

Petite pièce en un acte et en prose , représentée à Versailles , le 14 octobre 1663 ; et à Paris , le 4 novembre de la même année.

MOLIERE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies , et en partie pour répondre à la pièce de *Boursault*. C'est une satire cruelle et outrée. *Boursault* y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienfiance et de l'honnêteté publique de supprimer la satire de *Boursault* et celle de *Molière*. Il est honteux que les hommes de génie et de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des fots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés , comme *Rolet* et *Wasp*. *Molière* sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie , et ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

OU LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 mai 1664 à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

LES fêtes que *Louis XIV* donna dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même-temps à ses plaisirs, à la politesse et à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de *l'Île enchantée*, que *Molière* fit jouer la *Princesse d'Elide*, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte et la première scène du second qui soient en vers : *Molière*, pressé par le temps, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, et qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté la *Princesse d'Elide* à Paris ; mais elle ne put avoir le même succès,

178 LE MARIAGE FORCÉ.

dépouillée de tous ses ornemens et des circonstances heureuses qui l'avaient soutenue. On joua la même année la comédie de la Mère coquette, du célèbre *Quinault* : c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de *Molière* ; et elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgens ; mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux et galant n'était point le génie de *Molière* ; et cette espèce de poëme n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose et en un acte, représentée au Louvre, le 24 janvier 1664, et au théâtre du palais-royal, le 15 décembre de la même année.

C'EST une de ces petites farces de *Molière* qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces de cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y

remarque plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. Elle fut accompagnée au louvre d'un petit ballet où *Louis XIV* dansa.

L'AMOUR MEDECIN,

Petite comédie en un acte et en prose, représentée à Versailles, le 15 septembre 1665, et sur le théâtre du palais-royal, le 22 du même mois.

L'AMOUR médecin est un impromptu fait pour le roi en cinq jours de temps : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de *Lulli*.

C'est le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui ; ils allaient presque toujours en robe et en rabat, et consultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, et savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. *Molière* peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie ; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit

180 D O M J U A N ,

de raison s'est introduit dans toutes les sciences, et la politesse dans toutes les conditions.

D O M J U A N ,

O U L E F E S T I N D E P I E R R E ,

*Comédie en prose et en cinq actes , représentée sur
le théâtre du palais-royal, le 15 février 1663.*

L'ORIGINAL de la comédie bizarre du Festin de Pierre , est de *Triso de Molina* , auteur espagnol. Il est intitulé : *el Combidado de Piedra* , (*le Convie de Pierre.*) Il fut joué ensuite en Italie , sous le titre de *Conwitato di Pietra*. La troupe des comédiens italiens le joua à Paris , et on l'appela *le Festin de Pierre*. Il eut un grand succès sur le théâtre irrégulier ; on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie et de religion , de plaisanterie et d'horreur , ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette pièce. Une statue qui marche et qui parle , et les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'*Arlequin* , ne soulevèrent point les esprits ; soit qu'en général il y ait dans cette pièce quelque intérêt ; soit que le

jeu des comédiens l'embellit ; soit plutôt que le peuple , à qui le Festin de Pierre plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens , aime cette espèce de merveilleux.

Villiers , comédien de l'hôtel de Bourgogne , mit le Festin de Pierre en vers , et il eut quelque succès à ce théâtre. *Molière* voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs à l'hôtel de Bourgogne fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie : c'était une nouveauté inouïe alors qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes , et comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers ; les Français , au contraire , ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de *Villiers* sur celle de *Molière* ; et ce préjugé a duré si long-temps , que *Thomas Corneille* , en 1673 , immédiatement après la mort de *Molière* , mit son Festin de Pierre en vers : il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue Guénégaud ; et c'est de cette manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première représentation du Festin de Pierre de *Molière* , il y avait une scène entre

dom *Juan* et un pauvre. Dom *Juan* demandait à ce pauvre à quoi il passait sa vie dans la forêt ? *A prier DIEU*, répondait le pauvre, *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu passes ta vie à prier DIEU ?* disait dom *Juan* : *si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. Hélas ! Monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. Cela ne se peut pas,* répliquait dom *Juan* : *DIEU ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tiens, voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette scène convenable au caractère impie de dom *Juan*, mais dont les esprits faibles pouvaient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation ; et ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la scène écrite de la main de *Molière*, entre les mains du fils de *Pierre Marcaffus*, ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal, le 4 juin 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du *Misanthrope* a réussi chez toutes les nations long-temps avant *Molière*, et après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain, dont il a éprouvé les noirceurs, et qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le *Misanthrope* est la plus commune, la plus naturelle, et la plus susceptible du genre comique. Celle dont *Molière* l'a traité est bien plus délicate, et fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son *Misanthrope* hait les hommes, encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité, et une finesse, que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scènes ces conversations du monde, et y mêler des portraits. Le *Misanthrope* en est plein; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit; de montrer avec quel art *Molière* a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesses pour une coquette; et de remarquer la conversation et le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne feraient rien sans le style. La pièce est d'un bout à l'autre à peu-près dans le style des satyres de *Despréaux*; et c'est de toutes les pièces de *Molière* la plus fortement écrite.

Elle eut à la première représentation les applaudissemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis, lorsque le fameux acteur *Baron* étant remonté sur le théâtre, après trente ans d'absence, joua le *Misanthrope*, la pièce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on était

était que cette pièce ferait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour le Misanthrope, et de l'autre la juste admiration pour lui, prouvent peut-être plus qu'on ne pense, que le public n'est point injuste. Il court en foule à des comédies gaies et amufantes, mais qu'il n'estime guère; et ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des comédies comme des jeux: il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins et plus appliqués.

Si on osait encore chercher dans le cœur humain la raison de cette tiédeur du public aux représentations du Misanthrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuses et fines ne sont pas également vives et intéressantes; dans ces conversations même qui sont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours nécessaires à la pièce, peut-être refroidissent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin dans le dénouement qui, tout bien amené et tout sage qu'il est, semble être attendu du public sans inquiétude, et qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le spectateur ne souhaite point que le Misanthrope épouse la coquette *Célimène*,

et ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin, on prendrait la liberté de dire que le *Misanthrope* est une satire plus sage et plus fine que celles d'*Horace* et de *Boileau*, et pour le moins aussi-bien écrite; mais qu'il y a des comédies plus intéressantes; et que le *Tartuffe*, par exemple, réunit les beautés du style du *Misanthrope* avec un intérêt plus marqué.

On fait que les ennemis de *Molière* voulurent persuader au duc de *Montausier*, fameux par sa vertu sauvage, que c'était lui que *Molière* jouait dans le *Misanthrope*. Le duc de *Montausier* alla voir la pièce, et dit, en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au *Misanthrope* de *Molière*.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes et en prose, représentée sur le théâtre du palais-royal, le 9 août 1666.

MOLIERE ayant suspendu son chef-d'œuvre du *Misanthrope*, le rendit quelque temps après au public, accompagné du *Médecin malgré lui*, farce très-gaie et très-bouffonne, et dont le peuple grossier avait besoin; à peu près comme à l'opéra, après une musique noble et savante, on entend avec plaisir ces

petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentilleffes frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui foutint le Misanthrope : c'est peut-être à la honte de la nature humaine ; mais c'est ainsi qu'elle est faite : on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. Le Misanthrope était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés ; et il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

M E L I C E R T E,
PASTORALE-HEROIQUE,

Représentée à Saint-Germain-en-Laye pour le roi, au ballet des muses, en décembre 1666.

MOLIERE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie ; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de *Molière*. Quelque peine qu'il eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

188 LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE.

LE SICILIEN,
OU L'AMOUR PEINTRE,

*Comédie en prose et en un acte, représentée à
Saint-Germain-en-Laye, en 1667, et sur le
théâtre du palais-royal, le 10 juin de la même
année.*

C'EST la seule petite pièce en un acte, où il y ait de la grace et de la galanterie. Les autres petites pièces que *Molière* ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fond plus bouffon et moins agréable.

AMPHITRION,

*Comédie en vers et en trois actes, représentée sur
le théâtre du palais-royal, le 13 janvier 1668.*

EURIPIDE et *Archippus* avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs : c'est une des pièces de *Plaute* qui a eu le plus de succès ; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui ; et ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des

fêtes consacrées à *Jupiter*. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre, des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de *Plaute*, hors les scènes de *Sofie* et de *Gléantis*. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de *Lucien*, ne savent pas la différence qui est entre une imitation et la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit et de Mercure dans *Molière*, avec le petit dialogue de Mercure et d'Apollon dans *Lucien* : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que *Molière* doive à cet auteur grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'*Amphitruon* français est au-dessus de l'*Amphitruon* latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de *Molière* ce qu'*Horace* dit de celles de *Plaute*.

*Nostri proavi plautinos et numeros et
Laudavere sales, nimium patienter utrumque.*

Dans *Plaute*, Mercure dit à *Sofie* : *Tu viens avec des fourberies cousues* ; *Sofie* répond : *Je viens avec des habits cousus*. *Tu as menti* . replique le dieu, *tu viens avec tes pieds, et non avec tes habits*. Ce n'est pas-là le comique de notre

théâtre. Autant *Molière* paraît surpasser *Plaute* dans cette espèce de plaifanterie que les Romains nommaient *urbanité* , autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre aux spectateurs quelque événement , un acteur venait sans façon le conter dans un monologue : ainsi *Amphitrion* et *Mercur*e viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Madame *Dacier* , qui a fait honneur à son sexe par son érudition , et qui lui en eût fait davantage , si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit , fit une dissertation pour prouver que l'*Amphitrion* de *Plaute* était fort au-dessus du moderne ; mais ayant ouï dire que *Molière* voulait faire une comédie des *Femmes savantes* , elle supprima sa dissertation.

L'*Amphitrion* de *Molière* réussit pleinement et sans contradiction ; aussi est-ce une pièce faite pour plaire aux plus simples et aux plus grossiers , comme aux plus délicats. C'est la première comédie que *Molière* ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre

de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté et plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus mal aisés à faire qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rythme très-peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poésie rebute. *Corneille* ne connut pas ce rythme dans son *Agéfilas*.

L' A V A R E ,

Comédie en prose et en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal, le 9 septembre 1668.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667 ; mais le même préjugé qui fit tomber le *Festin de Pierre*, parce qu'il était en prose, avait fait tomber l'*Avare*. *Molière*, pour ne point heurter de front le sentiment des critiques, et sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, et ne rejoua l'*Avare* qu'un an après : le public qui, à la longue, se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes

comédies en prose, et qu'il y a peut-être plus de difficultés à réussir dans ce style ordinaire, où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification qui, par la rime, la cadence, et la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées prises de *Plaute*, et embellies par *Molière*. *Plaute* avait imaginé le premier de faire en même temps voler la cassette de l'Avare, et séduire sa fille; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, et que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que *Plaute* n'a point assez profité de cette situation; il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul: l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène; il vient sans être annoncé ni préparé, et la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de *Molière*, caractères, intrigues, plaisanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal à propos) aux spectateurs, dit: *Mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. (Quid est quod ridetis? Novi omnes, scio fures hinc esse complures.)* Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il

qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième : *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de *Plaute* et du style de *Molière*, qu'on voie les portraits que chacun fait dans son *Avare*. *Plaute* dit :

Clamat suam rem periisse , seque ,

De suo tigillo fumus si qua exit foras.

Quin , cum it dormitum , follem obstringit ob gulam ,

Ne quid animæ fortè amittat dormiens ;

Etiarne obturat inferiorem gutturem ? &c.

Il crie qu'il est perdu , qu'il est abymé , si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit , de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas ?

Cependant ces comparaisons de *Plaute* avec *Molière* , toutes à l'avantage du dernier , n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin qui , n'ayant pas la pureté de *Térence* , et fort inférieur à *Molière* , a été , pour la variété de ses caractères et de ses intrigues , ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi à la vérité dans l'*Avare* de *Molière* quelques expressions grossières , comme : *Je sais l'art de traire les hommes* ; et quelques mauvaises plaisanteries , comme : *Je marierais , si je l'avais entrepris , le grand-turc et la république de Venise.*

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues , et jouée sur plus d'un théâtre d'Italie et d'Angleterre , de même que les autres pièces de *Molière* ; mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poète anglais , nommé *Shadwell* , aussi vain que mauvais poète , la donna en anglais du vivant de *Molière*. Cet homme dit dans sa préface : *Je crois pouvoir dire sans vanité que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce française n'a été maniée par un de nos poètes, quelque méchant qu'il fût , qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention , ni faute d'esprit que nous empruntons des Français ; mais c'est par paresse : c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière.*

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité , n'en a pas assez pour faire mieux que *Molière*. La pièce de *Shadwell* est généralement méprisée. *M. Fielding*, meilleur poète et plus modeste , a traduit l'Avare , et l'a fait jouer à Londres , en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation , et sa pièce a eu près de trente représentations ; succès très-rare à Londres , où les pièces qui ont le plus de cours ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE - D A N D I N , &c. 195

GEORGE - D A N D I N ,

OU LE MARI CONFONDU,

*Comédie en prose et en trois actes , représentée à
Versailles , le 15 de juillet 1668, et à Paris ,
le 9 de novembre suivant.*

ON ne connaît et on ne joue cette pièce que sous le nom de *George-Dandin* ; et au contraire , le *Cocu imaginaire* , qu'on avait intitulé et affiché *Sganarelle* , n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire* ; peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du *Mari confondu*. *George-Dandin* réussit pleinement ; mais si on ne reprocha rien à la conduite et au style , on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce : quelques personnes se révoltèrent contre une comédie dans laquelle une femme mariée donne un rendez-vous à son amant. Elles pouvaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait *George-Dandin* d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

196 L' I M P O S T E U R ,

L' I M P O S T E U R ,

OU LE TARTUFFE ,

*Joué sans interruption en public , le 5 février
1669.*

ON fait toutes les traverses que cet admirable ouvrage effuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles devant le roi, le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que *Louis XIV*, qui sentait le prix des ouvrages de *Molière*, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés; il fut fort content de ce commencement, et par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué, le 29 novembre de la même année, à Rainfi devant le grand Condé. Dès lors les rivaux se réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés (l'espèce d'homme la plus dangereuse) crièrent contre *Molière*, et séduisirent même quelques gens de bien. *Molière* voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encore plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer: il fut un an sans donner le Tartuffe;

il le lifait feulement dans quelques maifons choifies , où la fuperftition ne dominait pas.

Molière ayant oppofé la protection et le zèle de fes amis aux cabales naiffantes de fes ennemis , obtint du roi une permiffion verbale de jouer le *Tartuffe*. La première représentation en fut donc faite à Paris , le 5 août 1667. Le lendemain on allait la rejouer ; l'afsemblée était la plus nombreufe qu'on eût jamais vue ; il y avait des dames de la première diftinction aux troifièmes loges ; les acteurs allaient commencer , lorsqu'il arriva un ordre du premier préfident du parlement , portant défenfe de jouer la pièce.

C'eft à cette occafion qu'on prétend que *Molière* dit à l'afsemblée : *Mefſieurs, nous allons vous donner le Tartuffe ; mais monsieur le premier préfident ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on fupprimait cet ouvrage qui était l'éloge de la vertu et la fatire de la feule hypocrifie , on permit qu'on jouât fur le théâtre italien *Scaramouche ermite* , pièce très-froide fi elle n'eût été licencieufe , dans laquelle un ermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée , et y reparait de temps en temps en difant : *Queſto è per mortificar la carne*. On fait fur cela le mot du grand *Condé* : *Les comédiens italiens n'ont offenfé que DIEU , mais les françois ont offenfé*

les dévots. Au bout de quelque temps, *Molière* fut délivré de la persécution ; il obtint un ordre du roi par écrit de représenter le *Tartuffe*. Les comédiens ses camarades voulurent que *Molière* eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce ; elle fut représentée trois mois de suite, et durera autant qu'il y aura en France du goût et des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de *Cléante*, dans lesquels la vertu vraie et éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'*Orgon*, sont, à quelques expressions près, le plus fort et le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue ; et c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que *Molière* au théâtre.

Voyez sur-tout cet endroit :

Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je fais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves, &c.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux ; il n'y en a aucun qui ne soit bon, et celui du *Tartuffe* est parfait. On admire

la conduite de la pièce jusqu'au dénouement ; on sent combien il est forcé, et combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir *Molière* contre ses ennemis.

Dans les premières représentations l'imposteur se nommait *Panulphe*, et ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de *Tartuffe*, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près, la pièce était comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait est à ce vers :

O Ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O Ciel! pardonne-moi, comme je lui pardonne.

Qui croirait que le succès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge et partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne aussi long-temps que le *Tartuffe* au palais-royal ? *Montfleuri*, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de *la Femme juge et partie*, se croyait égal à *Molière* ; et la préface qu'on a mise au-devant du recueil de ce *Montfleuri*, avertit que M. de *Montfleuri* était un grand-homme.

Le succès de la Femme juge et partie , et de tant d'autres pièces médiocres , dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un acteur fait valoir. On fait qu'au théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce qu'on méprise à la lecture. On représenta sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne , à la suite de la Femme juge et partie , la Critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît assez , c'est un bouffon plaissant,
 Qui divertit le monde en le contrefaisant ;
 Ses grimaces souvent causent quelques surprises ;
 Toutes ses pièces sont d'agréables sottises :
 Il est mauvais poète et bon comédien ;
 Il fait rire , et de vrai , c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles. Un curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures , dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler *Molière*. Voilà comme ce grand homme fut traité de son vivant ; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation , et triste pour les hommes de génie , que le petit nombre leur rende justice , tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC ,

Comédie-ballet en prose et en trois actes , faite et jouée à Chambord , pour le roi , au mois de septembre 1669 , et représentée sur le théâtre du palais-royal , le 15 novembre de la même année.

CE fut à la représentation de cette comédie que la troupe de *Molière* prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi*. Pourceaugnac est une farce ; mais il y a dans toutes les farces de *Molière* des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur , quand il badine , ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. *Lulli* , qui n'avait point encore le privilège de l'opéra , fit la musique du ballet de Pourceaugnac ; il y dansa , il y chanta , il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertissement du roi , et tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac : on ne cherche à rabaisser les grands hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévèrement cette farce , les gens du bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop souvent son génie à des ouvrages frivoles qui ne

méritaient pas d'examen ; mais *Molière* leur répondait qu'il était comédien aussi-bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour et attirer le peuple, et qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses acteurs aussi-bien que sa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en prose et en cinq actes, faite et jouée à Chambord, au mois d'octobre 1670, et représentée à Paris, le 23 novembre de la même année.

LE Bourgeois gentilhomme est un des plus heureux sujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'espèce humaine, fait que des princes prennent le titre de rois, que les grands seigneurs veulent être princes; et, comme dit *la Fontaine* :

Tout prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique, et qui puisse faire rire au

théâtre : ce sont les extrêmes disproportions des manières et du langage d'un homme, avec les airs et les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant. Cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air et du même langage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, et dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la comédie; et voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le Misanthrope est admirable, le Bourgeois gentilhomme est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. *Molière* aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du grand-turc; mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit aussi la musique du ballet, et il y joua, comme dans *Pourceaugnac*.

LES FOURBERIES DE SCAPIN ,

*Comédie en prose et en trois actes , représentée
sur le théâtre du palais-royal , le 24 mai 1671.*

LES Fourberies de Scapin font une de ces farces que *Molière* avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux scènes entières du *Pédant joué* , mauvaise pièce de *Cyrano de Bergerac*. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat , il répondait : *ces deux scènes sont assez bonnes ; cela m'appartenait de droit ; il est permis de reprendre son bien par-tout où on le trouve.*

Si *Molière* avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie comédie , *Despréaux* aurait eu raison de dire dans son art poétique :

C'est par-là que *Molière* , illustrant ses écrits ,
Peut-être de son art eût remporté le prix ,
Si , moins ami du peuple , en ses doctes peintures ,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin ,
Et fans honte à *Térence* allié *Tabarin*.
Dans ce fac ridicule où *Scapin* s'enveloppe ,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

On pourrait répondre à ce grand critique, que *Molière* n'a point allié *Térence* avec *Tabarin* dans ses vraies comédies, où il surpasse *Térence*; que s'il a déferé au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique; et que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les *Fourberies de Scapin* et le *Mariage forcé* valussent l'*Avare*, le *Tartuffe*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, ou fussent même du même genre. De plus, comment *Despréaux* peut-il dire que *Molière* peut-être de son art eût remporté le prix? Qui aura donc ce prix, si *Molière* ne l'a pas?

P S Y C H É,

Tragédie-ballet en vers libres et en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais des Tuileries, en janvier, et durant le carnaval de l'année 1670, et donnée au public sur le théâtre du palais-royal, en 1671.

LE spectacle de l'opéra, connu en France sous le ministère du cardinal *Mazarin*, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. *Perrin*, introducteur des ambassadeurs chez

Monsieur, frère de *Louis XIV*; *Cambert*, intendant de la reine-mère; et le marquis de *Sourdiac*, homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilège de l'opéra; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, et qu'une tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants et des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle et intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids; et que si les intermèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, et l'on joue *Athalie* sans les chœurs et sans la musique. Ce ne fut que quelques années après, que *Lulli* et *Quinault* nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on se fait en Italie, et qu'on la pouvait même rendre intéressante; perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal *Mazarin*, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissemens en musique, telles

qu'Andromède et la Toison d'or. On voulut donner au roi et à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, et y ajouter des danfes. *Molière* fut chargé du fujet de la fable le plus ingénieux et le plus galant, et qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop alongé que *la Fontaine* venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième; le temps pressait: *Pierre Corneille* se chargea du reste de la pièce; il voulut bien s'affujettir au plan d'un autre; et ce génie mâle, que l'âge rendait sec et sévère, s'amollit pour plaire à *Louis XIV*. L'auteur de *Cinna* fit à l'âge de soixante-sept ans cette déclaration de *Psyché* à l'*Amour*, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de *Quinault*. *Lulli* composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands-hommes que le seul *Racine*, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psyché n'est pas une excellente pièce, et les derniers actes en sont très-languissans; mais

la beauté du sujet , les ornemens dont elle fut embellie , et la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle , firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES ,

Comédie en vers et en cinq actes , représentée sur le théâtre du palais-royal , le 11 mars 1672.

CETTE comédie , qui est mise par les connaisseurs dans le rang du Tartuffe et du Misanthrope , attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour , à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement ; mais les connaisseurs rendirent bientôt à *Molière* les suffrages de la ville ; et un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue , qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du Misanthrope , soutint la pièce longtemps.

Plus on la vit , plus on admira comment *Molière* avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce temps - là , savent que *Ménage* y est joué sous le nom de *Vadius* , et que *Trissotin* est le fameux abbé *Cotin* , si

connu

connu par les fatires de *Despréaux*. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de *Molière*; ils avaient voulu persuader au duc de *Montausier* que le *Misanthrope* était fait contre lui; quelque temps après ils avaient eu chez *Mademoiselle*, fille de *Gaston de France*, la scène que *Molière* a si bien rendue dans les *Femmes savantes*. Le malheureux *Cotin* écrivait également contre *Ménage*, contre *Molière* et contre *Despréaux*; les fatires de *Despréaux* l'avaient déjà couvert de honte, mais *Molière* l'accabla. *Trissotin* était appelé aux premières représentations *Tricotin*. L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix et par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Trissotin*, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé *Cotin* même. S'ils avaient été bons, et si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de *Molière* et celle de *Despréaux* ne lui eussent pas ôté sa réputation. *Molière* lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de *Bourgogne*, et n'en fut pas moins estimé: le vrai mérite résiste à la fatire. Mais *Cotin* était bien loin de se pouvoir soutenir contre de telles attaques: on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau.

Les fatires de *Despréaux* coûtèrent aussi la vie à l'abbé *Cassaigne* ; triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile , et qui flatte plus la malignité humaine , qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure fatire qu'on puisse faire des mauvais poètes , c'est de donner d'excellens ouvrages ; *Molière* et *Despréaux* n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES ,

Comédie-ballet en prose et en cinq actes, représentée devant le roi à Saint-Germain, au mois de janvier 1670.

LOUIS XIV lui-même donna le sujet de cette pièce à *Molière*. Il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputeraient une maîtresse , en lui donnant des fêtes magnifiques et galantes. *Molière* servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encore fait paraître sur son théâtre , un astrologue et un fou de cour. Le monde n'était point alors défabusé de l'astrologie judiciaire ; on y croyait d'autant plus qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans *Vittorio Siri*

qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de *Louis XIV*, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode ; chaque prince et chaque grand seigneur même avait son fou ; et les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société et ceux que donnent les beaux-arts. Le fou qui est représenté dans *Molière*, n'est point un fou ridicule, tel que le Moron de la Princesse d'Elide, mais un homme adroit, et qui, ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté et avec finesse. La musique est de *Lulli*. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour, et ne pouvait guère réussir que par le mérite du divertissement, et par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que dans les divertissemens des Amans magnifiques il se trouve une traduction de l'ode d'*Horace* :

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte et en prose, représentée devant le roi, à Saint-Germain, en février 1672, et à Paris sur le théâtre du palais-royal, le 8 juillet de la même année.

C'EST une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société et la politesse aisée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du palais-royal, le 10 février 1673.

C'EST une de ces farces de Molière dans lesquelles on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, et ses comédies de

n'être pas toujours assez intéressantes ; mais avec tous ces défauts-là , il fera toujours le premier de tous les poètes comiques. Depuis lui, le théâtre français s'est soutenu, et même a été asservi à des lois de décence plus rigoureuses que du temps de *Molière*. On n'oserait aujourd'hui hasarder la scène où le *Tartuffe* presse la femme de son hôte ; on n'oserait se servir des termes de *fils de putain*, de *carogne*, et même de *cocu* : la plus exacte bienfaisance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tache, qu'un préjugé très-injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un Etat bien policé, qui exercent, sous les yeux des magistrats, un talent très-difficile et très-estimable ; mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi *Molière* ayant autant de réputation que *Racine*, le spectacle cependant est désert quand on joue ses comédies, et qu'il ne va presque plus personne à ce même *Tartuffe* qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empressement aux tragédies de *Racine*, lorsqu'elles sont bien

représentées ? C'est que la peinture de nos passions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c'est que l'esprit se lasse des plaisanteries , et que le cœur est inépuisable. L'oreille est aussi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques , et de la magie étonnante du style de *Racine* , qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire , mais il ne peut jamais émouvoir , et l'on ne vient au spectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que *Molière* , tout admirable qu'il est dans son genre , n'a ni des intrigues assez attachantes , ni des dénouemens assez heureux ; tant l'art dramatique est difficile.

TRADUCTION
DU POÈME
DE JEAN PLOKOF,

CONSEILLER DE HOLSTEIN,

Sur les affaires présentes.

1 7 7 0.

I.

AUX armes, princes et républiques, chrétiens, si long-temps acharnés les uns contre les autres pour des intérêts aussi faibles que mal entendus, aux armes contre les ennemis de l'Europe! Les usurpateurs du trône des *Constantin* vous appellent eux-mêmes à leur ruine; ils vous crient en tombant sous le fer victorieux des Russes: Venez, achevez de nous exterminer.

II.

LE fardanapale de Stamboul, endormi dans la mollesse et dans la barbarie, s'est réveillé un moment à la voix de ses insolens fatrapes et de ses prêtres ignorans. Ils lui ont dit:

Violo le droit des nations ; loin de respecter les ambassadeurs des monarques , commence par ordonner qu'on les mette aux fers , et ensuite nous instruirons la terre en ton nom que tu vas punir la Russie , parce qu'elle t'a défobéi. Je le veux , a répondu le lourd dominateur des Dardanelles et de Marmara. Ses janissaires et ses spahis sont partis , et il s'est rendormi profondément.

I I I.

PENDANT que son ame matérielle se livrait à des songes flatteurs entre deux georgiennes aux yeux noirs , arrachées par ses eunuques aux bras de leurs mères pour affouvir ses désirs sans amour , le génie de la Russie a déployé ses ailes brillantes ; il a fait entendre sa voix , de la Néva au Pont-Euxin , dans la Sarmatie , dans la Dacie , au bord du Danube , au promontoire du Ténare , aux plaines , aux montagnes où régnait autrefois *Ménélas*. Il a parlé , ce puissant génie , et les barbares enfans du Turquestan ont par-tout mordu la poussière. Stamboul tremble ; la cignée est à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe , l'Asie et l'Afrique de ses rameaux funestes. Et vous resteriez tranquilles ! vous , Princes , tant de fois outragés par cette
nation

nation farouche, vous dormiriez comme *Mustapha*, fils de *Mahmoud* !

I V.

JAMAIS peut-être on ne retrouvera une occasion si belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains, et lui crie : Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince, qui aime la vertu et la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ses augustes ancêtres ; qu'il ait toujours devant les yeux Vienne assiégée par un visir, et la Hongrie dévastée pendant deux siècles entiers.

V.

QUE le lion de *S^t Marc* ne se contente pas de se voir avec complaisance à la tête d'un évangile ; qu'il coure à sa proie ; que ceux qui épousent tranquillement la mer toutes les années, fendent ses flots par les proues de cent navires ; qu'ils reprennent l'île consacrée à *Vénus*, et celle où *Minos* dicta ses lois oubliées pour les lois de l'Alcoran.

V I.

LA patrie des *Thémistocles* et des *Miltiade* secoue ses fers en voyant planer de loin l'aigle de *Catherine* ; mais elle ne peut encore les briser.

Quoi donc , n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré , une poignée de Monténégrins , une fourmillière qui osât fuivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans son vol impétueux ?

V I I.

LES braves chevaliers du rocher de Malthe brûlent d'impatience de se reffaîfir de l'île du Soleil et des Roses que leur enleva *Soliman* , l'intrépide aïeul de l'imbécille *Mustapha*. Les nobles et valeureux Espagnols qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares , qui ne leur envoient point de consuls de marchands, sous le nom d'ambassadeurs , pour recevoir des affronts toujours dissimulés ; les Espagnols qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique, souffriront-ils que les sept faibles tours de Byzance osent insulter aux tours de la Castille ?

V I I I.

DANS les temps d'une ignorance grossière, d'une superstition imbécille et d'une chevalerie ridicule , les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les chrétiens contre les musulmans , en leur donnant pour toute récompense une croix sur l'épaule et des bénédictions. L'Éternel , arbitre de l'univers , ordonnait , disaient-ils , que les chevaliers et les écuyers, pour plaire à leurs dames , allassent tout tuer

dans le territoire pierreux et stérile de Jérusalem et de Bethléem ; comme s'il importait à DIEU et à ces dames que cette misérable contrée appartînt à des Francs , à des Grecs , à des Arabes , à des Turcs , ou à des Corasmins .

I X.

LE but secret et véritable de ces grands armemens était de soumettre l'Eglise grecque à l'Eglise latine , (car il est impie de prier DIEU en grec ; il n'entend que le latin.) Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée , de Nicomédie et du grand Caire ; elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice et la rapine déguisées en religion firent périr des millions d'hommes ; elles appauvrirent ceux mêmes qui croyaient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.

X.

PRINCES , il ne s'agit pas ici de croisades ; laissez les ruines de Jérusalem , de Séparvaïm , de Corozaim , de Sodome et de Gomorrhe ; chassez *Mustapha* , et partagez. Ses troupes ont été battues , mais elles s'exercent par leurs défaites. Un visir montre aux janissaires l'exercice prussien. Les Turcs revenus de leur étonnement peuvent se rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour assiéger Vienne une seconde fois.

Le temps de détruire les Turcs est venu. Si vous ne saisissez pas ce temps, si vous laissez discipliner une nation si terrible autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être. Mais où sont ceux qui savent prévoir et prévenir?

X I.

LES politiques diront : Nous voulons voir de quel côté penchera la balance ; nous voulons l'équilibre : l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque. Nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations, et qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes ! les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Constantinople. Prenez du fer, et marchez.

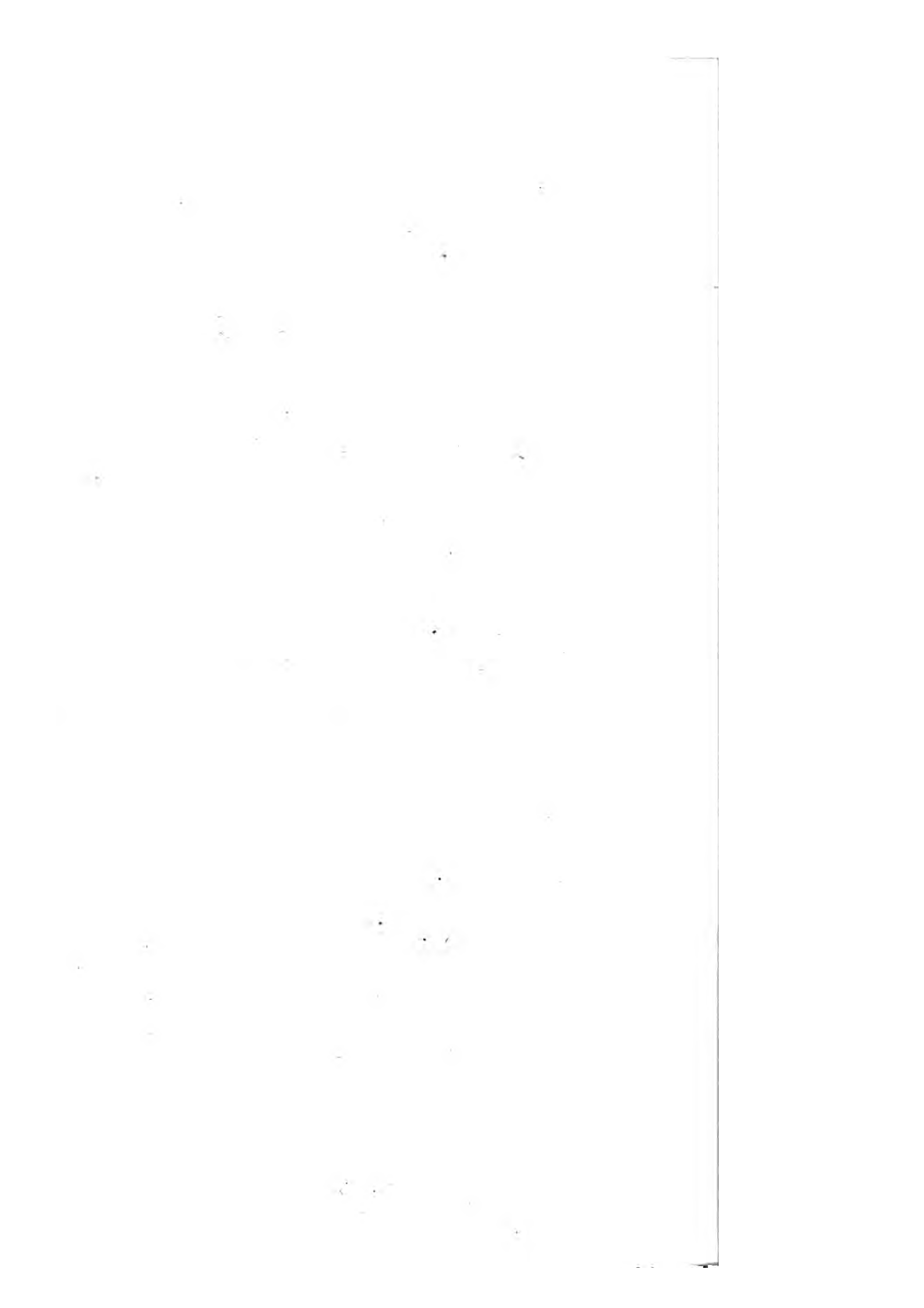
X I I.

AINSI parlait dans la Chersonèse cimbrique un citoyen qui aimait les grandes choses. Il détestait les Turcs ennemis de tous les arts ; il déplorait le destin de la Grèce ; il gémissait sur la Pologne qui déchirait ses entrailles de ses mains, au lieu de se réunir sous le plus sage et le plus éclairé des rois. Il chantait en vers germaniques ; mais les Grecs n'en furent rien, et les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.

LETTRES
CHINOISES,
INDIENNES ET TARTARES.

A MONSIEUR PAW,
PAR UN BENEDICTIN;

Avec plusieurs autres pièces intéressantes.



LETTRES CHINOISES,

INDIENNES ET TARTARES.

PREMIERE LETTRE.

Sur le poème de l'empereur Kien-long.

JE prenais du café chez M. *Gervais* dans la ville de Romorantin, voisine de mon couvent; je trouvai sur son comptoir un paquet de brochures intitulé : *Moukden*, par *Kien-long*. Quoi ! lui dis-je, vous vendez aussi des livres ? Oui, mon révérend père ; mais je n'ai pu me défaire de celui-ci ; on l'a rebuté comme si c'était une comédie nouvelle. Est-il possible, M. *Gervais*, qu'on soit si barbare dans une capitale où il y a un libraire et trente cabaretiers ? Savez-vous bien ce que c'est que ce *Kien-long* qu'on néglige tant chez vous ? apprenez que c'est l'empereur de la Chine et de la Tartarie, le souverain d'un pays six fois plus grand que la France, six fois plus peuplé, et six fois plus riche. Si ce grand empereur fait le peu de cas qu'on fait de ses vers dans votre ville, (comme il le fera sans doute, car tout se fait ;) ne doutez pas que dans sa juste colère il ne nous détache quelque armée de cinq cents mille hommes

dans vos faubourgs. L'impératrice de Russie, *Anne*, était moins offensée, quand elle envoya contre vous une armée, en 1736 ; son amour propre n'était point si cruellement outragé ; on n'avait point négligé ses vers : vous savez ce que c'est que *genus irritabile vatum*.

Hélas ! me dit *M. Gervais*, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique, sans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un si grand homme. Alors il ouvrit le paquet, il vit qu'en effet c'était un poëme du présent empereur de la Chine, traduit par le révérend père *Amiot* de la compagnie de Jésus. Il ne douta plus de la vengeance ; il se ressouvenait combien cette compagnie de Jésus avait été réputée dangereuse, et il la craignait encore, toute morte qu'elle était. Nous lûmes ensemble le commencement de ce poëme. *M. Gervais* a du sens et du goût, et s'il avait été élevé dans une autre ville, je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres. Nous fûmes frappés d'un égal étonnement. J'avoue que j'étais charmé de cette morale tendre, de cette vertu bienfaisante, qui respire dans tout l'ouvrage de l'empereur. Comment, disais-je, un homme chargé du fardeau d'un si vaste royaume a-t-il pu trouver du temps pour composer un tel poëme ? comment a-t-il eu un cœur assez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante

millions d'hommes, et assez de justesse pour faire tant de vers, sans faire danser les montagnes, sans faire enfuir la mer, sans faire fondre le soleil et la lune? mais comment une nation aussi vive et aussi sensible que la nôtre a-t-elle pu voir ce prodige avec tant d'indifférence? *Auguste*, il est vrai, aussi grand seigneur que *Kien-long*, était homme de lettres aussi; il composa quelques vers, mais c'étaient des épigrammes bien libertines; il ne savait s'il coucherait avec *Fulvie*, femme d'*Antoine*, ou avec *Mannius*.

Quid si me Mannius oret

Pedicem faciam? Non puto, si sapiam.

Voici un empereur plus puissant qu'*Auguste*, plus révééré, plus occupé, qui n'écrit que pour l'instruction et pour le bonheur du genre humain. Sa conduite répond à ses vers: il a chassé les jésuites, et il n'a gardé de cette compagnie que deux ou trois mathématiciens: cependant quelque cher qu'il doive nous être, personne n'a parlé sérieusement de son poëme; personne ne le lit, et c'est en vain que M. de *Guines* s'est donné la peine de le joindre à l'histoire intéressante de Gog et de Magog ou des Huns. Je vois que dans notre petit coin de l'Occident, nous n'aimons que l'opéra comique et les brochures.

Mais, répondit M. *Gervais*, si on ne lit pas le beau poème de Moukden, composé par l'empereur *Kien-Long*, n'est-ce pas qu'il est ennuyeux? quand un empereur fait un poème, il faut qu'il nous amuse; je dirais volontiers aux monarques qui font des livres: Sire, écrivez comme *Jules-César*, ou comme un autre héros de ce temps-ci, si vous voulez avoir des lecteurs.

Je répondis à M. *Gervais* que l'empereur de la Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né français, et d'avoir été baptisé à Romorantin; que la terre, toute petite planète qu'elle est par rapport à Jupiter et Saturne, est pourtant fort grande en comparaison de la généralité d'Orléans dans laquelle notre ville est enclavée: songez, lui dis-je, que la Tartarie orientale et occidentale sont des régions immenses, d'où sont sortis les conquérans de presque tout notre hémisphère. *Kien-long*, le tartaro-chinois est le premier bel-esprit qui ait fait des vers en langue tartare. Le savant et sage père *Parrenin*, qui demeura trente ans à la Chine, nous apprend qu'avant cet empereur *Kien-long*, les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue, et que, lorsqu'ils voulaient traduire des vers chinois, ils étaient obligés de les traduire en prose, (a) comme nous faisons du temps des *Dacier*.

(a) Voyez le tome IV de la collection du F. du *Halde*, page 85, édition de Hollande.

Kien-long a tenté cette grande entreprise; il y a réussi; et cependant il en parle avec autant de modestie que nos petits poètes étalent d'orgueil et d'impertinence. (b) *L'application et les efforts suppléeront-ils*, dit-il, *aux talens qui me manquent?* (c) Cette humilité n'est-elle pas touchante dans un poète qui peut ordonner qu'on l'admire, sous peine de la vie?

Sa majesté impériale s'exprime sur lui-même avec autant de modestie que sur ses vers; et c'est ce que je n'ai point encore vu chez nous. Voyez comme au lieu de dire, nous avons fait ces vers *de notre certaine science, pleine puissance et autorité impériale*, il est dit, page 34 du prologue ou de la préface de l'empereur: „ L'empire ayant été transmis à ma petite „ personne, je ne dois rien oublier pour „ tâcher de faire revivre la vertu de mes „ ancêtres; mais je crains, avec raison, de „ ne pouvoir jamais les égaler. „

M. *Gervais* m'interrompit à ces mots que je prononçais avec une tendresse respectueuse. Il gromelait entre ses dents..... La modestie de ce sage empereur ne l'empêche pourtant pas d'avouer ingénument que sa petite personne descend en ligne directe d'une vierge

(b) Modestie de l'empereur.

(c) *Poème de Moukden ou Mougden*, page 11.

céleste, (d) sœur cadette de DIEU, laquelle fut grosse d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie, ajouta M. Gervais, peut inspirer quelque dégoût.

Cela peut révolter, lui répondis-je, mais non pas dégoûter; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples; la mère de *Gengis* était une vierge qui fut grosse d'un rayon du soleil. *Romulus* long-temps auparavant naquit d'une religieuse sans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrions-nous, nous autres compilateurs, et où en ferait notre art diplomatique, si nous n'avions pas des traits d'histoire de cette force à débrouiller? Réduisez l'histoire à la vérité, vous la perdez; c'est *Alcine* dépouillée de ses prestiges, réduite à elle-même. Songez d'ailleurs que le poème de *Moukden* n'a pas été fait pour nous, mais pour les Chinois.

Hé bien donc, me répondit M. Gervais, qu'on le lise à la Chine.

(d) *Poème de Moukden*, page 11.

L E T T R E I I.

*Réflexions de dom Ruinard sur la vierge dont
l'empereur Kien-long descend.*

J'E rendis hier compte de cette conversation au favant dom *Ruinard*, mon confrère, qui me parla ainsi : „ Vous avez eu tort de nier „ les couches de la vierge céleste, et de son „ fruit rouge ; vous pourrez bientôt aller à la „ Chine remplacer les révérends pères jésuites ; „ vous courez de grands risques si on fait que „ vous avez douté de la généalogie de l'empereur *Kien-long*. L'aventure de sa grand'mère „ est d'une vérité incontestable dans son pays ; „ elle doit donc être vraie par-tout ailleurs. „ Car enfin, qui peut être mieux informé „ de l'histoire de cette dame que son petit-fils ? l'empereur ne peut être trompé ni trompeur. Son poëme est entièrement dépourvu „ d'imagination ; il est clair qu'il n'a rien „ inventé : tout ce qu'il dit sur la ville de „ *Moukden* est purement véridique ; donc „ ce qu'il raconte de sa famille est véridique „ aussi. J'ai avancé dans mes livres des „ choses non moins extraordinaires : l'histoire de mes sept pucelles d'Ancire, dont „ la plus jeune avait soixante et dix ans,

„ condamnées toutes à être violées , approche
 „ assez de votre pucelle au fruit rouge. (e)
 (f) „ J'ai rapporté des prodiges encore
 „ plus merveilleux , mais je les ai démontrés ;
 „ car j'ai affirmé les avoir copiés sur des
 „ manuscrits qui étaient cachés dans plus
 „ d'un de nos couvens , au seizième siècle ;
 „ or quelques pages de ces manuscrits étaient
 „ conformes les unes aux autres ; donc rien
 „ n'était plus authentique ; *car cela n'était*
 „ *pas fait de concert.* Il y a eu des gens de
 „ col roide que je n'ai pu persuader : ils ont
 „ eu l'assurance de dire que ce n'est pas assez
 „ pour constater un fait , arrivé il y a vingt
 „ ou trente siècles , de le trouver écrit sur
 „ un vieux papier du temps de *Rabelais* , dans
 „ une ou deux de nos abbayes ; qu'il faut
 „ encore que ce fait ne soit pas entièrement
 „ absurde. Un tel raisonnement pourrait intro-
 „ duire trop de pyrrhonisme dans la manière
 „ d'étudier l'histoire de l'abbé *Langlet*. On
 „ finirait par douter de la gargouille de
 „ Rouen , et du royaume d'Yvetot : il y a des
 „ opinions auxquelles il ne faut jamais tou-
 „ cher ; et pour vous expliquer en deux mots

(e) Voyez l'histoire des sept vieilles pucelles d'Ancire , du cabaretier *Théodote* , du curé *Fronton* , et du chevalier céleste dans les *actes sincères* de dom *Ruinard* , tome I , pages 531 et suivantes. Voyez aussi le jésuite *Bollandus* ; et voyez comme tout est de cette force dans ces auteurs sincères.

(f) Profonds raisonnemens de dom *Ruinard*.

„ tout le myftère , il eft abfolument égal , pour
 „ la conduite de la vie , qu'une chofe foit
 „ vraie , ou qu'elle paffe pour vraie. „

Ce difcours de dom *Ruinard* me parut profond et d'une grande utilité : cependant je fentais qu'il y a dans le cœur humain un fentiment encore plus profond qui nous inspire l'averfion d'être trompés. Qu'un voyageur me raconte des chofes merveilleufes et intéreffantes , il me fait grand plaifir pour un moment : vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a dit eft faux , je fuis indigné contre le hableur. Il y a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeunefle.

Je fais fort bien qu'il eft néceffaire que je fois trompé à tous les momens par tous mes fens ; il faut qu'un bâton me paraiſſe courbe dans l'eau , quoiqu'il foit très-droit ; que le feu me femble chaud , quoiqu'il ne foit ni chaud ni froid ; que le foleil , un million de fois plus gros que notre planète , foit à nos yeux large de deux pieds ; qu'il femble plus grand à notre horizon qu'au zénith , felon les règles données par l'aftronyme *Hook*. La nature nous fait une illuſion continuelle ; mais c'eſt qu'elle nous montre les chofes , non comme elles font , mais comme nous devons les fentir. Si *Pâris* avait vu la peau d'*Hélène* telle qu'elle étoit , il aurait aperçu un réſeau

gris-jaune , inégal , rude , composé de mailles sans ordre , dont chacune renfermait un poil semblable à celui d'un lièvre ; jamais il n'aurait été amoureux d'*Hélène*. La nature est un grand opéra , dont les décorations font un effet d'optique. Il n'en est pas de même dans le faire et dans le raisonner ; nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les marchés qu'on fait avec nous , ni en histoire , ni en philosophie , ni en chimie , &c.

Quand j'y pense , je me défie un peu de dom *Ruinard* , mon confrère , tout savant bénédictin qu'il est. J'ai même quelque scrupule (s'il m'est permis de le dire) sur le Pédagogue chrétien du révérend père d'*Outreman* jésuite , sur la Légende dorée du révérendissime père en Dieu *Voraginé* , et même sur les épouvantables prodiges de feu M. l'abbé *Pâris* , et sur les vampires de dom *Calmet*. J'ai une violente passion de m'instruire dans ma jeunesse ; on dit que cela sert beaucoup quand on est vieux. Si je pouvais voyager , je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire mandarin à la Chine comme les jésuites ; mais les bénédictins disent qu'ils font trop bien chez eux pour en sortir. Ne pouvant donc prendre cet essor , je lis tous les voyages qui me tombent sous la main , et la lecture fait sur moi cet

effet

effet si commun de me jeter dans de continues incertitudes.

Je fais bien que le démon *Asmodée* est enchaîné dans la haute Egypte ; mais je doute que *Paul Lucas* lui ait parlé , l'ait vu mettre dans un sac coupé en vingt tronçons , et l'en ait vu sortir avec une peau sans coutures. Il a vu aussi et mesuré la tour de Babel. Plusieurs curieux en avaient fait autant avant lui , et entre autres le fameux juif *Benjamin Jonas* , natif de Tudèle dans la Navarre , au douzième siècle. Non-seulement *Benjamin* avait reconnu les premiers étages de cette tour , mais il contempla long-temps la statue de sel en laquelle *Edith* , femme de *Loth* , fut changée ; et il remarqua , en naturaliste attentif , que toutes les fois que les bestiaux venaient la lécher , et diminuer par-là l'épaisseur de sa taille , elle reprenait sur le champ sa grosseur ordinaire. (g)

Que dirai-je du frère mineur *Plancarpin* et du frère prêcheur *Affelin* , envoyés avec d'autres frères par le pape *Innocent IV* devers les princes de Gog et de Magog , qui sont les kans des Tartares ?

Ce qu'on peut le plus observer dans le récit que fait le frère mineur de l'inauguration de ces princes , c'est que les mirza , appelés par *Plancarpin* les barons , font asseoir leurs majestés

(g) Voyages de *Paul Lucas*.

par terre sur un grand feutre , et leur disent : *Si tu n'écoutes pas conseil , si tu gouvernes mal , il ne te restera pas même ce feutre sur lequel tu t'assieds.* (*h*) C'est ainsi , dit-il , que les petits-fils de *Gengis* furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne fais quoi d'une philosophie anglaise qui ne déplaît pas. Mais , lorsqu'ensuite le moine ambassadeur nous apprend que les montagnes caspiennes , où il se trouve de l'aimant , attireraient à elles toutes les flèches de *Gog* et de *Magog* ; qu'une nuée se mettait au devant des troupes , et les empêchait d'avancer ; qu'une armée d'ennemis marcha plusieurs milles sous terre pour attaquer l'empereur de *Gog* dans son camp ; que le prêtre *Jean* , empereur de l'Inde , combattit *Gengis* avec des cavaliers de bronze montés sur de grands chevaux , et remplis de soufre enflammé ; qu'un peuple à têtes de chien se joignit à cette armée de bronze , &c. &c. alors on est forcé de convenir que frère *Plancarpin* n'était pas philosophe.

Frère *Rubruquis* , envoyé chez le grand kan par *S^t Louis* même , n'était guère mieux informé. (*i*) Ce fut le sort du plus pieux et du

(*h*) *Ambassade de Plancarpin* , page 16 , in-4° , édition de *van-Veraa*.

(*i*) L'abbé *Prévost* , dans sa rédaction des voyages , l'appelle *capucins* ; les révérends pères capucins ne sont pourtant établis que de l'année 1528 , par le pape *Clément VII*.

plus brave des rois d'être trompé et d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux *Marc Paul* ait écrit comme *Xénophon*, comme *Polybe*, ou de *Thou*. C'est beaucoup que dans notre treizième siècle, dans le temps de notre plus crasse ignorance, et de notre plus ridicule barbarie, il se soit trouvé une famille de vénitiens assez hardis pour aller à l'extrémité de la mer Noire, au-delà du pays de *Médée*, et du terme où s'arrêtèrent les Argonautes; ce voyage ne fut que le prélude de la course immense de cette famille errante. *Marc Paul* surtout pénétra plus loin que *Zoroastre*, *Pythagore*, et *Apollonius* de Thyane; il alla jusqu'au Japon, dont l'existence alors était aussi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'ame de trois vénitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe? rien autre chose que l'envie de gagner de l'argent. Son père, son oncle, et lui, étaient de bons marchands, comme *Tavernier* et *Chardin*: il ne paraît pas que *Marc Paul* eût fait fortune; son livre n'en fit point, et on se moqua de lui. Il est difficile en effet de croire que sitôt que le grand-kan *Coublai*, fils de *Gengis*, fut informé de l'arrivée de messer *Marco Polo* qui venait vendre de la thériaque à sa cour, il envoya au-devant de lui une escorte de quarante

mille hommes ; et qu'en suite il dépêcha ce vénitien comme ambassadeur auprès du pape , pour supplier sa sainteté de lui accorder des missionnaires qui viendraient le baptiser lui et les siens , toute la famille de *Gengis* ayant une extrême passion pour le baptême.

Faisons ici une observation qui me paraît très-curieuse : on trouve dans les notes du poëme de l'empereur tartaro-chinois actuellement régnant, (*k*) que le premier des ancêtres de ce monarque étant né , comme on a vu , d'une vierge céleste , (*l*) s'alla promener vers le pays de Moukden , sur un beau lac , dans un bateau qu'il avait construit lui-même : toute une nation était assemblée sur le bord du lac pour choisir un roi. Le fils de la vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence qu'il fut élu unanimement. Qui croirait que *Marc Paul* rapporte à peu-près la même aventure plus de cinq cents ans auparavant ? elle était donc dès-lors en vogue ; c'était donc un ancien dogme du pays ; l'empereur *Kien-long* n'a donc fait que se conformer depuis à la créance commune , comme *Jules-César* faisait graver l'étoile de *Vénus* sur ses médailles. *César* se plaissait à descendre de la déesse de

(*k*) Pages 221 et suivantes.

(*l*) De la vierge , sœur cadette de DIEU , grand'mère de l'empereur.

l'amour : *Kien-long* veut bien se croire issu de la vierge céleste ; et les d'*Hofier* de la Chine n'en disconviennent pas.

Gonzales de Mendoza, de l'ordre de S^t *Augustin*, l'un des premiers qui nous ait donné des nouvelles sûres de la Chine, nous apprend qu'avant l'aventure de la vierge céleste, une princesse nommée *Hauzibon* (*m*) devint grosse d'un éclair ; c'est à peu-près l'histoire de *Sémélé* avec qui *Jupiter* coucha au milieu des éclairs et des tonnerres. Les Grecs font de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales ; chaque pays a ses fables, on ne ment point quand on les rapporte : la partie la plus philosophique de l'histoire est de faire connaître les sottises des hommes. Il n'en est pas ainsi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On soupçonne *Marc Paul* d'un peu d'enflure, quand il nous dit : (*n*) *Moi Marc, j'ai été dans la ville de Kinsay ; je l'ai examinée diligemment ; elle a cent milles de circuit et douze mille ponts de pierre, dont les arches sont si hautes que les plus grands vaisseaux passent dessous sans baisser leurs mâts : la ville est bâtie comme Venise. — On y voit trois mille bains. — C'est la capitale*

(*m*) Dans son ouvrage imprimé à Rome, en 1536, et dédié à *Sixte-Quint*.

(*n*) Pages 16 et suivantes, édition de *van-Deraa*.

de la province de Mangi, province partagée en neuf royaumes. Kinsay est la métropole de cent quarante villes, et la province de Mangi en contient douze cents, &c. &c.

On avoue que depuis la Jérusalem céleste, qui avait cinq cents lieues de long et de large, dont les murs étaient de rubis et d'émeraude, et les maisons d'or, il ne fut jamais de plus grande et de plus belle ville que Kinsay : c'est dommage qu'elle n'existe pas plus aujourd'hui que la Jérusalem.

Cette étonnante province de Mangi est dans nos jours celle de Ichenguïam dont parle l'empereur dans son poëme. Il n'y a plus, dit-on, que onze villes du premier ordre, et soixante et dix-sept du second. Les villages et les ponts sont encore en grand nombre dans le pays ; mais on y cherche en vain l'admirable ville de Kinsay. *Marc Paul* peut l'avoir flattée, et les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des relations de la Chine conjecturent que de cette ancienne Babylone aux douze mille ponts, il en reste uné petite ville nommée Cho-hing-fou, qui n'a qu'un million d'habitans. On nous persuade qu'elle est percée des plus beaux canaux, plantée de promenades délicieuses, ornée de grands monumens de marbre, couverte de

plus de ponts de pierre que Venise, Amsterdam, Batavia et Surinam n'en ont de bois : cela doit au moins nous consoler, et mérite que nous fassions le voyage.

Le physique et le moral de ce pays-là, le vrai et le faux, m'inspirent tant de curiosité, tant d'intérêt, que je vais écrire sur le champ à M. Paw : j'espère qu'il lèvera tous mes doutes.

L E T T R E I I I.

Adressée à M. Paw, sur l'athéisme de la Chine.

MONSIEUR,

J'AI lu vos livres ; je ne doute pas que vous n'ayez été long-temps à la Chine, en Egypte et au Mexique : de plus, vous avez beaucoup d'esprit ; avec cet avantage on voit et on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés chinois se font les uns aux autres : *Ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine.*

Je vous fais d'abord un aveu plus sincère que les actes de dom Ruinard, (o) c'est que

(o) Les savans connaissent les *Actes sincères* de dom Ruinard, aussi sincères que la *Légende dorée* et *Robert le diable*.

le poëme de sa majesté l'empereur de la Chine, et la théologie de *Confucius* m'ennuient au fond de l'ame autant qu'ils ennuient M. *Gervais*, et que cependant je les admire. Ma raison, pour m'être ennuyé avec le plus grand monarque du monde, et même de son vivant, c'est qu'un poëme traduit en prose, produit d'ordinaire cet effet, comme M. *Gervais* l'a bien senti. Pour *Confucius*, c'est un bon prédicateur; il est si verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux, c'est que l'un étant roi ne s'occupe que du bonheur de ses sujets, et que l'autre étant théologien n'a dit d'injures à personne. Quand je songe que tout cela s'est fait à six mille lieues de ma ville de Romorantin, et à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je suis en extase.

Les révérends pères dominicains, les révérends pères capucins, les révérends pères jésuites, ont eu de violentes disputes à Rome sur la théologie de la Chine. Les capucins et les dominicains ont démontré, comme on fait, que la religion de *Confucius*, de l'empereur, et de tous les mandarins, est l'athéisme: les jésuites qui étaient tous mandarins, ou qui aspiraient à l'être, ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en DIEU, et qu'on n'y est pas loin du royaume des cieux. Ce

procès,

procès, en cour de Rome, a fait presqu'autant de bruit que celui de *la Cadière*. On y est bien embarrassé.

Vous souviendrez-vous, Monsieur, de celui qui écrivait : *Les uns croient que le cardinal Mazarin est mort, les autres qu'il est vivant, et moi je ne crois ni l'un ni l'autre?* Je pourrais vous dire : je ne crois, ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils soient athées. Je trouve seulement qu'ils ont comme vous beaucoup d'esprit, et que leur métaphysique est tout aussi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'empereur ; car les Chinois font des préfaces comme nous : *J'ai toujours ouï dire que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses père et mère, les frères vivront toujours ensemble de bonne intelligence; si on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres, l'union régnera dans toutes les familles ; et si on conforme son cœur aux cœurs du ciel et de la terre, l'univers jouira d'une paix profonde.*

Ce seul passage me paraît digne de *Marc-Aurèle* sur le trône du monde. Qu'on se conforme aux justes désirs du père de famille, et la famille est unie : qu'on suive la loi naturelle, et tous les hommes sont frères ; cela est divin. Mais par malheur cela est athée dans nos langues d'Europe : car parmi nous, que veut dire se conformer au ciel et

à la terre ? La terre et le ciel ne font point DIEU ; ils font ses ouvrages brutes.

L'empereur poursuit ; il en appelle à *Confucius* : voici la décision de *Confucius* qu'il cite : *Celui qui s'acquitte convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel et la terre à l'équinoxe et au solstice , et qui a l'intelligence de ces rites , peut gouverner un royaume aussi facilement qu'on regarde dans sa main.*

On trouvera encore ici que ces lignes de *Confucius* sentent l'athée de six mille lieues loin. Vous avez lu qu'elles ébranlèrent le cerveau chrétien de l'abbé *Boileau* , frère de *Nicolas Boileau* , le bon poète. *Confucius* et l'empereur *Kien-long* auraient mal passé leur temps à l'inquisition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légèrement son prochain , et encore moins un bon roi , considérons ce que dit ensuite notre grand monarque : *De tels hommes devaient attirer sur eux des regards favorables du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.*

Certes le père *Bourdaloue* et *Massillon* n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs sermons. Le père *Amiot* jure qu'il a traduit ce passage à la lettre. Les ennemis des jésuites diront que ce serment même de frère *Amiot* est très-suspect , et qu'on ne s'avisa jamais

d'affirmer par serment la fidélité de la traduction d'un endroit si simple ; *nimia præcautio dolus* , trop de précaution est fourberie. Frère Amiot , logé dans le palais , et sachant très-bien que sa majesté est athée , aura voulu aller au-devant de cette accusation.

Si l'empereur croyait en DIEU , il dirait un mot de l'immortalité de l'ame : il n'en parle pas plus que *Confucius* ; (p) donc l'empereur n'est qu'un athée vertueux et respectable. Voilà ce que diront les jansénistes , s'il en reste encore.

A cela les jésuites répondront : On peut très-bien croire en DIEU sans être instruit des dogmes de l'immortalité de l'ame , de l'enfer et du paradis : la loi mosaïque n'annonça point ces grands dogmes ; elle les réserva pour des temps plus divins. Les saducéens , rigides théologiens , n'en ont rien cru : la croyance d'un DIEU fut de tout temps une vérité inspirée par la nature à tous les hommes vivans en société : le reste a été enseigné par la révélation ; de-là on conclut avec assez de vraisemblance que l'empereur *Kien-long* peut manquer de foi , mais qu'il ne manque pas de raison.

Pour moi , Monsieur , je ne me sens ni assez hardi , ni assez compétent pour juger

(p) Page 103 du Poème de Moukden.

un aussi grand roi ; je présume seulement que le mot *Tien* ou *Changti* ne comporte pas précisément la même idée que le mot *al* donnait en arabe ; *Jehova* en phénicien ; *Knef* en égyptien ; *Zeus* en grec ; *Deus* en latin ; *Gott* en ancien allemand. Chaque mot entraîne avec lui différens accessoires en chaque langue : peut-être même, si tous les docteurs de la même ville voulaient se rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux licenciés qui attachassent la même idée à la même expression ; peut-être enfin n'est-il pas possible qu'il y ait deux hommes sur la terre qui pensent absolument de même.

Vous m'objecterez que si la chose était ainsi, les hommes ne s'entendraient jamais. Aussi en vérité ne s'entendent-ils guère ; du moins je n'ai jamais vu de dispute dans laquelle les argumentans fussent bien positivement de quoi il s'agissait. Personne ne posa jamais l'état de la question, si ce n'est cet hibernois qui disait : *Verum est, contra sic argumentor* ; la chose est vraie, voici comme j'argumente contre.

Permettez-moi, Monsieur, de vous faire d'autres questions dans ma première lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaisir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

LETTRE IV.

Sur l'ancien christianisme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.

JE vous supplie, Monsieur, de m'éclairer sur une difficulté qui intéresse l'empire de la Chine, tous les Etats de la chrétienté, et même un peu les Juifs nos pères. Vous savez ce que fit à la Chine le révérend père Ricci; (q) ce nom est respectable, mais n'est pas heureux: il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un jésuite portugais, nommé Sémédo, et notre révérend père Trigaut, autre nom célèbre, qu'on a cru significatif. Ces trois missionnaires faisaient bâtir en 1625 une maison et une église auprès de la ville de Sigan-fou; ils ne manquèrent pas de trouver sous terre une tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caractères chinois très-fins, et d'autres lettres inconnues, le tout surmonté d'une croix de Malthe, toute semblable à celle que d'autres missionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de

(q) Quatre dictionnaires, intitulés *Dictionnaires des grands hommes* le font mourir à l'âge de cinquante-huit ans. L'abbé Prévost, dans sa compilation des voyages, le fait vivre jusqu'à quatre-vingt-huit. On ment beaucoup sur les grands hommes.

l'apôtre S^t *Thomas* sur la côte de Malabar. (r)
 Les caractères inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu ressemblant au syriaque : cette tablette disait que la foi chrétienne avait été prêchée à Sigan-fou, et dans toute la province de Kenfi, (s) dès l'an de notre salut 636; la date de ce monument n'est que de l'année 782 de notre ère; de sorte que ceux qui érigèrent autrefois ce marbre attendirent cent quarante-six ans que la chose fût bien constatée pour la certifier à la postérité.

L'authenticité de cette pièce était confirmée par plusieurs témoins qui gravèrent leurs noms sur la pierre : on sent bien que ces noms ne sont aisés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande sûreté, outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grace 782, on a signé sur une grande feuille de papier soixante et dix autres noms de témoins de bonne volonté, comme *Aaron, Pierre, Job, Lucas, Matthieu, Jean, &c.* qui tous sont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-fou, en présence du frère *Ricci*, l'an 1625, et qui ne peuvent avoir été ni trompeurs ni trompés.

(r) L'apôtre *saint Thomas* était charpentier; il alla à pied au Malabar, portant un foliveau sur l'épaule.

(s) Sigan-fou est la capitale de Kenfi.

Maintenant il faut voir ce qu'attestent les anciens témoins gravés de notre année 782, et les nouveaux témoins en papier de notre année 1625 ; ils déposent qu'un saint homme, nommé *Olopuen*, arriva de Judée à la Chine, guidé par des nuées bleues, par des vents, et par des cartes hydrographiques, sous le règne de *Taicum-veu-huanti* qui n'est connu de personne : c'était, dit le texte syriaque, dans l'année mil quatre-vingt-douze d'*Alexandre aux deux cornes* ; (t) c'est l'ère des Séleucides, et elle revient à la nôtre 636. Les jésuites, et surtout le père *Kirker*, commentateurs de cette pièce curieuse, disent que, par la Judée, il faut entendre la Mésopotamie, et qu'ainsi le juif *Olopuen* était un très-bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathay, ce qui est prouvé par la croix de Malthe ; mais ces commentateurs ne songent pas que les chrétiens de la Mésopotamie étaient des nestoriens qui ne croyaient pas la sainte Vierge mère de DIEU. Par conséquent, en prenant *Olopuen* pour un chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on suppose que DIEU envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté sérieusement ; voilà ce qui a si long-temps occupé

(t) *Alexandre aux deux cornes* signifie *Alexandre* vainqueur de l'Orient et de l'Occident.

les favans de Rome et de Paris ; voilà ce que le père *Kirker*, l'un de nos plus intrépides antiquaires, nous raconte dans sa *Sina illustrata*. Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donné la copie d'une copie. *Kirker* était à Rome, et n'avait jamais été à la Chine qu'il illustrait ; et ce qu'il y a de bon et d'assez curieux à mon gré, c'est que le père *Sémédo*, qui avait vu ce beau monument à Sigan-fou, le rapporte d'une façon, et le père *Kirker* d'une autre.

Voici l'inscription de *Sémédo*, telle qu'il l'imprima en espagnol dans son histoire de la Chine, à Madrid, chez *Jean Sanchès*, en 1642.

O que l'Eternel est vrai et profond, incompréhensible et spirituel ! En parlant du temps passé, il est sans principe ; en parlant du temps à venir, il est sans fin. Il prit le rien, et avec lui il fit tout. Son principe est trois en un : sans vrai principe il arrangea les quatre parties du monde en forme de croix. Il remua le chaos, et les deux principes en furent tirés. L'abyme éprouva le changement, le ciel et la terre parurent.

Après avoir ainsi fait parler l'auteur de l'inscription chinoise dans le style des personnages de *Cervantes de Queledo* ; après avoir passé du péché d'*Adam* au déluge, et du déluge au Messie, il vient enfin au fait. Il

déclare que du temps du roi *Taïcum-veuhuamti* qui gouvernait avec prudence et sainteté, il vint de Judée un homme de vertu supérieure, nommé *Olopuen* qui, guidé par les nuées, apporta la véritable doctrine. *Vinò desde un Judæo hombre de superior virtud, de nombre Olopuen, que guiado de las nubes taxò la verdadera dottrina.*

Ensuite cette inscription, qui n'est pas dans le style lapidaire, nous instruit que l'évangile n'était bien connu que dans le royaume de Taçin qui est la Judée; que Taçin confine à la mer Rouge par le midi, avec la montagne des perles par le Nord, &c. que dans ce pays d'évangile, les dignités ne se donnent qu'à la vertu; que les maisons sont grandes et belles; que le royaume est orné de bonnes mœurs.

Le prince *Caocum*, fils de l'empereur *Taïcum*, ordonna bientôt qu'on bâtit des églises dans toute la Chine à la façon de Taçin. Il honora *Olopuen*, et lui donna le titre d'évêque de la grande loi : *Honrò a Olopuen dandole titulo de Obispo de la gran ley.*

Ce n'est pas la peine de traduire le reste de cette sage et éloquente pièce; *Kirker* a voulu en corriger le fond et le style.

Le principe, dit-il, a toujours été le même, vrai, tranquille, premier des premiers, sans

origine , nécessairement le même , intelligent , et spirituel , le dernier des derniers , être excellentissime. Il établit les pôles des cieux , et il opéra excellemment avec le rien. . . . Enfin une femme vierge engendra le saint dans Taçin en Judée ; et la constellation claire annonça la félicité. . . . Or , du temps de Taïcum-veu , très-illustre et très-sage empereur de la Chine , arriva du royaume de Taçin en Judée un homme ayant une vertu suprême , nommé Olopuen , conduit par des nuées bleues , apportant les écritures de la vraie doctrine , contemplant la règle des vents pour résister aux dangers auxquels ses travaux l'exposaient. Il arriva à la cour. L'empereur commanda à un colao son sujet d'aller au devant du nouveau venu avec les bâtons rouges , (qui sont la marque d'honneur ;) et quand on eut introduit Olopuen dans le palais par l'occident , l'empereur fit apporter les livres de la doctrine de la loi. Il s'informa soigneusement de cette loi profonde dans son cabinet , et de cette droite vérité. . . . il ordonna qu'on la promulgât , et qu'on l'étendît par-tout.

C'était , ajoute Kirker , l'an de Christ 639 ; en quoi il ne s'accorde pas avec Sémédo. Après quoi il poursuit ainsi dans sa traduction : *L'empereur ordonna qu'on bâtît une église à la manière de Taçin en Judée , et qu'on y établit vingt et un prêtres , &c.*

Tout le reste est dans ce goût ; conciliera qui voudra le jésuite portugais *Sémédo* avec le jésuite allemand *Kirker*.

Les hérétiques disent que le voyage d'*Olopuen* à la Chine , conduit par les nuées bleues , n'approche pas encore du voyage de Notre-Dame de Lorette , qui vint depuis par les airs dans sa maison de Jérusalem en Dalmatie , et de Dalmatie à la marche d'Ancone. Le jésuite *Bertier* a combattu vigoureusement dans le Journal de Trévoux en faveur d'*Olopuen* et de son aventure. Il se trouvera encore quelque *Nonotte* (u) qui prouvera la vérité de cette histoire , comme il s'en est trouvé d'autres qui ont démontré la translation de la maison de notre sainte Vierge.

Je dirais volontiers à ces messieurs qui nous ont démontré tant de choses, ce que dit à peu près *Théone* à *Phaëton* dans l'opéra du *Phénix de la poésie chantante* , que j'aime toujours malgré ma robe.

Ah ! du moins , bonze que vous êtes,
Puisque vous me voulez tromper ,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

(u) Ce *Nonotte* , dans un beau livre intitulé *Erreurs de M. de Voltaire* , a démontré l'authenticité de l'apparition du labarum à *Constantin* , la douce modération de ce bon prince , celle de *Théodose* , la chasteté de tous les rois de France de la première race , les sacrifices de sang humain offerts par *Julien* le philosophe , le martyr de la légion thébaine , &c. C'était un régent

Ayez la bonté de me dire , Monsieur , ce que vous aimez le mieux , ou ces belles imaginations , ou les nouveaux systêmes de physique. Les pères du concile de Trente ayant entendu discourir *Dominico Soto* et *Achille Gaillard* sur la grace , dirent que cela était admirable , mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuifiniers. Je crois que *Dominico Soto* et *Achille Gaillard* étaient dans la bonne foi , et même que leurs disputes ne brisèrent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penser autrement : mais quand je viens à considérer tous les autres charlatanismes de ce monde , depuis les dogmes qui ont régné en Ethiopie jusqu'à l'immortalité du dalai-lama au grand Thibet , et à la sainteté de sa chaise percée ; depuis le xaca du Japon jusqu'aux anciens druides des Gaules et de l'Angleterre , je suis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu se faire payer en argent et en honneurs. On ne tromperait pas , dit-on , s'il n'y avait rien à gagner ; mais concevez-vous ceux qui payent ? comment se peut-il que parmi tant de millions d'hommes il n'y en eût pas deux qui se fussent laissés tromper sur la valeur d'un écu , et que tous courussent au - devant des erreurs les plus

de fixième fort savant , et un jésuite très-tolérant , grand prédicateur , et d'un esprit fin quoique profond.

grossières et les plus affreuses, dont il leur importait tant d'être défabufés ?

Ne voyez-vous pas comme moi avec consolation qu'il y a au bout de l'Asie une société immense de lettrés auxquels on n'a jamais reproché de superstition ridicule ou sanguinaire ? et s'il se forme jamais ailleurs une compagnie pareille, ne la bénirez-vous pas ?

Je m'aperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de S^t *Idulphe* ; vous me le pardonnerez, s'il vous plaît.

LETTRE V.

Sur les lois et les mœurs de la Chine.

MONSIEUR,

J'AI peine à me défendre d'un vif enthousiasme, quand je contemple cent cinquante millions d'hommes (*) gouvernés par treize mille six cents magistrats, divisés en différentes

(*) Plus ou moins ; mais, par les mémoires envoyés de la Chine au père du *Halde*, il paraît que sous l'empereur *Cam-hi* on comptait environ soixante millions d'hommes entre l'âge de vingt et cinquante ans capables de porter les armes, sans parler des femmes, des filles, des jeunes gens, des vieillards, des lettrés, des familles nombreuses qui n'habitent que dans des bateaux ; le compte doit aller à plus de deux cents millions, surtout depuis les immenses conquêtes faites dans la Tartarie occidentale.

cours, toutes subordonnées à six cours supérieures, lesquelles sont elles-mêmes sous l'inspection d'une cour suprême. Cela me donne je ne fais quelle idée des neuf chœurs des anges de *S^t Thomas d'Aquin*.

Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoises, c'est qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'empire, sans que le procès ait été examiné trois fois par le grand conseil auquel préside l'empereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette seule loi, je dirais : Voilà le peuple le plus juste et le plus humain de l'univers.

Si je creuse dans le fondement de leurs lois, tous les voyageurs, tous les missionnaires, amis et ennemis, Espagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, se réunissent pour me dire que ces lois sont établies sur le pouvoir paternel, c'est-à-dire, sur la loi la plus sacrée de la nature.

Ce gouvernement subsiste depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les savans ; et nous sommes d'hier : je suis forcé de croire et d'admirer. Si la Chine a été deux fois subjuguée par des Tartares, et si les vainqueurs se sont conformés aux lois des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laisse là cette muraille de cinq cents lieues de long , bâtie deux cents vingt ans avant notre ère ; c'est un ouvrage aussi vain qu'immense , et aussi malheureux qu'il parut d'abord utile , puisqu'il n'a pu défendre l'empire. Je ne parle pas du grand canal de six cents mille pas géométriques , qui joint le fleuve Jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je passe sous silence des ponts de marbre de cent arches (y) construits sur des bras de mer , parce qu'après tout nous avons bâti le pont du Saint-Esprit sur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares , et parce que les Egyptiens élevèrent leurs pyramides lorsqu'ils ne savaient pas encore penser.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuse magnificence des cours chinoises ; car l'installation de quelques-uns de nos papes eut aussi quelque splendeur , et la promulgation de la bulle d'or à Nuremberg ne fut pas sans faste.

J'ai plus de plaisir à lire les maximes de *Confucius* , prédécesseur de *S^t Martin* , de plus de mille ans , qu'à contempler l'estampe d'un

(y) Je suis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou-fou , ville capitale de la grande province de Fokien ; c'est auprès de Fou-tchou-fou qu'est ce beau pont ; et ce qu'il y a de mieux , c'est que les environs sont couverts d'orangers , de citronniers , de cédras et de cannes de sucre.

mandarin, faisant son entrée dans une ville à la tête d'une procession : permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces sentences.

» La raison est un miroir qu'on a reçu du
 » ciel ; il se ternit ; il faut l'effuyer. Il faut
 » commencer par se corriger pour corriger
 » les hommes.

» Je ne voudrais pas qu'on sût ma pensée ;
 » ne la difons donc pas. Je ne voudrais pas
 » qu'on sût ce que je fuis tenté de faire ; ne
 » le fefons donc pas.

» Le fage craint quand le ciel est ferein :
 » dans la tempête il marcherait fur les flots
 » et fur les vents.

» Voulez-vous minuter un grand projet,
 » écrivez-le fur la pouffière, afin qu'au moin-
 » dre fcrupule il n'en refte rien.

» Un riche montrait fes bijoux à un fage :
 » Je vous remercie des bijoux que vous me
 » donnez, dit le fage. Vraiment je ne vous
 » les donne pas, répartit le riche. Je vous
 » demande pardon, répliqua le fage, vous
 » me les donnez, car vous les voyez, et je
 » les vois ; j'en jouis comme vous, &c. »

Il y a plus de mille sentences pareilles de *Confucius*, de fes difciples et de leurs imitateurs. Ces maximes valent bien les fecs et faftidieux Effais de *Nicole*.

On

On n'est pas surpris qu'une nation si morale ait été subjuguée par des peuples féroces ; mais on s'étonne qu'elle ait été souvent bouleversée comme nous par des guerres intestines : c'est un beau climat qui a effuyé de violens orages.

(z) Ce qui étonne plus , c'est qu'ayant si long-temps cultivé toutes les sciences , ils soient demeurés au terme où nous étions en Europe aux dixième , onzième et douzième siècles. Ils ont de la musique , et ils ne savent pas noter un air , encore moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuse , et ils ignoraient les mathématiques. Ils observaient , ils calculaient les éclipses ; mais les élémens de l'astronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens , et leur ignorance présente , font un contraste dont il est difficile de rendre raison. J'ai toujours pensé que leur respect pour leurs ancêtres , qui est chez eux une espèce de religion , était une paralysie qui les empêchait de marcher dans la carrière des sciences. Ils regardaient leurs aïeux comme nous avons long-temps regardé *Aristote*. Notre soumission pour *Aristote* (qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres) a

(z) Pourquoi les Chinois peu profonds dans les mathématiques ?

été si superstitieuse que , même dans l'avant dernier siècle , le parlement de Paris défendit, sous peine de mort , qu'on fût en physique d'un avis différent de ce grec de Stagire. (aa) On ne menaçait pas à la Chine de faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques ; mais un candidat n'aurait jamais été mandarin , s'il avait montré trop de génie , comme parmi nous un bachelier suspect d'hérésie courrait risque de n'être pas évêque. L'habitude et l'indolence se joignaient ensemble pour maintenir l'ignorance en possession. Aujourd'hui les Chinois commencent à oser faire usage de leur esprit , grace à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être , Monsieur , avez vous trop méprisé cette antique nation ; peut-être l'ai-je trop exaltée : ne pourrions-nous pas nous rapprocher ?

Est virtus medium vitiorum et utrimque reductum.

(aa) L'arrêt est de 1624.

L E T T R E V I.

Sur les disputes des révérends pères jésuites à la Chine.

LA guerre de Troyes , Monsieur , n'est pas plus connue que les succès des révérends pères jésuites à la Chine , et leurs tribulations. Je vous demande d'abord si parmi toutes les nations du monde , excepté la juive , (bb) il y en a jamais eu une seule qui eût pu persécuter des gens honnêtes , prêchant avec humilité un Dieu et la vertu , secourant les pauvres sans offenser les riches , bénissant les peuples et les rois ? je soutiens que chez les anthropophages de tels missionnaires seraient accueillis le plus gracieusement du monde.

Si à la modestie , au désintéressement , à cette vertu de la charité que *Cicéron* appelle *caritas humani generis* , ils joignent une connaissance profonde des beaux arts et des arts

(bb) Le Deutéronome des Juifs , chap. XIII , dit : Si un prophète vous fait des prédictions , et si ces prédictions s'accomplissent , et s'il vous dit : servons le dieu d'un autre peuple... et si votre frère , ou votre fils , ou votre chère femme vous en dit autant , tuez-les aussitôt. Le Clerc soutient que dieux d'un autre peuple , dieux étrangers , *dii alieni* , ne signifie que dieu d'un autre nom ; que le Dieu créateur du ciel et de la terre était par-tout le même , et qu'on doit entendre par *dii alieni* , dieux secondaires , dieux locaux , demi-dieux , anges , puissances aériennes , &c.

utiles ; s'ils vous apprennent à peser l'air , à marquer ses degrés de froid et de chaud , à mesurer la terre et les cieux , à prédire juste toutes les éclipses pour des milliers de siècles , enfin à rétablir votre santé avec une écorce qu'ils ont apportée du nouveau monde aux extrémités de l'ancien ; alors ne se jette-t-on pas à genoux devant eux , ne les prend-on pas pour des divinités bienfaisantes ?

Si après s'être montrés quelque temps sous cette forme heureuse , ils sont chassés des quatre parties du monde , n'est-ce pas une grande probabilité que leur orgueil a par-tout révolté l'orgueil des autres , que leur ambition a réveillé l'ambition de leurs rivaux , que leur fanatisme a enseigné au fanatisme à les perdre.

Il est évident que si les clercs de la brillante Eglise de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets - de - pied du César *Galérius* ; et si un enthousiaste insolent n'avait pas déchiré l'édit de *Dioclétien* , protecteur des chrétiens ; jamais cet empereur jusque-là si bon , et mari d'une chrétienne , n'aurait permis la persécution qui éclata les deux dernières années de son règne ; persécution que nos ridicules copistes de légendes ont tant exagérée. Soyez tranquille , et on vous laissera tranquille.

Du Halde rapporte dans sa collection des mémoires de la Chine , un billet du bon empereur

Cam-hi aux jésuites de Pékin, lequel peut donner beaucoup à penser, le voici. (cc)

» L'empereur (dd) est surpris de vous voir
 » si entêtés de vos idées. Pourquoi vous
 » occuper si fort d'un monde où vous n'êtes
 » pas encore ? jouissez du temps présent.
 » Votre Dieu se met bien en peine de vos
 » soins ! n'est-il pas assez puissant pour se
 » faire justice sans que vous vous en mêliez ? »

Il paraît par ce billet que les jésuites se mêlaient un peu de tout à Pékin comme ailleurs.

Plusieurs d'entre eux étaient parvenus à être mandarins ; et les mandarins chinois étaient jaloux. Les frères prêcheurs et les frères mineurs étaient plus jaloux encore. N'était-ce pas une chose plaisante de voir nos moines disputer humblement les premières dignités de ce vaste empire ? Ne fut-il pas encore plus singulier que le pape envoyât des évêques dans ce pays ; qu'il partageât déjà la Chine en diocèses sans que l'empereur en sût rien, et qu'il y dépêchât des légats pour juger qui savait le mieux le chinois, des jésuites, ou des capucins, ou de l'empereur ?

Le comble de l'extravagance était, sans doute, (et on l'a déjà dit assez) que les missionnaires qui venaient tous enseigner la vérité,

(cc) Tome III de la collection de *du Halde*, page 129.

(dd) Billet singulier de l'empereur *Cam-hi* aux jésuites.

fussent tous divisés entre eux , et s'accusassent réciproquement des plus puans menfonges. Il y avait bien un autre danger : ces missionnaires avaient été dans le Japon la malheureuse cause d'une guerre civile , dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes , en l'an de grace 1638. Bientôt les tribunaux chinois rappelèrent cette horrible aventure à l'empereur *Yont-chin* , fils de *Cam-hi* , et père de *Kien-long* l'auteur du poëme de Moukden. Tous les prédicateurs d'Europe furent chassés avec bonté par le sage *Yont-chin* , en 1724. (ee) La cour ne garda que deux ou trois mathématiciens , parce que d'ordinaire ce ne sont pas ces gens-là qui bouleversent le monde par des argumens théologiques.

Mais , Monsieur , si les Chinois aiment tant les bons mathématiciens , pourquoi ne le sont-ils pas devenus eux-mêmes ? pourquoi ayant

(ee) Rien n'est plus connu aujourd'hui que le discours admirable de cet empereur aux jésuites en les chassant : *Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays pour y prêcher leurs dogmes ? . . . Les mauvais dogmes sont ceux qui , sous prétexte d'enseigner la vertu , soufflent la discorde et la révolte. Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens , je le fais bien ; alors que deviendrons-nous ? les sujets de vos rois , comme l'île de Manille. Mon père a perdu beaucoup de sa réputation chez les lettrés en se fiant trop à vous. Vous avez trompé mon père , n'espérez pas me tromper de même.* Après ce discours sévère et paternel , l'empereur renvoya tous les convertisseurs en leur fournissant de l'argent , des vivres , et des escortes qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchaîné contre eux : il n'y eut point de dragonade. Voyez le volume XVII des *Lettres curieuses et édifiantes*.

vu nos éphémérides ne se font-ils pas avisés d'en faire ? pourquoi sont-ils toujours obligés de s'en rapporter à nous ? Le gouvernement met toujours sa gloire à faire recevoir ses almanachs par ses voisins , et il ne fait pas encore en faire ? ce ridicule honteux n'est-il pas l'effet de leur éducation ? Les Chinois apprennent long-temps à lire et à écrire , et à répéter des leçons de morale ; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à se bien conduire soi-même , à bien gouverner les autres , à maintenir une excellente police , à faire fleurir tous les arts , sans connaître la table des sinus et les logarithmes. Il n'y a peut-être pas un secrétaire d'Etat en Europe qui sût prédire une éclipse. Les lettrés de la Chine n'en savent pas plus que nos ministres et que nos rois.

Vous croyez que ce défaut vient des têtes chinoises encore plus que de leur éducation. Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles ; mais qui fait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des *Cassini* et des *Newton* ? Il ne faut qu'un homme ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours *Pierre I* et *Catherine II*.

L E T T R E V I I.

Sur la fantaisie qu'ont eue quelques savans d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.

JE voudrais , Monsieur , dompter ma curiosité , n'ayant pu la satisfaire. J'ai vu chez mon père , qui est négociant , plusieurs marchands , facteurs , patrons de navires et aumôniers de vaisseaux qui revenaient de la Chine , et qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils débarquaient du coche d'Auxerre. Un commissionnaire qui avait séjourné vingt ans à Kanton , m'a seulement confirmé que les marchands y sont très-méprisés , quoique dans la ville la plus commerçante de l'empire. Il avait été témoin qu'un officier tartare , très-curieux des nouvelles de l'Europe , n'avait jamais osé donner à dîner dans Kanton à un officier de notre compagnie des Indes , parce qu'il servait des marchands. Le capitaine tartare avait peur de se compromettre : il ne se familiarisa jusqu'à dîner avec ce capitaine français qu'à sa maison de campagne. Je soupçonne par parenthèse que ce mépris pour une profession si utile est la source de la friponnerie dont on
accuse

accuse les marchands chinois , et principalement les détailliers ; ils se font payer leur humiliation. De plus , ce dédain mandarinal pour le commerce nuit beaucoup au progrès des sciences.

N'ayant rien pu savoir par nos marchands , j'ai été encore moins éclairé par nos aumôniers qui ont pu argumenter depuis Goa jusqu'à Bornéo. Le capucin *Norberg* ne m'a appris autre chose dans huit gros volumes , sinon qu'il avait été persécuté dans l'Inde par les jésuites poursuivis eux-mêmes par-tout.

Je me suis adressé à des savans de Paris qui n'étaient jamais sortis de chez eux : ceux-là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le secret de l'origine des Chinois , des Indiens , et de tous les autres peuples. Ils le savaient par les mémoires de *Sem*, *Cam* et *Japhet*. L'évêque d'Avranches, *Huet*, l'un de nos plus laborieux écrivains , fut le premier qui imagina que les Egyptiens avaient peuplé l'Inde et la Chine ; mais comme il avait imaginé aussi que *Môïse* était *Bacchus* , *Adonis* et *Priape* , son système ne persuada personne.

Mairan, secrétaire de l'académie des sciences, crut entrevoir, avec les lunettes d'*Huet*, une grande conformité entre les sciences, les usages, les mœurs et même les visages des Egyptiens et des Chinois. Il se figura que

Sésostris avait pu fonder des colonies à Pékin et à Délhi. Le père *Parennin* lui écrivit de la Chine une grande lettre aussi ingénieuse que savante qui dut le défabufer. (ff)

D'autres savans ont travaillé ensuite à transplanter l'Egypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque ressemblance entre d'anciens caractères de la langue phénicienne ou syriaque, et ceux de l'ancienne Egypte, en y faisant des changemens requis; il ne leur a pas été difficile de travestir ensuite ces caractères égyptiens en chinois. Cela fait, ils ont composé des anagrammes avec les noms des premiers rois de Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le roi chinois *Yu* est évidemment le roi d'Egypte *Menès*, en changeant seulement *Y* en *me*, et *u* en *nès*. *Ki* est devenu *Athoès*; *Kang* a été transformé en *Diabiès*; et encore *Diabiès* est-il un mot grec? On fait assez que les Athéniens donnèrent des terminaisons grecques aux mots égyptiens. Il n'y a pas eu plus de *Diabiès* en Egypte, que de *Memphis* et d'*Héliopolis*; *Memphis* s'appelait *Moph*, *Héliopolis* s'appelait *On*. C'est ainsi que dans la suite des siècles ces Grecs s'avisèrent de donner le nom de *Crocodilopolis* à la ville d'*Arfinoé*.

(ff) Imprimée à la tête du tome XXVI des *Lettres curieuses et édifiantes*.

Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms et des hommes. Enfin il ne paraît pas que les Chinois soient venus d'Égypte plutôt que de Romorantin.

Je ne pense pas pourtant qu'il fût honteux à la Chine d'avoir l'Égypte pour aïeule. La Chine est, à la vérité, dix-huit fois (gg) aussi grande que sa prétendue grand'mère ; et même on peut dire que l'Égypte n'est pas d'une race fort ancienne ; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallut des temps infinis : elle n'aurait jamais eu de blé, si elle n'avait eu l'adresse de creuser les canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'est rendue fameuse par ses pyramides, quoiqu'elles n'eussent guère, selon *Platon* dans sa République, (hh) plus de dix mille ans d'antiquité. Enfin, on ne juge pas toujours des peuples par leur grandeur et leur puissance. Athènes a été presque égale à l'empire romain aux yeux des philosophes ; mais malgré toute la splendeur dont l'Égypte a brillé, surtout sous la plume de l'évêque *Bossuet*, qu'il me soit permis de préférer un peuple adorateur pendant quatre

(gg) Je compte l'Égypte trois fois moins étendue que la France, et la France six fois moins que la Chine. Ces mesures ne contredisent point celles de *M. Danville*, qui n'a considéré que le terrain cultivable de l'Égypte : voyez son *Égypte ancienne et moderne*.

(hh) Voyez *Platon* au livre II de sa République.

mille ans du DIEU du ciel et de la terre, à un peuple qui se prosternait devant des bœufs, des chats, et des crocodiles, et qui finit par aller dire la bonne aventure à Rome, et par voler des poules au nom d'*Isis*.

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire passer ces Egyptiens pour les pères des Chinois ; *laudo vos*. Mais si vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo*.

LETTRE VII.

Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.

JE gourmande toujours inutilement cette curiosité insatiable et inutile. Si on m'apprend quelques vérités sur un coin des quatre parties du monde, je me dis : à quoi ces vérités me serviront-elles ? Si on m'accable de mensonges, comme cela m'arrive tous les jours, je gémiss, et je suis prêt à me mettre en colère.

Bénis soient les Chinois, Monsieur, qui ne s'informent jamais de ce qui se passe hors de chez eux. M. *Gervais* a bien raison de remarquer que l'empereur n'a point fait son poème pour nous, mais seulement pour les

chers Tartares , et pour ses chers Chinois. Un littérateur de notre pays a écrit à sa majesté chinoise sur le danger qu'elle courait à Paris d'essuyer un réquisitoire et un monitoire au sujet de son poëme. L'empereur ne lui a pas répondu ; et il a bien fait.

Que chacun fasse chez lui comme il entend. C'est ce qu'apprit à ses dépens mon père le marchand, *Jean du Chemin* , qui n'était pas riche. Il lui en coûta deux mille écus pour avoir été curieux lorsqu'il commerçait à Quanton , Canton , ou Kanton.

Vous avez entendu parler du révérend père *Gozzani* , (ii) auquel le révérend père *Joseph Suarez* recommanda , en 1707 , d'aller visiter leurs frères les Juifs des dix tribus transplantées dans le pays de Gog et de Magog par *Salmanazar* , l'an 717 avant notre ère latine , juste du temps de *Romulus*.

Le révérend père *Gozzani* , qui était fort zélé , et qui n'avait pas un écu , alla trouver mon père *Jean du Chemin* , qui n'était pas riche. Venez avec moi , lui dit-il , et défrayez-moi , pour l'amour de DIEU , dans le voyage que père *Suarez* m'ordonne , de la part du pape , de faire à Cai-foum-fou , dans la province de Honang , qui n'est pas loin d'ici. Vous aurez

(ii) Voyez la lettre du frère *Gozzani* au septième recueil des lettres intitulées *édifiantes et curieuses*.

l'avantage de voir les dix tribus d'Israël chassées par *Salmanazar*, il y a deux mille quatre cents vingt-quatre ans, de l'admirable pays de Judée. Elles règnent dans la province de Honang; elles reviendront à la fin du monde dans la terre promise, avec les deux autres tribus Juda et Benjamin, pour combattre l'ante-Christ, et pour juger le genre humain; elles nous recevront à bras ouverts, et vous ferez une fortune immense avant que vous soyez jugé. Mon père crut ce *Gozzani*; il acheta des chevaux, une voiture, des habits magnifiques, pour paraître décemment devant les princes des tribus de *Gad*, *Nephtali*, *Zabulon*, *Iffachar*, *Afer*, et autres, qui régnaient dans Caï-foum-fou, capitale de Honang. Il défraya splendidement son jésuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus, ils furent en effet introduits dans la synagogue, où le sanhédrin s'assemblait. C'était une douzaine de gueux qui vendaient des haillons. Le voyage avait coûté à mon père deux mille écus de cinq livres, qu'on appelle *taels* à la Chine, et les *Gad*, *Nephtali*, *Zabulon*, *Iffachar* et *Afer*, lui volèrent le reste de son argent.

Frère *Gozzani* pour le consoler lui prouva que les gens des tribus chassées depuis deux mille quatre cents vingt-quatre ans par

Salmanazar, de leur royaume d'Israël, qui avait bien quinze lieues de long sur huit de large, furent d'abord enchaînés deux à deux, comme des galériens, par l'ordre de *Salmanazar* roi de Chaldée; qu'ils furent conduits à coups de fourche de Samarie à Sichem, de Sichem à Damas, de Damas à Alep, d'Alep à Erzerum; que dans la suite des temps cette partie du peuple chéri s'avança vers Erivan; que bientôt après elle marcha au sud de la mer d'Hircanie, vulgairement la mer Caspienne; qu'elle planta ses pavillons dans le Guilan, dans le Tabeistan; qu'elle vécut long-temps de cailles dans le grand désert salé, selon son ancienne coutume; et qu'enfin de déserts en déserts, et de bénédictions en bénédictions, les dix tribus fondèrent le royaume de Cai-foum-fou, d'où ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite. (kk) Cette doctrine consola fort mon père, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un cousin-germain, bachelier de forbonne. Il se chargea de faire le panégyrique des six corps des marchands: la sacrée faculté y trouva des propositions mal-fonnantes, hérétiques, sentant l'hérésie, ce qui lui fit une affaire très-sérieuse.

(kk) On peut consulter sur une partie de ces belles choses un professeur émérite du collège du Plessis à Paris, lequel a fait parler fort sagement messieurs les juifs *Jonathan*, *Mathataï* et

Ces aventures, et d'autres pareilles, firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais se mêler des affaires d'autrui; qu'il fallait renoncer à la prose soutenue comme aux vers alexandrins; et qu'enfin rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

En effet, quand le père *Castel* fit une brochure pour rassurer l'univers, et une autre brochure pour instruire l'univers, les honnêtes gens en rirent, et l'univers n'en fut rien. C'est bien pis que si l'univers avait ri. Tout cela était un avertissement de me taire.

Vous pourrez me dire, Monsieur, que l'empereur *Kien-long* a pourtant voulu instruire une grande partie du globe en vers tartares, et que tous les lettrés de la Chine ont été à ses pieds. Vous ajouterez encore qu'il a fait imprimer une chanson sur le thé, (II) et qu'il n'y a point de dame depuis Pékin jusqu'à Kanton qui n'ait chanté la chanson de son maître en déjeûnant. Mais s'il est permis à un empereur d'être bon poète, un particulier risque trop. Il ne faut point se publier. Cachons-nous en vers et en prose. Il vous appartient, Monsieur, de paraître au grand jour; mais ne montrez pas mes lettres.

Winker. On peut voir aussi la réponse à ces messieurs, article *Juif*, dans le *Dictionnaire philosophique*.

(II) Cette chanson à boire est traduite par le père *Amiot*, et imprimée à la suite du *Poème de Moukden*. C'est une chanson fort

LETTRE IX.

Sur un livre des brachmanes, le plus ancien qui soit au monde.

NE parlons plus, Monsieur, du poëme de l'empereur de la Chine, quelque beau qu'il puisse être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poétique, et beaucoup plus ancien, fait autrefois dans l'Inde, et qui ne commence que de nos jours à être connu en Europe; c'est le Shasta-bad, le plus ancien livre de l'Indostan et du monde entier, écrit dans la langue sacrée du hancrit, il y a près de cinq mille ans. C'est bien autre chose que les yking ou les yquim chinois, qui ne sont que des lignes droites où personne n'a jamais rien compris. Deux gentilshommes anglais qui ont tous deux, pendant plus de vingt ans, étudié la langue sacrée dans le Bengale, langue connue seulement de quelques savans brames, se sont donné la peine de lire et de traduire les morceaux les plus précieux de ce Shasta-bad. L'un est M. *Holwell*, long-temps vice-gouverneur du principal établissement anglais

différente des nôtres; elle ne respire que la sobriété et la morale. Les chansonniers du bas étage, les seuls qui nous restent, n'en feraient pas contens.

fur le Gange , l'autre M. *Dow* , colonel dans l'armée de la compagnie. J'avoue , Monsieur, que notre compagnie française ne s'est pas donné de pareils soins, et qu'elle n'a été ni si savante ni si heureuse.

L'antiquité du *Shafta-bad* fait voir évidemment que les brachmanes précédèrent de plusieurs siècles les Chinois qui précèdent le reste des hommes. Ce qui surprend, ce n'est pas que ce livre soit si ancien, c'est qu'il soit écrit dans le style dont *Platon* écrivait en Grèce, plus de deux mille ans après l'auteur indien.

Vous connaissez ce *Shafta-bad*, sans doute; mais permettez-moi de vous en représenter ici les principaux traits. Vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucuns de nos missionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire, et encore très-difficilement, dans la province où il séjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont des idiomes et des catéchismes différens. Supposez que des indiens fussent assez désœuvrés, assez inquiets, assez déterminés, pour venir en Europe s'informer de nos dogmes, et nous instruire des leurs, ils verraient à Pétersbourg l'Eglise grecque qui diffère de la romaine; en Suède, en Danemarck, l'Eglise évangélique ou luthérienne qui ne ressemble ni à la romaine ni à la grecque; en Prusse, une autre religion. Il ferait bien difficile à ces

indiens de se faire une idée nette de l'origine du christianisme. MM. *Holwell* et *Dow* ont puisé à la source du brachmanisme ; et on verra que cette source est celle des croyances qui ont régné le plus anciennement sur notre hémisphère , et même à la Chine , où la métempychose indienne est encore reçue chez le peuple , quoique méprisée chez les lettrés , et dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus singulier de tous les livres. (*mm*)

” DIEU est un , créateur de tout , sphère
 ” universelle , sans commencement , sans fin.
 ” DIEU gouverne toute la création par une
 ” providence générale , résultante de ses éter-
 ” nels desseins. — Ne recherche point l’ef-
 ” sence et la nature de l’Eternel qui est un ;
 ” ta recherche ferait vaine et coupable. C’est
 ” assez que jour par jour , et nuit par nuit ,
 ” tu adores son pouvoir , sa sagesse , et sa bonté ,
 ” dans ses ouvrages. ”

J’avais dit tout-à-l’heure que *Shafta-bad* était digne de *Platon*. Je me rétracte , *Platon* n’est pas digne du *Shafta-bad*. Continuons.

” L’Eternel voulut , dans la plénitude du
 ” temps , communiquer de son essence et de

(*mm*) Nous en avons déjà quelques extraits en français dans un abrégé de l’histoire de l’Inde , imprimé avec le procès mémorable du général *Lalli*. (Volume de l’*Histoire du parlement de Paris*.)

» sa splendeur à des êtres capables de la sentir.
 » Ils n'étaient pas encore ; (nn) l'Eternel vou-
 » lut , et ils furent. Il créa *Birma*, *Vitfnou*
 » et *Sib.* »

On voit ensuite comment DIEU forma d'autres substances nombreuses , subordonnées à ces trois premières participantes de sa propre nature , et dominatrices avec lui. Ces puissances subordonnées , et d'un ordre inférieur , avaient à leur tête un génie céleste que l'on nomme *Moisazor*. Tous ces noms expriment dans la langue du manuscrit des perfections différentes : ces perfections diverses , et cette subordination produisirent dans les globes dont DIEU a rempli l'espace , une harmonie et une félicité constante pendant plusieurs siècles.

Il est clair que ces idées , toutes sublimes qu'elles peuvent être , ne sont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes ; c'est le terrestre épuré et transporté au ciel. C'est encore ce que *Platon* a tant imité.

Enfin l'envie et l'ambition se saisissent du cœur de *Moisazor* et de ses compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections ; ils pervertissent l'ouvrage de l'Eternel ; ils se révoltent contre les trois êtres supérieurs ,

(nn) N'est-ce pas-là le vrai sublime ?

tirés de sa substance divine : la discorde succède à l'harmonie ; le ciel se divise ; les génies fidèles qui ont conservé la perfection se déclarent contre les génies infidèles qui ont choisi l'imperfection ; l'Eternel précipite *Moïfazor* et les autres substances imparfaites et révoltées dans le globe des ténèbres, nommé l'*ondéra*.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les dieux en Egypte, de la destruction de *Typhon*, de la punition de *Typhée* et d'*Encelade* enchaînés par les Grecs en Sicile (oo) sous le mont Etna. Un autre aurait dit, *voilà infailliblement*, au lieu de *voilà* probablement. Car on fait que, dès qu'un beau conte est inventé par une nation, il est vite copié par une autre : l'aventure d'*Amphitryon* et de *Sofie* est originairement de l'Inde ; on l'a déjà remarqué ailleurs.

Si on osait, on observerait encore que cette histoire, ou cette théogonie, ou cette allégorie parvint jusqu'aux Juifs, vers les temps d'*Archelaüs* et d'*Agrippa* ; car c'est alors qu'il parut un livre juif sous le nom d'*Enoch*, dans lequel il était fait mention de la révolte et de la chute des anges. On nous a conservé quelques passages de ce livre attribué à *Enoch*, *septième homme après Adam*. On y trouve que

(oo) Voyez l'abrégé de l'histoire de l'Inde, à la suite de la catastrophe du général *Lalli*.

deux cents anges principaux , ayant l'archange *Semexias* à leur tête , se liguèrent ensemble sur le mont Hermon pour aller voler les hommes , et pour violer des filles. Le Seigneur ordonna à *Michaël* de lier le capitaine *Semexias* , et à *Gabriel* de lier *Azazel* le lieutenant : ils furent jetés avec leurs soldats dans le lieu d'obscurité , comme y avaient été jetés les génies défobéifans du *Shafta-bad*. C'est même à cette chute des anges , rapportée dans le livre d'*Enoch* , que l'apôtre S^t *Jude* fait allusion , quand il dit dans son épître , chapitre premier : *Qu'Enoch, septième homme après Adam, prophétisa sur ces étoiles errantes, auxquelles une trompette noire est réservée pour l'éternité. (pp)* Il dit dans ce même chapitre : *Que ces anges sont liés de chaînes à tout jamais, (qq) quoique l'archange Michaël n'osât maudire le diable, en lui disputant le corps de Moïse.*

C'est au père *Calmet* de notre congrégation d'expliquer ces mystères ; c'est à lui seul de montrer comment la chute des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe : je dois me borner à vous dire que cette chute était articulée depuis des siècles dans le *Shafta-bad* des anciens brachmanes.

Vous savez , Monsieur , qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raisonnent ; ce qui

(pp) Verf. 13.

(qq) Verf. 6.

n'était pas autrefois si commun : vous savez que parmi nos doctes raisonneurs modernes , il s'en trouve quelques-uns d'assez téméraires pour oser croire que le berceau du christianisme fût dans l'Inde il y a cinq mille ans à peu-près ; et voici comme ils tâchent d'argumenter. L'origine de tout , disent-ils , selon nous et selon les Indiens , c'est le diable. Car nous difons que le diable s'étant révolté dans le ciel , avant qu'il y eût des hommes sur la terre , et ayant été mis en enfer , il en sortit pour venir tenter nos premiers parens , dès qu'il fut qu'ils existaient. Il fut la cause du péché originel , et ce péché originel fut la cause de tout ce qui est arrivé depuis ; donc le diable est la cause de tout. Mais puisqu'il n'est question dans aucun endroit de la Genèse , ni du diable , ni de son enfer , ni de son voyage sur la terre , il est évident que toute cette théologie est tirée de la théologie des anciens brachmanes , qui seuls avaient écrit l'histoire du diable sous le nom de *Moisazor*. Ce *Moisazor* avait commencé par être favori de DIEU ; puis avait été damné , puis était venu sur la terre.

Nos commentateurs firent de ce diable chassé du ciel un serpent ; ensuite ils en firent *Sathan* , *Belphégor* , *Belzébuth* , &c. ils ont fini par l'appeler *Lucifer* , d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Vénus.

Et pourquoi ont-ils appelé le diable étoile de Vénus? c'est que dans un ancien écrit juif (rr) on a déterré un passage traduit en latin. Ce passage regarde la mort d'un roi de Babylone, de qui les Juifs avaient été esclaves. Les Juifs se réjouissaient d'avoir perdu ce monarque, comme fait le peuple presque partout à la mort de son maître. L'auteur exhorte le peuple à se moquer de ce roi babylonien qu'on vient d'enterrer.

„ Allons, dit-il, chantez une parabole
 „ contre le roi de Babylone. Dites : Que sont
 „ devenus ses employés des gabelles? que
 „ sont devenus les bureaux de ces gabelles?
 „ le Seigneur a brisé le sceptre des impies,
 „ et les verges des dominateurs; la terre est
 „ maintenant tranquille et en silence; elle est
 „ dans la joie. Les cèdres et les sapins, ô roi!
 „ se réjouissent de ta mort. Ils ont dit :
 „ depuis que tu es enterré, personne n'est
 „ plus venu nous couper et nous abattre;
 „ tout le souterrain s'est ému à ton arrivée;
 „ les géans, les princes, se sont levés de
 „ leur trône; ils disent : Te voilà donc percé
 „ comme nous; te voilà semblable à nous;
 „ ton orgueil est tombé dans les souterrains
 „ avec ton cadavre; comment es-tu tombée
 „ du ciel, étoile du matin, étoile de Vénus,

(rr) *Isaïe.*

„ *Lucifer?*

„ *Lucifer* ? (en syriaque *Hellel* ;) comment
 „ es-tu tombée en terre , toi qui frappais les
 „ nations ? &c. ”

Cette parabole est fort longue. Il a plu aux commentateurs d'entendre littéralement cette allégorie , comme il leur a plu d'expliquer allégoriquement le sens littéral de cent autres passages : c'est ainsi que notre S^t *François de Paule* ayant fondé les minimes , on prêcha en Italie que son ordre était prédit dans la Genèse ; *frater minimus cum patre nostro*. C'est ainsi que toute l'histoire de S^t *François d'Assise* se trouve mot à mot dans la Bible. De tout cela , Monsieur , nos commentateurs concluent que le serpent qui trompa notre *Eve* était le diable , et les Indiens concluent que le diable était leur *Moisazor* , qui fut ci-devant le premier des anges. Si on en croyait les anciens Perses , leur *Sathan* ferait d'une plus vieille date que notre serpent , et approcherait presque de l'antiquité de *Moisazor*. Chaque nation veut avoir son diable , comme chaque paroisse a son saint.

Je n'entre point dans ces profondeurs ; je remarquerai seulement que le gouverneur *Holwell* , après nous avoir donné une idée de ce livre si antique , et en avoir admiré le style , le compare au paradis perdu de Milton , à cela près , dit-il , que *Milton a été entraîné par son*

génie inventif et ingouvernable à semer dans son poëme des scènes trop grossières , trop bouffonnes , trop opposées aux sentimens qu'on doit avoir de l'Être suprême. (ss)

Poursuivons l'histoire de l'ancienne loi indienne. DIEU pardonne , après plusieurs milliers de siècles , aux génies délinquans ; il crée la terre comme un séjour d'épreuve , pour leur donner lieu d'expier leurs crimes ; il les fait passer par plusieurs métamorphoses. D'abord ils sont vaches , afin que , lorsqu'ils seront hommes , ils apprennent à ne point tuer leurs nourrices , et à ne pas manger leurs pères nourriciers : c'est ce qui établit cette doctrine de la métempfycofe , et cette abstinence rigoureuse de tout être à qui DIEU a donné la vie ; doctrine que *Pythagore* embrassa dans l'Inde , et qu'il ne put faire recevoir à *Crotone*.

Quand ces génies célestes et punis ont subi plusieurs métamorphoses sans commettre des crimes , ils retournent enfin avec leurs femmes dans le ciel leur première patrie ; et c'est pour accompagner leurs époux dans le ciel , que tant de femmes se brûlèrent , et se brûlent encore sur le corps de leurs maris , piété ancienne autant qu'affreuse , qui nous montre à quel excès de faiblesse la superstition peut

(ss) Page 64 , deuxième édition.

réduire l'esprit humain , et à quelle grandeur elle peut élever le courage. *Cicéron* dit dans ses *Tusculanes* que cette coutume subsistait dans son temps de toute sa force. Il s'en effraie , et il l'admire.

M. Holwell a vu dans son gouvernement , en 1743 , la plus belle femme de l'Inde , âgée de dix-huit ans , résister aux prières et aux larmes de miladi *Russell* , femme de l'amiral anglais , qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même et de deux enfans charmans qu'elle allait laisser orphelins ; elle répondit à madame *Russell* : DIEU les a fait naître , DIEU en prendra soin. Elle s'étendit sur le bûcher , et y mit le feu elle-même avec autant de sérénité que des dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un Anglais , nommé *Charnoc* , étant témoin du même épouvantable sacrifice d'une jeune indienne très-belle , descendit malgré les prêtres dans la fosse du bûcher , arracha du milieu des flammes cette victime qui criait au ravisseur et à l'impie ; qu'il eut une peine extrême à l'apaiser ; qu'enfin il l'épousa , mais qu'il fut regardé par tout le peuple comme un monstre.

Les brachmanes eurent un autre dogme qui a fait plus de fortune dans tout notre occident ; c'est celui de nos quatre âges du

monde, si bien chantés par *Ovide*, et qui figurent toujours dans nos opéra et dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre pour sauver les ames de l'enfer fut de trois millions deux cents mille de nos années, ci. 3200000

Le second fut de 1600000

Le troisieme de 800000

Le quatrieme où nous sommes
est de 400000

Ainsi tout va toujours en diminuant et en empirant dans ce monde ; mais nous sommes plus discrets que les brachmanes. Nos âges ne sont pas si longs. Les Indiens appellent ces âges *iogues* ; c'est dans le présent iogue qu'un roi des bords du Gange, nommé *Brama*, écrivit dans la langue sacrée le sacré *Shafta-bad*, il n'y a guère que cinq mille années : mais il ne s'écoula pas quinze siècles qu'un autre brachmane, qui pourtant n'était pas roi, donna une loi nouvelle du *Veidam*. Je lui en demande bien pardon ; ce *Veidam* est le plus ennuyeux fatras que j'aie jamais lu. Figurez-vous la légende dorée, les conformités de *S^t François d'Assise*, les exercices spirituels de *S^t Ignace*, et les sermons de *Menot* joints ensemble, vous n'aurez encore qu'une idée très-imparfaite des impertinences du *Veidam*.

L'Ezour-veidam est tout autre chose. C'est l'ouvrage d'un vrai sage qui s'élève avec force contre toutes les sottises des brachmanes de son temps. Cet Ezour-veidam fut écrit quelque temps avant l'invasion d'*Alexandre*. C'est une dispute de la philosophie contre la théologie indienne ; mais je parie que l'Ezour-veidam (*tt*) n'a aucun crédit dans son pays , et que le Veidam y passe pour un livre céleste.

L E T T R E X.

Sur le paradis terrestre de l'Inde.

C'E n'est pas assez , Monsieur , que deux anglais , dans les trésors qu'ils ont rapportés de l'Inde , aient compté principalement cet ancien livre de la religion des brachmanes ; ils ont encore découvert le paradis terrestre. Vous savez que de grands théologiens l'avaient placé , les uns dans la Taprobane , les autres en Suède , quelques-uns même dans la lune. Mais il est réellement sur un des bras du

(*tt*) L'Ezour-veidam est en effet un livre qui combat toutes les superstitions , et qui détruit les fables dont on déshonore la Divinité ; c'est probablement le livre que le père *Pons* , missionnaire sur la côte de Malabar en 1740 , appelle l'*Ajour-veidam*. Il avait un peu appris la langue des brames modernes , mais non l'ancien manuscrit , qui est pour eux ce qu'est l'*Iliade* d'*Homère* pour les grecs d'aujourd'hui. Voyez sa lettre au père du *Halde* , dans le tome XXV des *Lettres curieuses et édifiantes*.

Gange. M. *Holwell* et quelques-uns de ses amis y ont voyagé d'un bout à l'autre ; (*uu*) ce pays peut prendre son nom de sa capitale Bishnapor ou Vitsnapor, où l'on adore *Vitfnou* fils de Dieu de temps immémorial. Il est à quelques journées de Calcuta, chef-lieu de la domination anglaise, et on le trouve marqué sur toutes les bonnes cartes des possessions de la compagnie des Indes. Il n'est guère qu'à neuf ou dix journées des frontières du petit royaume de Patna. La contrée vers la ville anglaise de Calcuta, et vers celle de Vishnapor, est arrosée des canaux du Gange qui fertilisent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs, y sont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempère les chaleurs du tropique dont ce climat n'est pas éloigné. Le peuple y est encore plus favorisé de la nature.

Ce peuple fortuné, dit la relation, a conservé la beauté du corps, si vantée dans les anciens brachmanes, et toute la beauté de l'ame, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous les devoirs. C'est là que la liberté et la propriété sont inviolables. Là on n'entend jamais parler de vol, soit privé, soit public ; dès qu'un voyageur quel qu'il soit a touché les limites du pays, il est sous la

(*uu*) Voyez *interesting events relative to Bengale*, pages 197 et suivantes.

garde immédiate du gouvernement. On lui envoie des guides qui répondent de son bagage et de sa personne, sans aucun salaire. Ces guides le conduisent à la première station. Le premier officier du lieu le loge et le défraie, puis le remet à d'autres guides qui en prennent le même soin. Il n'a d'autre peine que de délivrer de ville en ville, à ses conducteurs, un certificat qu'ils ont rempli leur charge. Il est entretenu de tout dans chaque gîte pendant trois jours, aux dépens de l'Etat; et s'il tombe malade, on le garde, et on lui administre tous les secours jusqu'à ce qu'il soit guéri, sans qu'on reçoive de lui la moindre récompense.

Si ce n'est pas-là le paradis terrestre, je ne fais où il peut être.

Un philosophe sera moins surpris qu'un autre homme, quand il saura que les habitans de Vishnapor descendent des anciens brachmanes. C'est probablement ainsi que Pythagore fut reçu chez eux. Ils ont conservé depuis des siècles innombrables la simplicité et la générosité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province, presque aussi grande que la France ou l'Allemagne, a toujours été préservée du fléau de la guerre, tandis que ce fléau dévorait tout depuis Délhi, et depuis les rives du Gange, jusqu'aux sables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples si doux et si vertueux n'ont pas été conquis par quelqu'un de ces voleurs de grand chemin, soit Marattes, soit Européans, soit *Thamas-Kouli-kan*, soit *Abdala* ? c'est qu'on ne peut pas entrer chez eux si facilement que le diable entra, selon *Milton*, dans le paradis terrestre, en sautant les murs.

Le prince descendant des premiers rois brachmanes, qui règne dans Vishnapor, peut en moins d'un jour inonder tout le pays ; une armée serait noyée en arrivant. Vishnapor est aussi bien défendu qu'Amsterdam et Venise ; ces peuples qui n'ont jamais attaqué personne résisteraient à l'univers entier.

Probablement quelques français, soit à Romorantin, soit à Paris, prendront ce récit pour des contes d'*Hérodote*, ou pour d'autres contes ; tout est cependant de la plus exacte vérité : les témoins oculaires sont à Londres.

Pourquoi n'en fait-on rien chez nous ? pourquoi de soixante journaux qui paraissent tous les mois, aucun n'a-t-il discuté des merveilles si étranges ? on dit que le livre de *M. Holwell* a été traduit ; mais ces faits, jetés en passant dans des mémoires sur les intérêts de la compagnie des Indes, n'ont été remarqués en France par personne. Un seul homme en a parlé, et on n'y a pas pris garde. On

n'était

n'était occupé chez nous que de l'histoire parisienne du jour. Si on a jeté les yeux un moment sur l'Inde, ce n'a été que pour accuser de nos désastres ceux qui avaient prodigué leur sang pour les finir. Aucun même des négocians, des commis, des employés de notre malheureuse compagnie n'a jamais entendu parler de Vishnapor ou Bishnapor. Ils ont été chassés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avaient pu connaître. Le jésuite *Lavour*, qui revint de Pondichéri avec onze cents mille francs dans sa cassette, ne savait pas si *M. Holwell* et *M. Dow* étaient au monde.

J'avoue que si la route de Vishnapor était aussi fréquentée que celle d'Orléans et de Lyon, l'hospitalité y serait moins en honneur : c'est une vertu qui coûte peu de chose à ces peuples ; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occasion s'en présente : une bonne action aisée à faire est toujours une bonne action. Ce serait le bonheur du genre humain que la vertu fût par-tout d'une pratique facile. La *dévotion aisée* du père *le Moine* n'était point un si ridicule titre de livre ; faudrait-il donc que la saine morale fût rebutante ?

Si les brachmanes furent les premiers théologiens de ce monde, ils furent aussi les

premiers astronomes. Les nuits de leur pays, qui sont plus belles que nos beaux jours, dûrent nécessairement les engager à observer les astres. Il n'est pas à croire que cette science ait été cultivée d'abord par des bergers, comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planètes et des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Chaldée, n'étaient pas plus curieux que les payfans de nos contrées, et je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de *Newton* et de *Halley* parmi nos bergers d'Allemagne, de France et d'Espagne. Il faut savoir un peu de géométrie pour être même un astronome ignorant. Les brachmanes étaient géomètres : il est donc de la plus grande vraisemblance que la science du ciel eut son origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur première époque astronomique commençait à une conjonction de toutes les planètes, et cette conjonction était arrivée vingt-trois mille cinq cents et un ans avant notre ère. Je n'examine pas s'ils se sont trompés sur cette époque ; mais je dis qu'il faut une prodigieuse science et bien des siècles pour être en état de se tromper dans un tel calcul.

L E T T R E X I.

Sur le grand lama et la métempsychose.

A P R È S avoir voyagé sous vos ordres , Monsieur , en Egypte , à la Chine , et aux Indes , je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand lama. Je veux bien croire qu'il y a des tartares assez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de son derrière , en forme de grains de chapelet : en vérité il y a dans les environs de Romorantin , et dans d'autres villes , des gens du peuple qui se parent de reliques aussi singulières. Je ne vois pas que ce qui sort du derrière d'un homme qu'on respecte et qu'on aime , quand cela est bien sec , bien musqué , bien préparé , bien enchassé dans de l'or ou de l'ivoire , soit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite , ou tel vieux os pourri , ou tel nombril , ou tel prépuce , qu'on expose encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on pense qu'il existe un homme immortel , cela peut faire quelque peine à un philosophe. Peut-être ce dogme est-il la suite de cette recherche sérieuse

que des rois de la Chine firent autrefois du breuvage d'immortalité. Vous remarquez très-bien dans votre livre que plus d'un roi mourut subitement de ce breuvage qui fe fait vivre éternellement.

Il y a , ce me semble , dans *Oléarius* un très-bon conte sur *Alexandre*, qui chercha le breuvage d'immortalité, en passant par le Thibet, lorsqu'il allait conquérir l'Inde. C'est dommage que ce conte n'ait pas eu place dans les mille et une nuits ; mais il était trop philosophique pour ma sœur *Shézarade*. Voici donc ce qu'*Oléarius* lut en Perse dans une histoire d'*Alexandre*, qui n'est pas écrite par *Quinte-Curce*, (xx)

Alexandre, après la mort de *Darah*, ou *Darius*, ayant vaincu les Tartares Usbecks, et se trouvant de loisir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, et qui vivent encore comme *Hénoch* et *Elie*. Cette fontaine est dans une montagne du Caucase, au fond d'une grotte ténébreuse. Les deux frères firent monter *Alexandre* sur une jument dont ils attachèrent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mère, qui portait le roi au milieu de ces

(xx) Voyages d'*Oléarius* en Moscovie et en Perse, pages 169 et 170.

profondes ténèbres , pût revenir d'elle-même à son petit , après qu'on aurait bu.

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte , on vit tout d'un coup une grande clarté ; une porte d'acier brillant s'ouvre ; un ange en sort en sonnant de la trompette. Qui es-tu ? lui dit le héros. — Je suis *Raphaël*. — Et toi ? — Moi , je suis *Alexandre*. — Que cherches-tu ? — l'immortalité. — Tiens , lui dit l'ange , prends ce caillou , et quand tu en auras trouvé un autre précisément de même poids , reviens à moi , et je te ferai boire. Alors l'ange disparut , et les ténèbres furent plus épaisses qu'auparavant.

Alexandre sortit de la grotte à l'aide de sa jument qui courut après son poulain. Tous les officiers , tous les valets d'*Alexandre* se mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une pesanteur égale à celui de *Raphaël* ; et cela servit à prouver cette ancienne vérité , sur laquelle *Leibnitz* a tant insisté depuis , qu'il est impossible que la nature produise deux êtres absolument semblables.

Enfin *Alexandre* prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à son caillou pour égaler le poids , et revint tout joyeux à sa grotte sur sa jument. La porte d'acier s'ouvre , l'ange reparait ; *Alexandre* lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant considérés , lui dit :

Mon ami, tu y as ajouté de la terre ; tu m'as prouvé que tu en es formé, et que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand lama avait trouvé les deux cailloux et la véritable recette. C'est ainsi que nos ancêtres crurent qu'*Ogier* le danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'est ainsi qu'en Grèce on avait imaginé que l'*Aurore* avait fait présent à *Titon* d'une éternelle vieillesse.

Mais ce qui me paraît plus vraisemblable, c'est que la croyance de la métempychose, qui passa depuis si long-temps de l'Inde en Tartarie, est l'origine de cette opinion populaire que la personne du grand lama est immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord observer qu'il n'est point du tout absurde de croire à la métempychose. C'est un dogme très-faux, je l'avoue ; il n'est point approuvé parmi nous, il peut être un jour déclaré hérétique ; mais il n'a jamais été expressément condamné : on pouvait, ce me semble, supposer en sûreté de conscience que DIEU, le créateur de toutes les ames, les faisait successivement passer dans des corps différens ; car que faire des ames de tant de foetus qui meurent en naissant, ou qui ne parviennent pas à maturité ? Voilà des ames toutes neuves qui n'ont point servi, ne seront-elles plus bonnes à rien ? ne paraît-il

pas très-raisonnable de leur donner d'autres corps à gouverner , ou si vous l'aimez mieux , de les faire gouverner par d'autres corps ?

Pour les ames qui ont habité des corps disgraciés , et qui ont souffert avec eux dans leur demeure , n'est-il pas encore très-raisonnable qu'après être délogées de leurs vilains étuis , elles aillent en habiter de mieux faits ?

Je dirais plus ; il n'y a personne qui , si on lui proposait de renaître après sa mort , n'acceptât ce marché de tout son cœur : *quàm velent æthere in alto !* Il paraît donc assez évident que ce système ne répugne ni au cœur humain ni à la raison humaine.

Il est encore évident que cette doctrine ne choque point les bonnes mœurs ; car une ame qui se trouvera logée dans le corps d'un homme pour soixante ou quatre-vingts ans tout au plus , devra prendre le parti d'être une ame honnête , de peur d'aller habiter après son décès le corps de quelque animal immonde et dégoûtant.

Pourquoi ce système ne fut-il reçu ni chez les Grecs , ni chez les Romains , ni même en Egypte , ni en Chaldée ? est-ce parce qu'il n'était pas prouvé ? non , car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus improbables. Il est à croire plutôt que la doctrine de la transmigration des ames fut rejetée , parce

qu'elle ne fut annoncée que par des philosophes. Dans tout pays on disputa toujours contre le philosophe, et on recourut au forcier. *Pythagore* eut beau dire en Italie :

*O genus attonitum gelidæ formidine mortis ,
 Quid Styga , quid tenebras , quid numina vana timetis ,
 Materiam vatum falsique piacula mundi ?
 Morte carent animæ , semperque priore relictâ
 Sede , novis domibus vivunt , habitantque recepta.
 Ipse ego , (nam memini) Trojani tempore belli ,
 Panthoïdes Euphorbus eram.*

Ce que du *Bartas* a traduit ainsi dans son style naïf :

Pauvres humains effrayés du trépas ,
 Ne craignez point le Styx et l'autre monde ;
 Tous vains propos dont notre fable abonde.
 Le corps périt, l'ame ne s'éteint pas ;
 Elle ne fait que changer de demeure ,
 Anime un corps , puis un autre , sans fin.
 Gardons-nous bien de penser qu'elle meure ;
 Elle voyage , et tel fut mon destin ,
 J'étais Euphorbe à la guerre de Troye.

On laissa dire *Pythagore* , on se moqua d'*Euphorbe* , on se jeta à corps perdu à la tête de *Cerbère* , dans le Styx et dans l'*Achéron* , et

l'on paya chèrement des prêtres de *Diane* et d'*Apollon* qui vous en retiraient pour de l'argent comptant.

Les brachmanes et les lamas du Thibet furent presque les seuls qui s'en tinrent à la métempfycofe. Il arriva qu'après la mort d'un grand lama , celui qui brigua la fucceffion prétendit que l'ame du défunt était paffée dans fon corps : il fut élu , et il introduifit la coutume de léguer fon ame à fon fucceffeur. Ainfi tout grand lama élève auprès de lui un jeune homme , foit fon fils , foit fon parent , foit un étranger adopté , qui prend la place du grand prêtre dès que le fiége eft vacant. C'eft ainfi que nous difons en France que le roi ne meurt point. C'eft-là , fi je ne me trompe , tout le myftère. Le mort faifit le vif , et le bon peuple qui ne voit ni les derniers momens du défunt ni l'installation du fucceffeur , croit toujours que fon grand lama eft immortel , infaillible , et impeccable.

Le père *Gerberon* , qui accompagna fi fouvent l'empereur *Cam-hi* dans fes parties de chaffe en Tartarie, nous a pleinement inftruits des précautions que ces pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de fes lettres écrites en 1697 : (yy)

(yy) Voyez le tome IV de la collection de du *Halde* , page 466 , édition d'Hollande.

Le dalaï-lama , attaqué d'une maladie mortelle dans son palais de roseaux et de joncs au Thibet , ne pouvait laisser son sceptre et sa mître à un petit bâtard d'un an , le seul enfant qui lui restait : cette place demandait un enfant de seize ans ; c'était l'âge de la majorité. Il recommanda , sous peine de damnation , à ses prêtres de cacher son décès pendant quinze années ; et il écrivit une lettre à l'empereur *Cam-hi* , par laquelle *il le mettait dans la confiance , et le suppliait de protéger son fils*. Son clergé devait rendre la lettre au bout de ce temps par une ambassade solennelle , et cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à sa sainteté , qu'elle ne voyait personne , et qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie et à la Chine que de cette longue retraite du dalaï-lama ; l'empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce monarque s'étant avancé jusqu'à la ville de Nianga auprès de la grande muraille , lorsque les quinze ans étaient écoulés , l'ambassade sacerdotale parut , et la lettre fut rendue ; mais les valets des ambassadeurs avaient divulgué le mystère , et cent mille soldats qui suivaient l'empereur dans ses chasses raillaient déjà l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. *Cam-hi* dit à l'ambassade : Mandez à votre maître que je lui ferai

réponse dès que je serai mort. Cependant il eut la bonté de protéger le nouvel immortel qui avait ses seize ans accomplis; et la canaille du Thibet crut plus que jamais à l'éternité de son pontife. (zz)

Toute cette affaire qui se passait moitié dans ce monde-ci, moitié dans l'autre, n'était donc au fond qu'une intrigue de cour. *Cam-hi* se fait reconnaître un immortel, et s'en moquait. Le défunt lama avait joué la comédie, même en mourant, et avait fait la fortune de son bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'Etat soient des imbécilles parce qu'ils sont nés en Tartarie; mais le peuple pourrait bien l'être.

Je suis persuadé que si nous avions vécu du temps des adorateurs d'*Isis*, d'*Apis* et d'*Anubis*, nous aurions trouvé dans la cour de Memphis autant de bon sens et de sagacité que dans les nôtres, malgré la foule des docteurs du pays, payés pour pervertir ce bon sens.

Il est contradictoire, dira-t-on, que les premiers d'une nation soient sages, habiles, polis, lorsque toute la jeunesse est élevée dans

(zz) Les ministres *Claude* et *Jurieu* ont osé comparer notre saint père le pape au grand lama: ils ont dit qu'il n'est pas moins ridicule d'être infaillible que d'être immortel. Je pense que la comparaison n'est pas juste; car il peut être arrivé qu'un pape à la tête d'un concile ait décidé que les cinq propositions sont dans *Jansenius*, et ne se soit pas trompé; mais il ne peut être arrivé que le même pape ne soit pas mort, lui et tout son concile.

la démence et dans la barbarie. Oui , cela semble incompatible ; mais on a déjà remarqué que le monde ne subsiste que de contradictions.

Informez un chinois homme d'esprit , ou un tartare de Moukden , ou un tartare du Thibet , de certaines opinions qui ont cours dans une certaine partie de l'Europe , ils nous prendront tous pour ces bossus qui n'ont qu'un œil et qu'une jambe , pour des singes manqués , tels qu'ils figuraient autrefois , aux quatre coins des cartes géographiques chinoises , tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres , à Rome ou à Paris , ils nous respecteront , ils nous étudieront , ils verront que dans toutes les sociétés d'hommes il vient un temps où l'esprit , les arts et les mœurs se perfectionnent. La raison arrive tard , elle trouve la place prise par la sottise ; elle ne chasse pas l'ancienne maîtresse de la maison , mais elle vit avec elle en la supportant , et peu à peu s'attire toute la considération et tout le crédit. C'est ainsi qu'on en use à Rome même ; les hommes d'Etat savent s'y plier à tout , et laissent la canaille ergotante dans tous ses droits. C'est ainsi que les dogmes les plus absurdes peuvent subsister chez les peuples les plus instruits.

Voyez ces Tartares Mantchoux qui conquièrent la Chine le siècle passé. Dom Jean de

Palafox, évêque et vice-roi du Mexique, ce violent ennemi des jésuites, qui pourtant n'a pas encore été canonisé, fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarde les Tartares Mantchoux comme des loups qui ont ravagé une partie des bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien, jointe à la rage de faire tout le mal possible, insolence, perfidie, cruauté, débauche portée à l'excès. Qu'est-il arrivé ? trois empereurs et le temps ont suffi pour les rendre dignes de commenter le poème du Moukden, et de l'imprimer en trente-deux nouveaux caractères différens.

L'empereur *Cam-hi*, grand-père de l'empereur poète, avait déjà civilisé ses Tartares, non pas jusqu'à être éditeurs de poèmes, mais jusqu'à égaler les Chinois en science, en politesse, en douceurs de mœurs. On ne distingue presque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encore de vous dire que le père de l'empereur *Cam-hi*, tout jeune qu'il était, montrait une grande prudence en faisant couper les cheveux aux Chinois, afin que les vaincus ressemblaient plus aux vainqueurs. *Palafox*, il est vrai, nous dit que plusieurs chinois aimèrent mieux perdre leur tête que leur chevelure, ainsi que plusieurs russes sous

Pierre le grand aimèrent mieux perdre leur argent que leur barbe ; mais enfin tout ce qui tend à l'uniformité est toujours très-utile. Les derniers empereurs tartares n'ont fait qu'un seul peuple de deux grands peuples , et ils se sont soumis , les armes à la main , aux anciennes lois chinoises. Une telle politique , soutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable , vaut peut-être bien le travail assidu de calculer des éphémérides. Les brames d'aujourd'hui les calculent encore avec une facilité et une vitesse surprenantes : mais ils vivent sous le plus funeste des gouvernemens ou plutôt des anarchies ; et les Tartarochinois jouissent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

Je conclus que politique et morale valent encore mieux que mathématique , &c. &c.

LETTRE XII.

Sur le Dante , et sur un pauvre homme nommé Martinelli.

J'ENTRETENAIS mon ami *Gervais* de toutes ces choses curieuses , et je lui faisais lire les lettres que j'avais écrites à *M. Paw* , à condition que *M. Paw* me donnerait ensuite la permission

de montrer les fiennes à M. *Gervais*, lorsqu'il arriva deux savans d'Italie à pied qui venaient par la route de Nevers.

L'un était M. *Vincenzio Martinelli*, maître de langue, qui avait dédié une édition du *Dante* à milord *Orfort*; l'autre était un bon violon. *Per tutti i santi!* dit le signor *Martinelli*, on est bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai passé: on n'y fait que des colifichets de verre, et personne n'a voulu imprimer mon *Dante* et mes préfaces, qui sont autant de diamans.

Vous voilà bien à plaindre, lui dit M. *Gervais*; il y a quatre ans que je n'ai pu débiter dans Romorantin un exemplaire des vers d'un empereur chinois; et vous qui n'êtes qu'un pauvre italien, vous osez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre *Dante* et vos préfaces à Nevers! Qu'est-ce donc que ce *Dante*? C'est, dit *Martinelli*, le divin *Dante*, qui manquait de chausses au treizième siècle, comme moi aux dix-huitième. J'ai prouvé que *Bayle*, qui était un ignorant sans esprit, n'avait dit que des sottises sur le *Dante* dans les dernières éditions de son grand dictionnaire, *notizie spurie diforme*. J'ai relancé vigoureusement un autre *ciofo* (a) homme

(a) Quelques gens de lettres italiens, qui ne savent pas vivre, appellent un français un *Ciofo*.

de lettres , qui s'est avisé de donner à ses compatriotes français une idée des poètes italiens et anglais , en traduisant quelques morceaux librement et sottement en vers d'un style de *Polichinelle* , (*b*) comme je le dis expressément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre , à lire et à écrire.

Le stupide orgueil d'un mercenaire , qui se croyait un homme considérable pour avoir imprimé le *Dante* , me causa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du signor *Martinelli* ; je me mêlai de la conversation , et je lui dis : Monsieur le maître de langues , vous ne me paraissez maître de goût ni de politesse. J'ai lu autrefois votre divin *Dante* ; c'est un poème très-curieux en Italie pour son antiquité. Il est le premier qui ait eu des beautés et du succès dans une langue moderne. Il y a même , dans cet énorme ouvrage , une trentaine de vers qui ne dépasseraient pas l'*Arioste* ; mais M. *Gervais* sera fort étonné quand il saura que ce poème est un voyage en enfer , en purgatoire , et en paradis. M. *Gervais* recula de deux pas , et trouva le chemin un peu long.

Sachez , dis-je à mon ami *Gervais* , que le *Dante* , ayant perdu par la mort sa maîtresse

(*b*) Préface du *Dante* par le signor *Martinelli* : c'est de M. de *Voltaire* qu'il parle.

Béatrice Portinari, rencontre un jour à la porte de l'enfer *Virgile* et cette *Béatrice*, auprès d'une lionne et d'une louve. Il demande à *Virgile* qui il est ; *Virgile* lui répond que son père et sa mère sont de Lombardie, et qu'il le menera dans l'enfer, dans le purgatoire, et au paradis, si le *Dante* veut le suivre. Je te suivrai, lui dit le *Dante*, mène-moi où tu dis, et que je voie la porte de S^t Pierre.

Che tu mi meni la dove or dicesti ;
Si che vegga la porta di san Pietro.

Béatrice est du voyage. Le *Dante*, qui avait été chassé de Florence par ses ennemis, ne manque pas de les voir en enfer, et de se moquer de leur damnation. C'est ce qui a rendu son ouvrage intéressant pour la Toscane. L'éloignement du temps a nui à la clarté ; et on est même obligé d'expliquer aujourd'hui son enfer comme un livre classique. Les personnages ne sont pas si attachans pour le reste de l'Europe. Je ne fais comment il est arrivé qu'*Agamemnon*, fils d'*Atrée*, *Achille* aux pieds légers, le pieux *Hector*, le beau *Pâris*, ont toujours plus de réputation que le comte de *Montefeltro*, *Guido da Polenta*, et *Paolo Lancilotto*.

Pour embellir son enfer, l'auteur joint les anciens païens aux chrétiens de son temps.

Cet assemblage et cette comparaison de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque chose de piquant, si cette bigarrure était amenée avec art, s'il était possible de mettre de la vraisemblance dans ce mélange bizarre de christianisme et de paganisme, et surtout si l'auteur avait su ourdir la trame d'une fable, et y introduire des héros intéressans, comme ont fait depuis l'*Arioste* et le *Tasse*. Mais *Virgile* doit être si étonné de se trouver entre *Cerbère* et *Belzébuth*, et de voir passer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, et le lecteur encore davantage.

M. *Gervais* sentit la vérité de ce que je lui disais, et renvoya M. *Martinelli* avec ses commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre que ce qui peut convenir à une nation est souvent fort insipide pour le reste des hommes. Il faut même être très-réservé à reproduire les anciens ouvrages de son pays. On croit rendre service aux lettres en commentant *Coquillart* et le roman de la Rose. C'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher curieusement des cailloux dans de vieilles ruines, quand on a des palais modernes.

Je me suis avisé d'être libraire, me disait M. *Gervais*; je quitterai bientôt le métier; il y a trop de livres, et trop peu de lecteurs.

Je m'en tiendrai à tenir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi, disent continuellement : J'ai bien à faire du roman de mademoiselle *Lucie*, des mémoires de M. le marquis de *trois étoiles*, de la nouvelle histoire de *César* et d'*Auguste* dans laquelle il n'y a rien de nouveau ; et d'un dictionnaire des grands hommes dans lequel ils font tous si petits ; et de tant de pièces de théâtre qu'on ne voit jamais au théâtre ; et de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturel, et où l'on est de si mauvaise compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie : tout cela rebute les honnêtes gens, ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raison, lui dis-je, il y a long-temps qu'on se plaint de la multitude des livres. Voyez l'Ecclésiaste, il vous dit tout net qu'on ne cesse d'écrire, *scribendi nullus est finis*. Tant de méditation n'est qu'une affliction de la chair, *frequens meditatio afflictio est carnis*. Ce n'est pas que je croie que du temps du roi *Salomon* ou *Soleïman*, il y eût autant de livres qu'il y en eut dans Alexandrie, dont la bibliothèque royale possédait sept cents mille volumes dont *César* brûla la moitié.

Beaucoup de savans ont prétendu, et peut-être avec témérité, que cet Ecclésiaste ne pouvait être du troisième roi de la Judée,

et qu'il fut composé sous les *Ptolomées* par un juif d'Alexandrie, homme d'esprit et philosophe. Mais le fait est que la multitude de livres inlisibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choses à apprendre. Je suis occupé d'un problème de géométrie; vient un roman de Clarisse en six volumes, que des anglo-manes me vantent comme le seul roman digne d'être lu d'un homme sage : je suis assez fou pour le lire; je perds mon temps, et le fil de mes études. Puis, lorsqu'il m'a fallu lire dix gros volumes du président de *Thou*, et dix autres de *Daniel*, et quinze de *Rapin Thoyras*, et autant de *Mariana*, arrive encore un *Martinelli* qui veut que je le suive en enfer, en purgatoire, et en paradis, et qui me dit des injures parce que je ne veux pas y aller ! cela désespère. La vue d'une bibliothèque me fait tomber en syncope.

Mais, me dit M. *Gervais*, pensez-vous qu'on se mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois et de vos Indiens, que vous ne vous fouciez des préfaces du signor *Martinelli*? Hé bien, M. *Gervais*, n'imprimez pas mes Chinois et mes Indiens.

M. *Gervais* les imprima.

DES DIVERS CHANGEMENS

ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

QUI croirait que l'art de la tragédie est dû en partie à *Minos* ? Si un juge des enfers est l'inventeur de cette poésie, il n'est pas étonnant qu'elle soit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. *Theſpis* et d'autres ivrognes passent pour avoir introduit ce spectacle chez les Grecs, au temps des vendanges ; mais si nous en croyons *Platon*, dans son dialogue de *Minos*, on jouait déjà des pièces de théâtre du temps de ce prince. *Theſpis* promenait ses acteurs dans une charrette ; mais en Grèce et dans d'autres pays, long-temps avant *Theſpis*, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut, dans son origine, une chose sacrée ; et de-là vient que les hymnes des chœurs sont presque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'*Eschyle*, de *Sophocle*, d'*Euripide*. Il n'était pas permis à un poète de donner une pièce avant quarante ans ; ils s'appelaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on représentait leurs ouvrages ; l'argent que le public

employait à ces spectacles était un argent sacré.

Eubulus, ou *Eubolis*, ou *Ebylys*, - fit passer en loi qu'on mettrait à mort quiconque proposerait de détourner cette monnaie à des usages profanes. C'est pourquoi *Démofthènes*, dans sa seconde *Olinthienne*, emploie tant de circonspection et tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre *Philippe*; c'est comme si on entreprenait en Italie de soudoyer des troupes avec le trésor de Notre-Dame de Lorette.

Les spectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On fait que, chez les Egyptiens, les danses, les chants, les représentations, furent une partie essentielle des cérémonies réputées saintes. Les Juifs prirent ces usages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant et grossier tâche d'imiter ses voisins sçavans et polis; de-là ces fêtes juives, ces danses des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes, et tant d'autres cérémonies entièrement égyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les représentations imposantes et terribles étaient les mystères sacrés qu'on célébrait dans les plus vastes temples du monde, en présence des seuls initiés; c'était là que les habits, les décorations, les machines,

étaient propres au sujet , et le sujet était la vie présente et la vie future.

C'était d'abord un grand chœur , à la tête duquel était l'hierophante : „ Préparez-vous ,
 „ s'écriait-il , à voir par les yeux de l'ame
 „ l'arbitre de l'univers. Il est unique , il existe
 „ seul par lui-même , et tous les êtres doivent
 „ à lui seul leur existence ; il étend par-tout
 „ son pouvoir et ses œuvres ; il voit tout , et
 „ ne peut être vu des mortels. „

Le chœur répétait cette strophe ; ensuite on gardait quelque tems le silence ; c'était-là un vrai prologue. La pièce commençait par une nuit répandue sur le théâtre ; des acteurs paraissaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient sur des montagnes et descendaient dans des abîmes. Ils se heurtaient , ils marchaient comme égarés. Leurs discours , leurs gestes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes , et toutes les erreurs de notre vie. La scène changeait , les enfers paraissaient dans toute leur horreur , les criminels avouaient leurs fautes , et attestaient la vengeance céleste. C'est ce que *Virgile* développe admirablement dans son sixième livre de l'*Enéide* , qui n'est autre chose qu'une description des mystères ; et c'est ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de Phlégius : *Soyez justes , mortels , et ne craignez*

qu'un DIEU. Ce fou de *Scarron* se trompe donc quand il dit :

Cette sentence est bonne et belle ,
Mais en enfer de quoi fert-elle ?

Elle servait aux spectateurs. Enfin on voyait les champs élysiens , la demeure des justes. Ils chantaient la bonté de DIEU , d'un seul DIEU , architecte du monde ; ils enseignaient aux assistans tous leurs devoirs. C'est ainsi que *Stobée* parle de ces spectacles sublimes , dont on retrouve encore quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains , la comédie fut admise après la première guerre punique , pour accomplir un vœu , pour détourner la contagion , pour apaiser les dieux , comme le dit *Tite-Live* au livre VII. Ce fut un acte très-solennel de religion. Les pièces de *Livius Andronicus* furent une partie de la cérémonie sainte des jeux séculaires. Jamais de théâtre sans simulacres des dieux et sans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies païennes , quoiqu'ils en retinssent quelques-unes. Les premiers pères de l'Eglise voulurent séparer en tout les chrétiens des gentils ; ils crièrent contre les spectacles. Le théâtre , séjour des antiques divinités subalternes , leur parut l'empire du diable.

diable. *Tertullien* l'africain dit, dans son livre des spectacles, que le diable élève les acteurs sur des brodequins, pour donner un démenti à JESUS-CHRIST, qui assure que personne ne peut ajouter une coudée à sa taille. *S^t Grégoire de Nazianze* institua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend *Sozomène*; un *S^t Apollinaire* en fit autant; c'est encore *Sozomène* qui nous en instruit dans l'*Histoire ecclésiastique*. L'ancien et le nouveau testament furent les sujets de ces pièces, et il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des mystères qu'on joua quelque temps après dans presque toute l'Europe.

Castelvetro certifie dans sa poétique que la passion de JESUS-CHRIST était jouée de temps immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces représentations des Italiens, de qui nous tenons tout; et nous les imitâmes assez tard, ainsi que nous avons fait dans presque tous les arts de l'esprit et de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième siècle: les bourgeois de Paris firent leurs premiers essais à Saint-Maur. On joua les mystères à l'entrée de *Charles VI* à Paris, l'an 1380.

On croit communément que ces pièces étaient des turpitudes, des plaisanteries indécentes sur les mystères de notre sainte religion,

sur la naissance d'un Dieu dans une étable , sur le bœuf et sur l'âne , sur l'étoile des trois rois , sur ces trois rois même , sur la jalousie de *Joseph* , &c. On en juge par nos noëls , qui sont en effet des plaisanteries , aussi comiques que blâmables , sur tous ces événemens ineffables. Il n'y a presque personne qui n'ait entendu répéter les vers par lesquels on prétend qu'une de ces tragédies de la passion commence :

Matthieu? — Plaît-il, Dieu?

— Prends ton épieu.

— Prendrai-je aussi mon épée?

— Oui , et suis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la résurrection un ange parle ainsi à DIEU, le père.

Père éternel , vous avez tort ,

Et devriez avoir vergogne :

Votre fils bien-aimé est mort ,

Et vous ronflez comme un ivrogne!

— Il est mort? — Foi d'homme de bien.

— Diable emporte qu'en savait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les pièces des mystères qui sont venues jusqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plupart très-graves ;

on n'y pouvait reprendre que la grossièreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la fainte écriture en dialogues et en action ; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de DIEU. Il y avait sur le théâtre beaucoup plus de pompe et d'appareil que nous n'en avons jamais vu : la troupe bourgeoise était composée de plus de cent acteurs , indépendamment des assistans , des gagistes et des machinistes. Aussi on y courait en foule , et une seule loge était louée cinquante écus pour un carême , avant même l'établissement de l'hôtel de Bourgogne. C'est ce qui se voit par les registres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs se plaignirent que personne ne venait plus à leurs sermons , car le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue : il s'en fallait beaucoup que les sermons fussent alors aussi décens que ces pièces de théâtre. Si on veut s'en convaincre , on n'a qu'à lire les sermons de *Menot* et de tous les contemporains.

Cependant, en 1541 , le procureur général, par son réquisitoire du 9 novembre , prétend (article II) *que prédications sont plus décentes que mystères, attendu qu'elles se font par théologiens, gens doctes et de savoir , que ne sont les actes que font gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail sur les mystères et sur les moralités qui leur succédèrent, il suffira de dire que les Italiens, qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent aussi les premiers : le cardinal *Bibiens*, le pape *Léon X*, l'archevêque *Trissino*, ressuscitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs ; et il ne se trouva alors aucun petit pédant insolent qui osât croire qu'il pouvait flétrir l'art des *Sophocle*, que les papes faisaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence, en 1514, fit des dépenses immenses pour la représentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, et on y accourut des extrémités de l'Italie. La pièce est de l'archevêque *Trissino* ; elle est noble, elle est régulière, et purement écrite. Il y a des chœurs, elle respire en tout le goût de l'antiquité ; on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue et la langueur : c'étaient les défauts des Grecs ; il les imita trop dans leurs fautes, mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape *Léon X* fit représenter à Florence la *Rosalinda* du *Rucelai*, avec une magnificence très-supérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le *Rucelai* et le *Trissino*.

Long-temps auparavant la comédie portait du tombeau par le génie du cardinal *Bibiéna*, qui donna la *Calandra*, en 1482. Après lui, on eut les comédies de l'immortel *Arioste*, la fameuse *Mandragore* de *Machiavel*; enfin le goût de la pastorale prévalut. *L'Aminte* du *Tasse* eut le succès qu'elle méritait, et le *Pastor fido* un succès encore plus grand. Toute l'Europe savait et fait encore par cœur cent morceaux du *Pastor fido*; ils passeront à la dernière postérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaissent pour tel. Malheur à un peuple, comme on l'a déjà dit, qui seul est content de sa musique, de ses peintures, de son éloquence, de sa poésie !

Tandis que le *Pastor fido* enchantait l'Europe, qu'on en récitait par-tout des scènes entières, qu'on le traduisait dans toutes les langues; en quel état étaient ailleurs les belles-lettres et les théâtres? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Espagnols avaient leurs *autos-sacramentales*, c'est-à-dire, leurs actes sacramentaux. *Lopez de Vega*, qui était digne de corriger son siècle, fut subjugué par son siècle. Il dit lui-même qu'il est obligé, pour plaire, d'enfermer sous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ses sottises.

Dans l'une de ses meilleures pièces, intitulée *Dom Raymond*, ce dom *Raymond*, fils d'un roi de Navarre, est déguisé en payfan; l'infante de *Léon*, sa maîtresse, est déguisée en bûcheron; un prince de *Léon*, en pèlerin. Une partie de la scène est chez un aubergiste.

Pour les Français, quels étaient leurs livres et leurs spectacles favoris? le chapitre des *torcheculs* de *Gargantua*, l'oracle de la *dive Bouteille*, les pièces de *Chrétien* et de *Hardy*.

Soixante et douze ans s'écoulèrent depuis *Jodelle* qui, sous *Henri II*, avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, sans que la France produisît rien de supportable. Enfin *Mairet*, gentilhomme du duc de *Montmorenci*, après avoir lutté long-temps contre le mauvais goût, donna sa tragédie de *Sophonisbe*, qui ne ressemblait point à celle de l'archevêque *Trissino*. C'est une petite singularité que la renaissance du théâtre et l'observation des règles aient commencé en Italie et en France par une *Sophonisbe*. Cette pièce de *Mairet* est la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne soient point violées; elle servit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque temps avant que *Corneille* travaillât pour la scène tragique; et elle fut si goûtée, malgré ses défauts, que, lorsque

Corneille lui-même voulut ensuite donner une *Sophonisbe*, elle tomba, et celle de *Mairet* se soutint encore long-temps. *Mairet* ouvrit donc la véritable carrière où *Rotrou* entra, et celui-ci alla plus loin que son maître. On joue encore sa tragédie de *Venceslas*, pièce très-défectueuse, à la vérité, mais dont la première scène et presque tout le quatrième acte sont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut ensuite; sa *Médée*, qui n'est qu'une déclamation, eut un peu de succès; mais le *Cid* imité de l'Espagnol, fut la première pièce qui franchit les bornes de la France, et qui obtint tous les suffrages, excepté ceux du cardinal de *Richelieu* et de *Scudéri*. On fait assez jusqu'à quel point *Corneille* s'éleva dans les belles scènes des *Horaces* et de *Cinna*, dans les personnages de *Cornélie*, de *Sévère*, dans le cinquième acte de *Rodogune*. Si *Médée*, *Pertharite*, *Théodore*, *Oedipe*, *Bérénice*, *Suréna*, *Othon*, *Sophonisbe*, *Pulchérie*, *Agéfilas*, *Attila*, *dom Sanche*, *la Toison d'or*, ont été indignes de lui et de tous les théâtres, ses belles pièces et les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder avec justice comme le père de la tragédie.

Il est inutile de parler ici de celui qui fut son émule et son vainqueur, quand ce grand homme commença à baïffer. Il ne fut plus

permis alors de négliger la langue et l'art des vers dans les tragédies ; et tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de *Racine* fut méprisé.

Il est vrai qu'on nous reprocha avec raison que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie et d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a justement condamné *Corneille* pour avoir fait parler froidement d'amour *Thésée* et *Dircé* au milieu de la peste ; pour avoir mis de petites coquetteries ridicules dans la bouche de *Cléopâtre* ; et enfin , pour avoir presque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ses ouvrages , sans jamais en faire une passion forte , excepté dans les fureurs de *Camille* , et dans les scènes attendrissantes du *Cid* qu'il avait prises dans *Guilain de Castro* et qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant *Racine* l'amour insipide et les expressions bourgeoises ; mais on s'aperçut bientôt que presque toutes ses pièces et celles des auteurs suivans contenaient une déclaration , une rupture , un raccommodement , une jalousie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les pièces de cet aimable poète , s'il n'avait pas su couvrir cette faiblesse de tous les charmes de la poésie , des grâces de sa diction , de la douceur de son éloquence sage , et de toutes les ressources de son art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché dont on ne s'était pas aperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par *Saint-Evremond*; il dit que nos pièces ne font pas une impression assez forte; que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendresse; que l'émotion tient lieu de saisissement, l'étonnement de l'horreur; qu'il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond.

Il faut avouer que *Saint-Evremond* a mis le doigt dans la plaie secrète du théâtre français: on dira tant qu'on voudra que *Saint-Evremond* est l'auteur de la pitoyable comédie de *Sir Politik* et de celle des opéra; que ses petits vers de société font ce que nous avons de plus plat en ce genre; que c'était un petit feseur de phrases: mais on peut être totalement dépourvu de génie, et avoir beaucoup d'esprit et de goût. Certainement son goût était très-fin, quand il trouvait ainsi la raison de la langueur de la plupart de nos pièces.

Il nous a presque toujours manqué un degré de chaleur; nous avons tout le reste. L'origine de cette langueur, de cette faiblesse monotone, venait en partie de ce petit esprit de galanterie, si cher alors aux courtisans et

aux femmes , qui a transformé le théâtre en conversations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raisonnemens politiques qui ont gâté *Sertorius* , qui ont rendu *Othon* si froid , et *Suréna* et *Attila* si mauvais. Mais une autre raison empêchait encore qu'on ne déployât un grand pathétique sur la scène , et que l'action ne fût vraiment tragique ; c'était la construction du théâtre et la mesquinerie du spectacle. Nos théâtres étaient , en comparaison de ceux des Grecs et des Romains , ce que sont nos halles , notre place de Grève , nos petites fontaines de village , où des porteurs d'eau viennent remplir leurs seaux , en comparaison des aqueducs et des fontaines d'*Agrippa* , du forum *Trajani* , du *Colisée* , et du *capitole*.

Nos salles de spectacle méritaient bien sans doute d'être excommuniées , quand des bateleurs louaient un jeu de paume pour représenter *Cinna* sur des tréteaux ; et que ces ignorans , vêtus comme des charlatans , jouaient *César* et *Auguste* en perruque quarrée et en chapeau bordé.

Tout fut bas et servile. Des comédiens avaient un privilège ; ils achetaient un jeu de paume , un tripot ; ils formaient une troupe comme des marchands forment une société. Ce n'était pas-là le théâtre de *Périclès*. Que

pouvait-on faire sur une vingtaine de planches chargées de spectateurs? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux? quelle grande action théâtrale pouvait être exécutée? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poète? Les pièces devaient être composées de longs récits; c'étaient des conversations plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue; ils rebutaient une pièce qui n'en avait point. Il fallut que *Corneille* dans *Cinna* débutât par l'inutile monologue d'*Emilie*, qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théâtrale, toutes grandes expressions des passions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces traits terribles et perçans qui arrachent le cœur: on le touchait, et il fallait le déchirer. La déclamation qui fut, jusqu'à mademoiselle *le Couvreur*, un récitatif mesuré, un chant presque noté, mettait encore un obstacle à ces emportemens de la nature qui se peignent par un mot, par une attitude, par un silence, par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençames à connaître ces traits que par mademoiselle *Dumesnil*, lorsque dans *Méropé*, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler son propre fils; quand *Narbas*

l'arrêta ; quand , laissant tomber son poignard , on la vit s'évanouir entre les bras de ses femmes , et qu'elle sortit de cet état de mort avec les transports d'une mère ; lorsqu'en suite s'élançant aux yeux de *Polifonte* , traversant en un clin d'œil tout le théâtre , les larmes dans les yeux , la pâleur sur le front , les sanglots à la bouche , les bras étendus , elle s'écria : *Barbare , il est mon fils*. Nous avons vu *Baron* ; il était noble et décent , mais c'était tout : mademoiselle *le Couvreur* avait les graces , la justesse , la simplicité , la vérité , la bienfiance ; mais pour le grand pathétique de l'action , nous le vîmes la première fois dans mademoiselle *Dumesnil*.

Quelque chose de supérieur encore , s'il est possible , a été l'action de mademoiselle *Clairon* et de l'acteur qui joue *Tancrede* , au troisième acte de la pièce de ce nom , et à la fin du cinquième. Jamais les ames n'ont été transportées par des secouffes si vives ; jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'est déployée en ces deux occasions dans une force dont jusque-là nous n'avions point d'idée ; et mademoiselle *Clairon* est devenue sans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si , dans le quatrième acte de *Mahomet* , on avait de jeunes acteurs qui prissent ces

grands traits pour modèle ; un *Séide* qui sût être à la fois enthousiaste et tendre , féroce par fanatisme , humain par nature , qui sût frémir et pleurer ; une *Palmire* animée , attendrie , effrayée , tremblante du crime qu'on va commettre , sentant déjà l'horreur , le repentir , le désespoir , à l'instant que le crime est commis ; un père vraiment père qui en eût les entrailles , la voix , le maintien ; un père qui reconnaît ses deux enfans dans ses deux meurtriers , qui les embrasse en versant ses larmes avec son sang , qui mêle ses pleurs avec ceux de ses enfans , qui se soulève pour les ferrer entre ses bras , retombe , se penche sur eux ; enfin , ce que la nature et la mort peuvent fournir à un tableau ; cette situation serait encore au-dessus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'est que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hasardé d'être ce qu'ils doivent être , des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous savons , et le public le fait mieux que nous , qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles et déchirantes ; que plus elles font d'impression , bien amenées , bien ménagées , plus elles sont impertinentes quand elles sont hors de propos. Une pièce mal écrite , mal débrouillée , obscure , chargée d'incidens incroyables , qui n'a

de mérite que celui d'un pantomime ou d'un décorateur, n'est qu'un monstre dégoûtant.

Placez un tombeau dans *Sémiramis*, osez faire paraître l'ombre de *Ninus*; que *Ninias* sorte de ce tombeau, les bras teints du sang de sa mère, cela vous sera permis. Le respect pour l'antiquité, la mythologie, la majesté du sujet, la grandeur du crime, je ne fais quoi de sombre et de terrible répandu dès les premiers vers sur toute cette tragédie, transportent le spectateur hors de son siècle et de son pays; mais ne répétez pas ces hardiesses; quelles soient rares, quelles soient nécessaires: si elles sont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire? craindre tous les écueils. Mais comme il est plus aisé de faire une belle décoration qu'une belle scène, plus aisé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il est vraisemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

DE LA TRAGÉDIE

ANGLAISE.

LES Anglais avaient déjà un théâtre, aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. *Shakespeare*, que les Anglais prennent pour un *Sophocle*, florissait à peu-près dans le temps de *Lopéz de Vega* ; il créa le théâtre ; il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie : c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle *tragédies*, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps, qui fait seul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plupart des idées bizarres et gigantesques de cet auteur ont acquis, au bout de cent cinquante ans, le droit de passer pour sublimes. Les auteurs modernes l'ont presque tous copié. Mais ce qui réussissait dans *Shakespeare* est sifflé chez

eux ; et vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet auteur augmente à mesure que l'on méprise les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter ; et le mauvais succès des copistes fait seulement qu'on le croit inimitable.

Vous savez que dans la tragédie du *Maure de Venise*, pièce très-touchante, un mari étrange la femme sur le théâtre, et que, quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très-injustement. Vous n'ignorez pas que dans *Hamlet*, des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vau-devilles, et en faisant sur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaisanteries convenables à gens de leur métier ; mais ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises.

Sous le règne de *Charles II*, qui était celui de la politesse et l'âge des beaux arts, *Otwai*, dans sa *Venise sauvée*, introduit le sénateur *Antonio* et sa courtisane *Naki*, au milieu des horreurs de la conspiration du marquis de *Bedmar*. Le vieux sénateur *Antonio* fait auprès de sa courtisane toutes les sageries d'un vieux débauché impuissant et hors du bon sens. Il contrefait le taureau et le chien ; il mord les jambes de sa maîtresse qui lui donne des coups de pied et des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'*Otwai* ces bouffonneries faites
pour

pour la plus vile canaille ; mais on a laissé dans le Jules-César de *Shakespeare* les plaifanteries des cordonniers et des savetiers romains, introduits sur la scène avec *Cassius* et *Brutus*. Vous vous plaindrez, sans doute, que ceux qui jusqu'à présent vous ont parlé du théâtre anglais, et surtout de ce fameux *Shakespeare*, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs ; et que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans qui demandent grace pour toutes ses fautes. Je vous répondrai qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un poëte ; mais très-difficile de traduire ses beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fissent connaître quelques beautés ; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homère* et de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes.

J'ai hasardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais ; en voici un de *Shakespeare*. Faites grâce à la copie en faveur de l'original ; et souvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau. J'ai choisi le monologue de la tragédie de Hamlet,

qui est su de tout le monde , et qui commence par ces vers :

To be , or not to be ! that is the question ! &c.

C'est Hamlet , prince de Danemarck , qui parle , &c.

Demeure , il faut choisir , et passer à l'instant
De la vie à la mort , et de l'être au néant.
Dieux justes , s'il en est , éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage ,
Supporter ou finir mon malheur et mon sort ?
Qui suis-je ? qui m'arrête ? et qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux , c'est mon unique asile ;
Après de longstransports , c'est un sommeil tranquille.
On s'endort , et tout meurt.... Mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace , on dit que cette courte vie
De tourmens éternels est aussitôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Hé , qui pourrait sans toi supporter cette vie ;
De nos fourbes puissans bénir l'hypocrisie ;
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ;
Ramper sous un ministre , adorer ses hauteurs ;
Et montrer les langueurs de son ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue ?

La mort ferait trop douce en ces extrémités ;
 Mais le scrupule parle , et nous crie , arrêtez ;
 Il défend à nos mains cet heureux homicide ,
 Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide , &c.

Après ce morceau de poésie , les lecteurs
 sont priés de jeter les yeux sur la traduction
 littérale :

Etre ou n'être pas , c'est-là la question ;
 S'il est plus noble dans l'esprit de souffrir
 Les piqûres et les flèches de l'affreuse fortune ,
 Ou de prendre les armes contre une mer de trouble ,
 Et , en s'opposant à eux , les finir ? Mourir , dormir ,
 Rien de plus ; et par ce sommeil , dire : Nous terminons
 Les peines du cœur , et dix mille chocs naturels
 Dont la chair est héritière ; c'est une consommation
 Ardemment désirable. Mourir , dormir :
 Dormir , peut-être rêver ! Ah , voilà le mal !
 Car , dans ce sommeil de la mort , quels rêves aura-t-on ,
 Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle ?
 C'est-là ce qui fait penser ; c'est-là la raison
 Qui donne à la calamité une vie si longue :
 Car qui voudrait supporter les coups et les injures du
 temps ,
 Les torts de l'oppressé , les dédains de l'orgueilleux ,
 Les angoisses d'un amour méprisé , les délais de la
 justice ,

L'insolence des grandes places, et les rebuts
 Que le mérite patient effuie de l'homme indigne,
 Quand il peut faire son quietus ? (a)
 Avec une simple aiguille à tête, qui voudrait porter
 ces fardeaux,
 Sanglotter, fuser sous une fatigante vie ?
 Mais cette crainte de quelque chose après la mort,
 Ce pays ignoré, des bornes duquel
 Nul voyageur ne revient, embarrasse la volonté,
 Et nous fait supporter les maux que nous avons,
 Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connais-
 sons pas.
 Ainsi la conscience fait des poltrons de nous tous ;
 Ainsi la couleur naturelle de la résolution
 Est ternie par les pâles teintes de la pensée ;
 Et les entreprises les plus importantes,
 Par ce respect, tournent leur courant de travers,
 Et perdent leur nom d'action. . . .

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot ; malheur aux feseurs de traductions littérales, qui traduisant chaque parole énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'esprit vivifie.

Voici encore un passage d'un fameux tragique anglais ; c'est *Dryden*, poète du temps

(a) Ce mot latin, qui signifie *tranquille*, est dans l'original : on s'en servait, et on s'en sert encore, pour exprimer *quitte à quitte*.

de *Charles II*, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation sans mélange, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages.

Ce morceau commence ainsi :

*When I consider Life, t' is all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit, &c.*

De desseins en regrets, et d'erreurs en desirs,
Les mortels insensés promènent leur folie,
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
Demain vient, et nous laisse encor plus malheureux.
Quelle est l'erreur, hélas! du soin qui nous dévore!
Nul de nous ne voudrait recommencer son cours.
De nos premiers momens nous maudissons l'aurore;
Et de la nuit qui vient nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont jusqu'ici excellé. Leurs pièces, presque toutes barbares, dépourvues de bienséances, d'ordre, et de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux, si remplis de l'enflure asiatique; mais aussi les

échaffes du style figuré , sur lesquelles la langue anglaise est guindée , élèvent l'esprit bien haut , quoique par une marche irrégulière.

Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même *Dryden* , dans sa farce de dom Sébastien roi de Portugal , qu'il appelle *tragédie* , fait parler ainsi un officier à ce monarque :

LE ROI SÉBASTIEN.

Ne me connais-tu pas , traître , insolent ?

A L O N Z E.

Qui, moi ?

Je te connais fort bien , mais non pas pour mon roi.
 Tu n'es plus dans Lisbonne , où ta cour méprisable
 Nourrissait de ton cœur l'orgueil insupportable.
 Un tas d'illustres fots et de fripons titrés ,
 Et de gueux du bel air , et d'esclaves dorés ,
 Chatouillait ton oreille , et fascinaït ta vue ;
 On t'entourait en cercle ainsi qu'une statue.
 Quand tu disais un mot , chacun , le cou tendu ,
 S'empressait d'applaudir sans t'avoir entendu ;
 Et ce troupeau servile admirait en silence
 Ta royale sottise et ta noble arrogance :
 Mais te voilà réduit à ta juste valeur.

Ce discours est un peu anglais ; la pièce d'ailleurs est bouffonne. Comment concilier ,

difent nos critiques , tant de ridicule et de raison , tant de bassesse et de sublime ? Rien n'est plus aisé à concevoir ; il faut songer que ce sont des hommes qui ont écrit. La scène espagnole a tous les défauts de l'anglaise , et n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne fois qu'étaient donc les Grecs ? qu'était donc *Euripide* qui , dans la même pièce , fait un tableau si touchant , si noble , d'*Alceste* s'immolant à son époux , et met dans la bouche d'*Admète* et de son père des puérlités si grossières , que les commentateurs mêmes en sont embarrassés ? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le sommeil d'*Homère* quelquefois un peu long , et les rêves de ce sommeil assez insipides ? Il faut bien des siècles pour que le bon goût s'épure. *Virgile* chez les Romains , *Racine* chez les Français , furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

M. *Addison* est le premier anglais qui ait fait une tragédie raisonnable. Je le plaindrais , s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de *Caton* est écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle et énergique dont *Corneille* le premier donna chez nous de si beaux exemples dans son style inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe et très-républicain. Je doute

que nos jeunes dames et nos petits-mâtres eussent aimé *Caton* en robe-de-chambre, lisant des dialogues de *Platon*, et faisant ses réflexions sur l'immortalité de l'âme ; mais ceux qui s'élèvent au-dessus des usages, des préjugés, des faiblesses de leur nation ; ceux qui sont de tous les temps et de tous les pays ; ceux qui préfèrent la grandeur philosophique à des déclarations d'amour, seront bien aises de trouver ici une copie, quoiqu'imparfaite, de ce morceau sublime. Il semble qu'*Addisson*, dans ce beau monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre *Shakespeare*. Je traduirai l'un comme l'autre, c'est-à-dire, avec cette liberté sans laquelle on s'écarterait trop de son original, à force de vouloir lui ressembler. Le fonds est très-fidèle ; j'y ajoute peu de détails. Il m'a fallu enchérir sur lui, ne pouvant l'égaliser.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle ;
 C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
 Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
 Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes.
 Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
 Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
 Les portes de la vie et de l'éternité.
 L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
 O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !

Que

Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?
 Dans quels climats nouveaux , dans quel monde ignoré
 Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
 Où fera cet esprit qui ne peut se connaître ?
 Que me préparez-vous , abymes ténébreux ?
 Allons , s'il est un DIEU , Caton doit être heureux.
 Il en est un , sans doute , et je suis son ouvrage.
 Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
 Il doit venger sa cause , et punir les pervers.
 Mais comment ? dans quel temps ? et dans quel univers ?
 Ici la vertu pleure , et l'audace l'opprime ;
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
 La fortune y domine , et tout y fuit son char.
 Ce globe infortuné fut formé pour César.
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
 Je te verrai sans ombre , ô vérité céleste !
 Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil.
 Cette vie est un songe , et la mort un réveil.

Dans cette tragédie d'un patriote et d'un philosophe , le rôle de *Caton* me paraît surtout un des plus beaux personnages qui soient sur aucun théâtre. Le *Caton* d'*Addisson* est , je crois , fort au-dessus de la *Cornélie* de *Pierre Corneille* ; car il est continuellement grand sans enflure ; et le rôle de *Cornélie* , qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire , sent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut

toujours être héroïne , et *Caton* ne s'aperçoit jamais qu'il est un héros.

Il est bien triste que quelque chose de si beau ne soit pas une belle tragédie ; des scènes décousues qui laissent souvent le théâtre vide, des *à parte* trop longs et sans art, des amours froids et insipides, une conspiration inutile à la pièce, un certain *Sempronius* déguisé et tué sur le théâtre ; tout cela fait de la fameuse tragédie de *Caton*, une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais jouer, quand même nous penserions à la romaine ou à l'anglaise. La barbarie et l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé jusque dans la sagesse d'*Addisson*. Il me semble que je vois le czar *Pierre* qui, en réformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation et des mœurs de son pays.

La coutume d'introduire de l'amour à tort et à travers dans les ouvrages dramatiques, passa de Paris à Londres, vers l'an 1660, avec nos rubans et nos perruques. Les femmes, qui y parent les spectacles comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autres choses que d'amour. Le sage *Addisson* eut la molle complaisance de plier la sévérité de son caractère aux mœurs de son temps, et gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui, les pièces sont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs

plus corrects et moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort sages , mais froides. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres brillans de *Shakespeare* plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble jusqu'à présent à un arbre touffu , planté par la nature , jetant au hafard mille rameaux , et croissant inégalement avec force. Il meurt si vous voulez forcer sa nature, et le tailler en arbre des jardins de Marly.

SUR LA COMEDIE

ANGLAISE.

SI dans la plupart des tragédies anglaises les héros sont ampoulés, et les héroïnes extravagantes, en récompense le style est plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait souvent celui de la débauche, plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chose par son nom. Une femme fâchée contre son amant lui souhaite la v. . . . Un ivrogne, dans une pièce qu'on joue tous les jours, se masque en prêtre, fait du tapage, est arrêté par le guet : il se dit curé ; on lui demande s'il a une cure ; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude Une des comédies les plus décentes, intitulée *le Mari négligent*, représente d'abord ce mari qui se fait gratter la tête par une servante assise à côté de lui ; sa femme survient et s'écrie : A quelle autorité ne parvient-on pas par être p. . . . ! Quelques cyniques prennent le parti de ces expressions grossières ; ils s'appuient sur l'exemple d'*Horace* qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain, et tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui

gagnent chez nous à être voilées. Mais *Horace* qui semble fait pour les mauvais lieux , ainsi que pour la cour , et qui entend parfaitement les usages de ces deux empires , parle aussi franchement de ce qu'un honnête homme , dans ses besoins , peut faire à une jeune fille , que s'il parlait d'une promenade ou d'un souper. On ajoute que les Romains , du temps d'*Auguste* , étaient aussi polis que les Parisiens ; et que ce même *Horace* , qui loue l'empereur *Auguste* d'avoir réformé les mœurs , se conformait sans honte à l'usage de son siècle , qui permettait les filles , les garçons , et les noms propres. Chose étrange (si quelque chose pouvait l'être) qu'*Horace* , en parlant le langage de la débauche , fut le favori d'un réformateur ; et qu'*Ovide* , pour avoir parlé le langage de la galanterie , fut exilé par un débauché , un fourbe , un assassin , nommé *Octave* , parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice ! (a)

Quoi qu'il en soit , *Bayle* prétend que les expressions sont indifférentes ; en quoi lui , les cyniques , et les stoïciens semblent se tromper ; car chaque chose a des noms différens qui la peignent sous divers aspects , et qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les

(a) Voyez les causes de la persécution faite par *Octave* à *Ovide* , dans le *Dictionnaire philosophique*.

mots de *magistrat* et de *robin*, de *gentilhomme* et de *gentillâtre*, d'*officier* et d'*aigrefin*, de *religieux* et de *moine*, ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage et tout ce qui sert à ce grand œuvre sera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin, et par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace; et le curé tâchera de donner l'idée d'un sacrement. Les mots ne sont donc pas indifférens puisqu'il n'y a point de synonymes.

Il faut encore considérer que, si les Romains permettaient des expressions grossières dans des satires qui n'étaient lues que de peu de personnes, ils ne souffraient pas des mots déshonnêtes sur le théâtre. Car, comme dit la Fontaine, *chastes sont les oreilles, encor que les yeux soient fripons*. En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gâté la plupart des pièces de *Molière*. Ils ont voulu faire un *Tartuffe*; il était impossible que ce sujet réussît à Londres: la raison en est qu'on ne se plaît guère aux portraits des gens qu'on

ne connaît pas. Un des plus grands avantages de la nation anglaise , c'est qu'il n'y a point de *Tartuffes* chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots , il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît presque pas le nom de *dévo*t , mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbécilles qui mettent leurs ames en d'autres mains , ni de ces petits ambitieux qui s'établissent dans un quartier de la ville un empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes et toujours faibles , et sur quelques hommes plus faibles et plus méprisables qu'elles. La philosophie, la liberté et le climat conduisent à la misanthropie. Londres qui n'a point de *Tartuffes* est plein de *Timons*. Aussi le *Misanthrope* , ou l'Homme au franc procédé , est une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du temps que *Charles II* et sa cour brillante tâchaient de défaire la nation de son humeur noire. *Wicherley* , auteur de cet ouvrage , était l'amant déclaré de la duchesse de *Cleveland* , maîtresse du roi. Cet homme qui passait sa vie dans le plus grand monde , en peignait les ridicules et les faiblesses avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de *Wicherley* sont plus hardis que ceux de *Molière* , mais aussi ils ont moins de finesse et de bienfaisance. L'auteur anglais a corrigé le seul défaut qui

soit dans la pièce de *Molière* ; ce défaut est le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaise est intéressante , et l'intrigue en est ingénieuse , mais trop hardie pour nos mœurs.

C'est un capitaine de vaisseau, plein de valeur , de franchise , et de mépris pour le genre humain : il a un ami sage et sincère dont il se défie, et une maîtresse dont il est tendrement aimé , sur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux ; au contraire il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est le plus indigne homme qui respire, et il a donné son cœur à la plus coquette et à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assuré que cette femme est une *Pénélope* , et ce faux ami un *Caton*. Il part pour aller se battre contre les *Hollandais* , et laisse tout son argent , ses pierreries , et tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien , et recommande cette femme elle-même à cet ami fidèle sur lequel il compte si fort. Cependant le véritable honnête homme , dont il se défie tant , s'embarque avec lui ; et la maîtresse qu'il n'a pas seulement daigné regarder , se déguise en page , et fait le voyage sans que le capitaine s'aperçoive de son sexe de toute la campagne.

Le capitaine ayant fait sauter son vaisseau dans un combat , revient à Londres sans

secours , sans vaisseau , et sans argent , avec son page et son ami , ne connaissant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes , qu'il compte retrouver avec sa cassette et sa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié ; et on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours ; mais , pour l'en convaincre mieux , cette honnête dame devient amoureuse du petit page , et veut le prendre à force : mais comme il faut que justice se fasse , et que dans une pièce de théâtre le vice soit puni , et la vertu récompensée , il se trouve à la fin du compte que le capitaine se met à la place du page , couche avec son infidèle , fait cocu son traître ami , lui donne un bon coup d'épée au travers du corps , reprend sa cassette , et épouse son page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette pièce d'une comtesse de *Pimbefche* , vieille plaideuse , parente du capitaine , laquelle est bien la plus plaisante créature et le meilleur caractère qui soit au théâtre.

Wicherley a encore tiré de *Molière* une pièce non moins singulière et non moins hardie , c'est une espèce d'Ecole des femmes. Le principal personnage de la pièce est un drôle à

bonnes fortunes , la terreur des maris de Londres , qui , pour être plus sûr de son fait , s'avise de faire courir le bruit que , dans sa dernière maladie , les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation , tous les maris lui amènent leurs femmes , et le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne surtout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence et de tempérament , et qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette pièce n'est pas , si vous voulez , l'école des bonnes mœurs ; mais en vérité , c'est l'école de l'esprit et du bon comique.

Un chevalier *van Brugh* a fait des comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce chevalier était un homme de plaisir , et par-dessus cela poète et architecte. On prétend qu'il écrivait avec autant de délicatesse et d'élégance , qu'il bâtissait grossièrement. C'est lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, pesant et durable monument de notre malheureuse bataille d'Hochstet. Si les appartemens étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses , ce château serait assez commode. On a mis dans l'épithaphe de *van Brugh*, qu'on souhaitait que la terre ne lui fût point légère,

attendu que de son vivant il l'avait si inhumainement chargée. Ce chevalier ayant fait un tour en France, avant la belle guerre de 1701, fut mis à la bastille, et y resta quelque temps sans avoir jamais pu savoir ce qui lui avait attiré cette distinction de la part de notre ministère. Il fit une comédie à la bastille; et ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il effuya cette violence.

Celui de tous les anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique, est feu M. *Congrève*. Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont rigoureusement observées. Elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse : on n'y effuie pas la moindre mauvaise plaisanterie : vous y voyez par-tout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon ; ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie*. Ses pièces sont les plus spirituelles et les plus exactes, celles de *van Brugh* les plus gaies, et celles de *Wicherley* les plus fortes. Il est à remarquer qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de *Molière* ; il n'y a que les mauvais auteurs anglais qui aient dit du mal de ce grand homme.

Au reste, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces anglaises dont je suis si grand partisan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaisanterie des *Wicherley* et des *Congrève* : on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaise, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'anglais, et de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant *Plaute* et *Aristophane* ; pourquoi ? c'est que je ne suis ni grec ni romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à-propos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la tragédie. Il n'est question chez elle que de grandes passions, et de sottises héroïques, consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire. *Oedipe*, *Electre*, appartiennent aux Espagnols, aux Anglais, et à nous comme aux Grecs. Mais la bonne comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation ; et si vous ne connaissez pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur scène souvent enfanglantée et ornée de corps morts ; on leur reproche leurs gladiateurs qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, et qui s'en retournent quelquefois avec un nez et

une joue de moins. Ils disent pour leurs raisons qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, et les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre est un peu loin de celui des *Sophocle* et des *Euripide*; et à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez et une joue sont bien peu de chose, en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque, pour le plaisir des dames romaines.

Ils ont eu quelquefois des danses dans leurs comédies, et ces danses ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique et l'Etat républicain furent représentés, en 1709, par une danse tout-à-fait galante. On voyait d'abord un roi qui, après un entrechat, donnait un grand coup de pied dans le derrière à son premier ministre, celui-ci le rendait à un second, le second à un troisième; et enfin celui qui recevait le dernier coup, figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne: le tout se faisait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danse ronde, où chacun donnait et recevait également. C'est pourtant-là le pays qui a produit des *Addisson*, des *Pope*, des *Locke*, et des *Newton*!

DU THEATRE ANGLAIS,

PAR JEROME CARRÉ.

DEU X petits livres anglais nous apprennent que cette nation , célèbre par tant de bons ouvrages et tant de grandes entreprises , possède de plus deux excellens poètes tragiques ; l'un est *Shakespeare* , qu'on assure laisser *Corneille* fort loin derrière lui ; et l'autre le tendre *Otwai* , très-supérieur au tendre *Racine*.

Cette dispute étant une affaire de goût , il semble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poète de son pays que celui d'un autre ? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaisir mal à propos ; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris et celui de Londres. Nous nous adressons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg jusqu'à Naples , et nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres , soit russe , soit italien , soit allemand , ou espagnol , point de suisse ou de hollandais , qui ne connaisse , par exemple , *Cinna* ou *Phèdre* ; et très-peu connaissent les œuvres de *Shakespeare*

et d'*Otwai*. C'est déjà un assez grand préjugé ; mais ce n'est qu'un préjugé. Il faut mettre les pièces du procès sur le bureau. Hamlet est une des pièces les plus estimées de *Shakespeare*, et des plus courues. Nous allons fidèlement l'exposer aux yeux des juges.

Plan de la tragédie d'Hamlet.

LE sujet d'Hamlet, prince de Danemarck, est à peu-près celui d'Electre.

Hamlet, roi de Danemarck, a été empoisonné par son frère *Claudius*, et par sa propre femme *Gertrude*, qui lui ont versé du poison dans l'oreille pendant qu'il dormait. *Claudius* a succédé au mort ; et peu de jours après l'enterrement, la veuve a épousé son beau-frère.

Personne n'a eu le moindre soupçon de l'empoisonnement du feu roi *Hamlet* par l'oreille. *Claudius* règne tranquillement. Deux soldats étant en sentinelle à la porte du palais de *Claudius*, l'un dit à l'autre : Comment s'est passé ton heure de garde ? Fort bien ; je n'ai pas entendu une souris trotter. Après quelques propos pareils, un spectre paraît vêtu à peu-près comme le feu roi *Hamlet* ; l'un des deux soldats dit à son camarade : Parle à ce revenant, toi, car tu as étudié. Volontiers, dit l'autre.

Arrête et parle , fantôme , je te l'ordonne , parle. Le fantôme disparaît sans répondre. Les deux soldats étonnés raisonnent sur cette apparition. Le soldat docteur se reffouvient d'avoir ouï dire *que la même chose était arrivée à Rome du temps de la mort de César : les tombeaux s'ouvrirent , les morts dans leurs linceuls s'écrièrent et sautèrent dans les rues de Rome. C'est sûrement un présage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparait encore. Une sentinelle lui crie : Fantôme , que veux-tu ? puis-je faire quelque chose pour toi ? viens-tu pour quelque trésor caché. *Alors le coq chante.* Le spectre s'en retourne à pas lents ; les sentinelles se proposent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit , et ces soldats concluent que c'est l'usage que les esprits s'enfuient au chant du coq.

Car , disent-ils , dans le temps de l'aveugement , la veille de Noël , l'oiseau du point du jour chante toute la nuit , et alors les esprits n'osent plus courir. Les nuits sont saines , les planètes n'ont point de mauvaise influence , les fées et les sorcières sont sans pouvoir , dans un temps si saint et si béni.

Vous noterez que c'est-là un des beaux endroits que Pope a marqués avec des guillemets dans son édition de *Shakespeare* , pour en faire sentir la force.

Après

Après cette apparition, le roi *Claudius*, *Gertrude* sa femme, et les courtisans, font conversation dans une salle du palais. Le jeune *Hamlet*, fils du monarque empoisonné, *Hamlet*, le héros de la pièce, reçoit avec une tristesse morne et sévère, les marques d'amitié que lui donnent *Claudius* et *Gertrude* : ce prince était bien loin de soupçonner que son père eût été empoisonné par eux ; mais il trouvait fort mauvais, dans le fond de son cœur, que sa mère se fût remariée si vite avec le frère de son premier mari. C'est en vain que *Gertrude* veut persuader à son fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'est pas*, dit-il, *mon habit couleur d'encre, ce ne sont pas les apparences de la douleur qui font le deuil véritable ; ce deuil est au fond de mon cœur ; le reste n'est que vaine ostentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Danemarck, et aller à l'école à Vittemberg. *Cher Hamlet, ne va point à l'école à Vittemberg, reste avec nous.* *Hamlet* répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi *Claudius* en est charmé, et ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré seul reste en proie à ses réflexions.

Quoi ! dit-il, ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père sentait toujours renaître son appétit en mangeant, ma mère en

épouse un autre au bout d'un mois ! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un satyre n'approche du soleil ! à peine le mois écoulé ! un petit mois ! que dis-je , avant qu'elle eût usé les souliers avec lesquels elle suivit le corps de mon pauvre père ! Ah ! la fragilité est le nom de la femme. Mon cœur se fend , car il faut que j'arrête ma langue. Pope avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux sentinelles viennent informer le prince *Hamlet* qu'ils ont vu un spectre tout semblable au roi son père : cela donne une inquiétude au prince ; il brûle de voir ce fantôme ; il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de se taire ; et il va chez lui attendre avec impatience que le jour finisse.

Tandis qu'il est dans sa chambre au palais, il y a une jeune personne nommée *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand chambellan, qui paraît dans la maison de son père avec son frère *Laërte*. Ce *Laërte* va voyager ; cette *Ophélie* sent un peu de goût pour le prince *Hamlet*. *Laërte* lui donne de très-bons conseils.

Voyez-vous , ma sœur ? un prince , un héritier d'un royaume ne doit pas couper sa viande lui-même ; il faut qu'on lui choisisse ses morceaux : prenez garde de perdre avec lui votre cœur , et de laisser votre chaste trésor ouvert à ses violentes

importunités. Il est dangereux d'ôter son masque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit souvent les enfans du printemps, avant que leurs boutons soient ouverts, et dans le matin et la rosée de la jeunesse, les vents contagieux sont fort à craindre.

OPHELIE répond.

Ah ! mon cher frère, ne fais pas avec moi comme font tant de curés maugracieux, qui montrent le chemin roide et épineux du ciel, tandis qu'eux-mêmes sont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frère et la sœur, ayant ainsi raisonné, laissent la place au prince *Hamlet*, qui revient avec un ami, et les mêmes sentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme se présente encore devant eux. Le prince lui parle avec respect et avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui faisant signe de le suivre. Ah ! ne le suivez pas, lui dit son ami ; quand on a suivi un esprit, on court risque de devenir fou. N'importe, répond *Hamlet*, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout : *Mon destin me crie d'y aller*, dit-il, *et rend les plus petits de mes artères aussi forts que le lion de Némée. Oui, je suivrai, et je ferai un esprit de quiconque s'y opposera.*

Il s'en retourne donc avec le fantôme, et ils reviennent ensuite familièrement tous deux

ensemble. Le revenant lui apprend qu'il est en purgatoire, et qu'il va lui conter des choses qui lui feront dresser les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit, dit-il, que je suis mort de la piqure d'un serpent dans mon verger; mais le serpent c'est celui qui porte ma couronne, c'est mon frère; et ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il m'a fait mourir sans que je pussé recevoir l'extrême-onction; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luisans annoncent l'aurore; adieu. souviens-toi de moi.

Les amis du prince *Hamlet* reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'esprit. C'est un très-honnête esprit, répond le prince; mais jurez-moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend aussitôt la voix du fantôme qui crie aux amis : Jurez. Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée; le fantôme crie sous terre : Jurez par son épée. Ils font le serment, *Hamlet* s'en va avec eux sans prendre aucune résolution.

Le lecteur qui lit cette histoire merveilleuse, peut se souvenir que ce même prince *Hamlet* était amoureux de mademoiselle *Ophélie*, fille du milord *Polonius*, grand chambellan, et sœur du jeune *Laërte*, qui va en France pour se former l'esprit et le cœur. Le bon homme *Polonius* recommande *Laërte* son fils à son gouverneur, lui dit en propres termes, que ce

jeune homme va quelquefois au b... et qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ses instructions, sa fille *Ophélie* arrive toute effarée. *Ah! milord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet; le prince Hamlet est arrivé, le pourpoint déboutonné, sans chapeau, sans jarretières, les bas sur les talons, les genoux tremblans et heurtans l'un contre l'autre, pâle, comme sa chemise. Il m'a long-temps manié le visage comme s'il voulait me peindre, m'a secoué le bras, a branlé la tête, a poussé de profonds soupirs, et s'en est allé comme un aveugle qui cherche son chemin à tâtons.*

Le chambellan *Polonius*, qui ne fait pas qu'*Hamlet* a vu un esprit, et qu'il peut en être devenu fou, croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de son amour pour *Ophélie*; et les choses en restent là. Le roi et la reine raisonnent beaucoup sur la folie du prince. Des ambassadeurs de (a) Norvège arrivent à la cour, et apprennent cet accident. Le bon homme *Polonius*, qui est un vieux radoteur beaucoup plus fou qu'*Hamlet*, assure le roi qu'il aura grand soin du malade: *C'est mon devoir, dit-il, car qu'est-ce que le devoir? c'est le devoir, comme le jour est le jour, la nuit*

(a) En France on s'avise d'imprimer *Norwège*, *Wirtemberg*, *Westphalie*, c'est que les imprimeurs français ne savent pas que le *w* tudesque vaut notre *v* consonne.

est la nuit , et le temps est le temps ; ainsi , puisque la brièveté est l'ame de l'esprit , et que la loquacité en est le corps , je serai court. Votre noble fils est fou ; je l'appelle fou , car qu'est-ce que la folie , sinon d'être fou ? Il est donc fou , Madame. Cela est , c'est grande pitié ; mais c'est grande pitié que cela soit vrai : il ne s'agit plus que de trouver la cause de l'effet. Or , la cause , c'est que j'ai une fille. Pour prouver que c'est l'amour qui a ôté le sens commun au prince , il lit au roi et à la reine les lettres que Hamlet a écrites à Ophélie.

Tandis que le roi , la reine , et toute la cour , s'entretiennent ainsi du triste état du prince , il arrive tout en désordre , et confirme par ses discours l'opinion qu'on a de sa cervelle ; cependant il fait quelquefois des réponses qui décèlent une ame profondément blessée , lesquelles ont beaucoup de sens. Les chambellans , qui ont ordre de le divertir , lui proposent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. *Hamlet* parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence ; les comédiens jouent une scène devant lui , il en dit fort bien son avis : et ensuite quand il est seul , il déclare qu'il n'est pas si fou qu'il le paraît. *Quoi , dit-il , un comédien vient de pleurer pour Hécube ! Eh qu'est-ce que lui est Hécube ? Que ferait-il donc , si son oncle et sa mère avaient*

empoisonné son père, comme Claudius et Gertrude ont empoisonné le mien ? Ah ! maudit empoisonneur, assassin, p. . . , traître, débauché, indigne vilain ! Et moi, quel âne je suis ! N'est-il pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi empoisonné, moi à qui le ciel et l'enfer demandent vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une p. . . . , que je m'en tienne à des malédictions comme une vraie salope, comme une gueuse, un torchon de cuisine ?

Il prend alors la résolution de se servir de ces comédiens, pour découvrir si en effet son oncle et sa mère ont empoisonné son père : car après tout, dit-il, le fantôme a pu me tromper ; c'est peut-être le diable qui m'a parlé ; il faut s'éclaircir. *Hamlet* propose donc aux comédiens de jouer une pantomime dans laquelle un homme dormira, et un autre lui versera du poison dans l'oreille. Il est bien sûr que si le roi *Claudius* est coupable, il fera fort étonné en voyant la pantomime ; il pâlera, son crime sera sur son visage. *Hamlet* fera certain du crime, et aura le droit de se venger.

Ainsi dit, ainsi fait. La troupe vient jouer cette scène muette devant le roi, la reine, et toute la cour ; et après la scène muette, il y en a une autre en vers. Le roi et la reine trouvent ces deux scènes fort impertinentes.

Ils soupçonnent *Hamlet* d'avoir fait la pièce, et de n'être pas tout-à-fait aussi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande perplexité ; ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi *Claudius* se résout à envoyer *Hamlet* en Angleterre pour le guérir de sa folie, et écrit au roi d'Angleterre, son bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur aussitôt la présente reçue.

Mais avant de faire partir *Hamlet*, la reine est bien aise de l'interroger, de le sonder ; et de peur qu'il ne fasse quelque folie dangereuse, le vieux chambellan *Polonius* se cache derrière une tapisserie, prêt à venir au secours en cas de besoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à *Gertrude* sa mère. Chemin faisant, il rencontre dans un coin le roi *Claudius*, à qui il a pris un petit remords ; il craint d'être un jour damné pour avoir empoisonné son frère, épousé la veuve, et usurpé la couronne. Il se met à genoux, et fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. *Hamlet* a d'abord envie de prendre ce temps-là pour le tuer ; mais, faisant réflexion que le roi *Claudius* est en état de grace, puisqu'il prie DIEU, il se donne bien de garde de l'assassiner dans cette circonstance. *Que je serais sot*, dit-il, *je l'enverrais droit au ciel, au lieu qu'il a envoyé mon*
père

père en purgatoire. Allons, mon épée, attends, pour passer au travers de son corps, qu'il soit ivre, ou qu'il joue, ou qu'il jure, ou qu'il soit couché avec quelque incestueuse, ou qu'il fasse quelque autre action qui n'ait pas l'air d'opérer son salut ; alors tombe sur lui, qu'il donne du talon au ciel, que son ame soit damnée, et noire comme l'enfer où il descendra. C'est encore-là un morceau que les guillemets de *Pope* nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi *Claudius*, dans l'intention de le damner, vient parler à sa mère, et lui fait, au milieu de ses propos insensés, des reproches accablans qu'elle ressent jusqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan *Polonius* craint que les choses n'aillent trop loin : il crie au secours derrière la tapisserie. *Hamlet* ne doute pas que ce ne soit le roi qui s'est caché là pour l'entendre : Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derrière la tapisserie ; il tire son épée, court au rat, et tue le bon homme *Polonius*. Ah ! mon fils que fais-tu ? *Ma mère, est-ce le roi que j'ai tué ? c'est une vilaine action de tuer un roi, et presque aussi vilaine, ma bonne mère, que de tuer un roi et de coucher avec son frère.* Cette conversation dure très-long-temps ; et *Hamlet*, en s'en allant, marche sans y penser sur le corps du vieux chambellan, et est près de tomber.

Le bon homme milord chambellan était un vieux fou , et donné pour tel , comme on l'a déjà vu. Sa fille *Ophélie* , qui apparemment avait des dispositions au même tour d'esprit , devient folle à lier , quand elle apprend la mort de son père : elle accourt avec des fleurs et de la paille sur la tête , chante des vaudevilles , et va se noyer. Ainsi voilà trois fous dans la pièce , le chambellan , sa fille , et *Hamlet* , sans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche *Ophélie* , et on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi *Claudius* a fait embarquer le prince pour l'Angleterre. Déjà *Hamlet* était dans le vaisseau , et il se doutait qu'on l'envoyait à Londres , pour lui jouer quelque mauvais tour : il prend dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs , la lettre du roi *Claudius* à son ami le roi d'Angleterre , scellée du grand sceau ; il y trouve une instante prière de le dépêcher , et de le faire partir pour l'autre monde à son arrivée. Que fait-il ? il avait heureusement le grand sceau de son père dans sa bourse ; il jette la lettre dans la mer , et en écrit une autre , dans laquelle il signe *Claudius* , et prie le roi d'Angleterre de faire pendre sur le champ les porteurs de la dépêche ; puis il replie le tout fort proprement , et y applique le sceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première chose qu'il y voit, c'est une couple de fosfoyeurs qui creusent une fosse pour enterrer *Ophélie* ; ces deux manœuvres sont encore des bouffons de la tragédie. Ils agitent la question si *Ophélie* doit être enterrée en terre sainte après s'être noyée ; et ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle est fille de qualité. Ensuite ils prétendent que les manœuvres sont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils sont du métier d'*Adam*. Mais *Adam* était-il gentilhomme, dit l'un des fosfoyeurs ? Oui, répond l'autre, car il est le premier qui ait porté les armes. Lui, des armes ! dit un fosfoyeur : sans doute, dit l'autre ; peut-on remuer la terre sans avoir des pioches et des hoyaux ? il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux discours, et des chansons galantes que ces messieurs chantent dans le cimetière de la paroisse du palais, arrive le prince *Hamlet* avec un de ses amis, et tous ensemble se mettent à considérer les têtes des morts qu'on trouve en creusant. *Hamlet* croit reconnaître le crâne d'un homme d'Etat capable de tromper DIEU, puis celui d'un courtisan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi ; et il n'épargne pas

les railleries aux défunts possesseurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, et on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre les cervelles des *Alexandre*, des *César*, et celle de ce fou; enfin, en raisonnant et en chantant, la fosse est faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite : on apporte le corps d'*Ophélie*. Le roi et la reine suivent la bierre. *Laërte*, le frère d'*Ophélie*, accompagne sa sœur avec un long crêpe; et quand on a mis le corps en terre, *Laërte*, outré de douleur, se jette dans la fosse. *Hamlet*, qui se souvient d'avoir aimé *Ophélie*, s'y jette aussi. *Laërte*, indigné de voir avec lui dans la même fosse celui qui a tué le chambellan *Polonius*, son père, en le prenant pour un rat, lui faute à la face; ils se battent à coups de poing dans la fosse; et le roi les sépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'Eglise.

Cependant le roi *Claudius*, qui est grand politique, voit bien qu'il se faut défaire d'un aussi dangereux fou que le prince *Hamlet*; et puisque ce jeune prince n'est pas pendu à Londres, il est bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit *Claudius* s'y prend. Il était accoutumé à empoisonner. Ecoute, dit-il au jeune *Laërte* : le prince

Hamlet a tué ton père, mon grand-chambellan; je vais te proposer, pour te venger, un petit divertissement de chevalerie. Je gagerai contre toi que de douze passes tu n'en feras pas trois à *Hamlet*; tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguifé, dont j'ai trempé la pointe dans un poison très-fubtil. Si par malheur tu ne peux réussir à frapper le prince, j'aurai soin de mettre pour lui une bouteille de vin empoisonné sur la table. Il faut bien boire quand on s'escrime: *Hamlet* boira quelques coups; et de façon ou d'autre il est mort sans remission....*Laërte* trouve le divertissement et la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles et des vidrecomes sur la table; les deux champions paraissent le fleuret à la main en présence de *Claudius*, de madame *Gertrude*, et de la cour danoise. Ils ferrailent; *Laërte* blesse *Hamlet* avec son fleuret empoisonné. *Hamlet* se sentant blessé crie *trahison*, tous les assistans crient *trahison*. *Hamlet* furieux, arrache à *Laërte* son fleuret pointu, l'en frappe lui-même, et en frappe le roi: La reine *Gertrude* épouvantée veut boire un coup pour reprendre ses forces; la voilà aussi empoisonnée; et tous quatre, c'est-à-dire, le roi *Claudius*, *Gertrude*, *Laërte* et *Hamlet* tombent morts.

Il est à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans, qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet scellé du grand sceau de Danemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainsi, Dieu merci, il ne reste aucun des acteurs en vie : mais, pour remplacer les défunts, il y a un certain *Fort-en-bras*, parent de la maison, qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la pièce, et qui vient à la fin se proposer pour candidat au trône de Danemarck.

Telle est exactement la fameuse tragédie d'Hamlet, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres : tel est l'ouvrage qu'on préfère à Cinna.

Il y a là deux grands problèmes à résoudre : le premier, comment tant de merveilles se font accumulées dans une seule tête ? car il faut avouer que toutes les pièces du divin *Shakespeare* sont dans ce goût ; le second, comment on a pu élever son ame jusqu'à voir ces pièces avec transport, et comment elles sont encore suivies dans un siècle qui a produit le Caton d'*Addisson* ?

L'étonnement de la première merveille doit cesser, quand on saura que *Shakespeare* a pris toutes ses tragédies de l'histoire ou des romans, et qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de *Claudius*, de *Gertrude* et d'*Hamlet*,

écrit tout entier par *Saxon* le grammairien, à qui gloire soit rendue.

La seconde partie du problème, c'est-à-dire, le plaisir qu'on prend à ces tragédies, souffre un peu plus de difficultés ; mais en voici la raison, selon les profondes réflexions de quelques philosophes.

Les porteurs de chaise, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clerks même, aiment passionnément les spectacles ; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des fortifiés, des revenans, ils y courent en foule ; et il y a plus d'un seigneur aussi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de *Shakespeare* tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de suivre le torrent : comment ne pas admirer ce que la plus faine partie de la ville admirait ? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans ; l'admiration se fortifia et devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel et de force, et qu'on retient par cœur, malgré qu'on en ait, ont demandé grace pour le reste ; et bientôt toute la pièce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans *Shakespeare*. M. de *Voltaire* est le premier qui les ait fait connaître en France; c'est lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de *Milton* et de *Shakespeare*: mais les traductions qu'il a faites de quelques passages de ces auteurs sont-elles fidelles? Il nous avertit lui-même que non; il nous dit qu'il a plus imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'*Hamlet*, qui commence la seconde scène du troisième acte:

Demeure, il faut choisir et passer à l'instant, &c. (*)

A travers les obscurités de cette traduction scrupuleuse, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français, on découvre pourtant très-aisément le génie de la langue anglaise; son naturel qui ne craint pas les idées le plus basses ni les plus gigantesques; son énergie que d'autres nations croiraient dureté; ses hardiesses que des esprits peu accoutumés aux tours étrangers prendraient pour du galimatias. Mais sous ces voiles on découvrira de la vérité, de la profondeur, et je ne fais quoi qui attache et qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance; aussi il n'y a presque personne en

(*) Voyez ci-dessus, page 330.

Angleterre qui ne sache ce monologue par cœur. C'est un diamant brut qui a des taches ; si on le polissait, il perdrait de son poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diversité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'*Aristote*, et des trois unités, et des bienféances, et de la nécessité de ne laisser jamais la scène vide, et de ne faire ni fortir ni entrer aucun personnage sans une raison sensible ; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement ; de s'exprimer en termes nobles et simples ; de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils voudraient avoir ; de ne jamais s'écarter des règles de la langue. Il est clair qu'on peut enchanter toute une nation sans se donner tant de peines.

Si *Shakespeare* l'emporte par ces raisons sur *Cornille*, nous avouerons que *Racine* est bien peu de chose en comparaison du tendre et élégant *Otway*. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur ce petit précis de la tragédie intitulée l'*Orpheline*.

L'Orpheline, tragédie.

UN vieux gentilhomme bohème, nommé *Acasto*, est retiré dans son château avec ses

deux fils , *Castalio* et *Polidore*. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus bohèmes que celui de *Claudius* n'est danois. *Serine*, sa fille, demeure aussi dans la maison ; de plus il a chez lui une orpheline nommée *Monime*, qui n'est pas la *Monime* de *Racine*. Cette *Monime* lui a été confiée par le défunt père de la demoiselle. Il y a dans le château de monsieur *Acasto* un chapelain, un page, et deux valets-de-chambre. Voilà le train du bon homme, du moins celui qu'on voit sur le théâtre. Joignez-y encore une servante de *Serine* ; ajoutez à tout cela un frère de *Monime*, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie ; et vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'Hamlet commence par deux sentinelles, celle de l'Orpheline commence par deux valets-de-chambre ; car il faut bien imiter les grands hommes. Ces valets parlent de leur bon maître *Acasto* qui a quitté le service, et de ses deux enfans *Polidore* et *Castalio*, qui passent leur temps à la chasse. Pour ne point amuser le lecteur, il faut lui dire que, s'il se doute que les deux frères sont tous deux amoureux de *Monime*, comme dans *Racine*, il ne se trompe pas. Mais il sera peut-être un peu étonné d'apprendre que *Castalio*, l'un des deux frères qui est aimé,

permet à son cher *Polidore* de coucher, s'il peut, avec *Monime* : pourvu que lui *Castalio* puisse aussi avoir le même droit ; il est content, car il jure qu'il ne veut pas l'épouser, et qu'il se mariera quand il sera vieux, pour mortifier sa chair.

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainsi contre le mariage, il épouse secrètement *Monime*, et l'aumônier de la maison leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie M. *Chamont*, frère de *Monime* : c'est un homme bien étrange et bien difficile que ce M. *Chamont*. Il demande d'abord à sa sœur si elle a son pucelage ? *Monime* lui jure qu'elle est une personne d'honneur. » Hé ! pourquoi êtes-vous en doute
 » de mon pucelage, mon frère ? — Ecoute ;
 » ma sœur, il n'y a pas long-temps que j'eus
 » un rêve en Hongrie ; tout mon lit remua ;
 » je te vis entre deux gens qui te festoyaient
 » tour à tour ; je pris ma grande épée, je
 » courus à eux ; et en m'éveillant, je vis
 » que j'avais percé ma tapifferie à person-
 » nages, juste dans l'endroit qui représente
 » *Polinice* et *Étéocle*, les deux frères thébains,
 » se tuant l'un l'autre.

» Hé bien, mon frère, parce que vous
 » avez été tourmenté en songe, il faut que
 » vous me tourmentiez éveillée ? — Oh ! ce

„ n'est pas tout, ma sœur, ne te justifie pas
 „ si vite. Comme je passais mon chemin l'autre
 „ jour, en pensant à mon rêve, je rencontrai
 „ une vieille sans dent, toute racornie, toute
 „ en double; son dos vouté était couvert
 „ d'un vieux morceau de bergame, ses cuisses
 „ à peine cachées par des haillons de toutes
 „ couleurs, variété de gueuserie: elle ramas-
 „ fait quelques copeaux de bois; je lui donnai
 „ l'aumône; elle me demanda où j'allais, et
 „ me dit d'aller vite, si je voulais sauver
 „ ma sœur. Enfin elle me parla de *Castalio*
 „ et de *Polidore*. „

Cette aventure étonne beaucoup *Monime*: elle lui avoue sur le champ qu'elle s'est promise à *Castalio*; mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne satisfait point *M. Chamont*; c'est un rude homme, comme nous l'avons déjà insinué; il s'en va trouver le chapelain: *Or ça*, lui dit-il, *M. Gravité*, n'êtes-vous pas l'aumônier de la maison? — Et vous, Monsieur, n'êtes-vous pas officier? Oui l'ami. — Monsieur, j'ai été officier aussi; mais mes parens m'ont mis dans l'Eglise, et je suis pourtant honnête homme, quoique je sois vêtu de noir. Je suis assez bien venu dans la famille; je ne prétends pas en savoir plus que les autres; je ne me mêle que de mes affaires; je me lève matin, j'étudie un peu, je bois et mange

gaiement ; aussi tout le monde a de la considération pour moi.

As-tu connu mon père , le vieux Chamont ?

— Oui , j'ai été très-affligé de sa mort.

Quoi ! tu l'aimais ! je t'embrasserais volontiers. Dis-moi un peu , crois-tu que Castalio aime ma sœur ?

S'il aime votre sœur ?

Oui , oui , s'il aime ma sœur ?

Ma foi , je ne lui ai jamais demandé ; et je m'étonne que vous me fassiez une pareille question.

Ah , hypocrite ! tu es comme tous tes pareils , tu ne vaux rien , tu n'as pas le courage de dire la vérité , et tu prétends l'enseigner ! Es-tu mêlé dans cette affaire ? Quelle part y as-tu ? la peste soit de la farce sérieuse du vilain ! tu roules les yeux tout juste comme les maquereilles : oui , les maquereilles ; elles parlent du ciel , elles ont les yeux dévots , elles mentent ; elles prêchent comme un prêtre ; et tu es une maquereille.

Ce qu'il y a de bon , c'est que l'aumônier, gagné par ces douces paroles , lui avoue que le matin il a marié dans un grenier Castalio et Monime.

Le frère trouve la chose assez bien , et s'en va avec monsieur l'aumônier. Les deux mariés arrivent ; il s'agit de consommer le mariage.

Les gens peu instruits croiraient, par tout ce qui s'est passé, que cette cérémonie va se faire sur le théâtre ; mais la décente *Monime* se contente de dire au nouveau marié de venir frapper trois coups à la porte de sa chambre, quand toute la maison sera bien endormie.

Le frère *Polidore*, dans la coulisse, entend ce propos ; et ne sachant pas que son frère *Castalio* est le mari de *Monime*, il prend son parti de le prévenir, et d'aller vite s'emparer des prémices de *Monime*. Il s'adresse au petit fripon de page, lui promet des fucreries et de l'argent, s'il veut amuser son frère *Castalio* une partie de la nuit. Le page fait bien sa commission ; il parle à *Castalio* de l'amour de *Monime*, de ses jarretières, de sa gorge ; il veut lui chanter une chanson ; il lui fait perdre son temps.

Polidore n'a pas perdu le sien ; il est allé à la porte de *Monime*, il a frappé les trois petits coups, la servante lui a ouvert, et le voilà couché avec la femme de son frère.

Enfin, *Castalio* arrive à cette porte, et frappe les trois coups ; la servante qui aurait dû le reconnaître à la voix, et reconnaître aussi l'autre, ne s'avise seulement pas de craindre de se méprendre ; elle croit que le faux mari qui se présente est *Polidore*, et que c'est le vrai mari *Castalio* qui est au lit ; elle le renvoie,

lui dit qu'il est un extravagant : il a beau se nommer, on lui ferme la porte au nez ; il est traité par la suivante comme *Amphitruon* par *Sofie*.

Polidore ayant joui à son aise du fruit de sa supercherie, apparemment sans dire mot, a laissé là sa conquête, et s'est allé reposer. *Castalio*, à qui on n'a point ouvert, se désespère, entre en fureur, se roule sur le plancher, dit des injures à tout le sexe ; et conclut que depuis *Eve*, qui devint amoureuse du diable, et damna le genre humain, les femmes ont été la cause de tous les malheurs.

Monime qui s'est levée en hâte pour retrouver son cher *Castalio*, avec qui elle croit avoir passé quelques doux momens, le rencontre, et veut l'embrasser ; il la traite de scélérate, et la traîne par les cheveux hors du théâtre.

M. *Chamont* se souvenant toujours de son rêve et de sa vieille forcière, vient gravement demander à sa sœur des nouvelles de la consommation de son mariage. La pauvre femme lui avoue que son mari, après l'avoir bien caressée, l'a traînée par les cheveux sur le plancher.

Ce *Chamont*, qui n'entend pas raillerie, s'en va vite trouver le père (qui par parenthèse était tombé en faiblesse dans le courant de la tragédie par excès de vieillesse ;) il lui

parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier: *Savez-vous*, lui dit-il, *que votre fils Castalio a épousé ma sœur ? — J'en suis fâché*, répond le bon homme. — *Comment fâché ? pardieu*, il n'y a point de grand seigneur qui ne s'enorgueillît d'avoir ma sœur, entendez-vous ? *Mais*, morbleu, il l'a maltraitée ; je veux que vous lui appreniez à vivre, où je mettrai le feu à la maison. — *Hé bien*, hé bien, je vous rendrai justice. *Adieu*, fier garçon.

Ce pauvre père va donc parler à *Castalio*, son fils, pour savoir quelle est cette aventure : pendant qu'il lui parle, *Polidore* veut savoir de *Monime* comment elle se trouve de la nuit passée ; il croit n'avoir joui que de la maîtresse de son frère, en vertu de la permission que son frère lui avait donnée. *Monime*, à ses discours, se doute de la méprise ; enfin, *Polidore* lui avoue qu'il a eu ses faveurs. *Monime* tombe évanouie ; elle ne reprend ses sens que pour s'abandonner à l'excès de sa juste douleur.

Si un tel sujet, de tels discours, et de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne se doutait pas qu'il eût rien fait de monstrueux. Il dédie sa pièce à la duchesse de *Cleveland*, avec la même naïveté qu'il a écrit sa tragédie ; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de *Charles II.*

Courtes

Courtes réflexions.

NOUS sentons combien la *Monime* de *Racine*, dans *Mithridate*, est au-dessous de la *Monime* de *M. Thomas Otway*; c'est le même qui fit *Venise* préservée. Il est défagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidèlement cette *Venise*; on nous a privé d'un sénateur qui mord les jambes de sa maîtresse, qui fait le chien, qui aboie, et qu'on chasse à coups de fouet; nous aurions encore eu le plaisir de voir un échafaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine *Pierre*, et qu'on renvoie comme un gueux; il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fausse délicatesse.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles scènes de l'*Othello* de *Shakespeare*. Avec quel plaisir nous aurions vu la première scène à *Venise*, et la dernière en *Chypre*! Un maure enlève d'abord la fille d'un sénateur. *Jago*, officier du maure, court sous la fenêtre du père: le père paraît en chemise à cette fenêtre. » Tête-bleu, dit » *Jago*, mettez votre robe; un bélier noir » monte sur votre brebis blanche; allons, » allons, debout, descendez, ou le diable » va faire de vous un grand-père.

L E S E N A T E U R .

» Quoi donc? que veux-tu? es-tu devenu
fou?

J A G O .

» Hé! mordieu, signor, êtes-vous de
» ceux qui n'oseraient servir DIEU, si le
» diable le leur défendait? Nous venons
» vous rendre service, et vous nous prenez
» pour des ruffiens: je vous dis que votre
» fille va être couverte par un cheval de
» Barbarie; que vos petits enfans henniront
» après vous; et que vous aurez pour cousins
» des rouffins d'Afrique.

L E S E N A T E U R .

» Quel profane coquin me parle ainsi?

J A G O .

» Hé! oui; sachez que votre fille *Desdémona*
» et le maure *Othello* font à présent la bête à
» deux dos. »

Ce même *Jago* accompagne à Chypre le
maure *Othello* et la signora *Desdémona*, que
le sénat a gracieusement accordée pour femme
à ce maure, gouverneur de Chypre, en dépit
du père.

A peine font-ils arrivés dans cette île, que ce
Jago entreprend de rendre le maure jaloux de

sa femme, et de lui faire soupçonner sa fidélité. Le maure commence déjà à sentir de l'inquiétude ; il fait ses réflexions. *Après tout, dit-il, quelle sensation ai-je eue des plaisirs que d'autres ont pu lui donner, et de sa luxure ? Je ne l'ai point vu, cela ne m'a point blessé ; j'ai dormi tout aussi-bien. Quand on nous vole une chose dont nous n'avons pas besoin, si nous l'ignorons, on ne nous a rien volé..... J'aurais été fort heureux si toute l'armée, et jusqu'aux goujats, avaient tâté d'elle, et que je n'en eusse rien su..... Oh ! non..... Adieu tout contentement ; adieu les troupes emplumées ; adieu la fière guerre, qui fait une vertu de l'ambition ; adieu les chevaux hennissans, et la trompette aiguë, et le fifre qui perce l'oreille, et le tambour qui anime le courage, et la bannière royale, et tous les grades, et l'orgueil, et la pompe, et les détails d'une guerre glorieuse ; et vous, engins mortels, dont le rude gosier imite ceux de l'immortel Jupiter, adieu ; Othello n'a plus d'occupation.*

C'est encore là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de Pope.

J A G O.

» Est-il possible, Monseigneur !

O T H E L L O le prenant à la gorge.

» Vilain, prouve-moi que ma femme est
 » une p..... ; prouve-le-moi, donne-m'en

» une preuve oculaire; ou par tout ce que
 » vaut l'ame éternelle de l'homme, il vau-
 » drait mieux pour toi que tu fusses né un
 » chien.

J A G O.

» Cette fonction ne me plaît guère; mais
 » puisque je me suis si fort avancé, par pure
 » honnêteté et par amitié pour vous, je
 » pourfuirai. J'étais couché l'autre nuit avec
 » votre lieutenant *Cassio*, et je ne pouvais
 » dormir à cause d'une rage de dent. Il y a
 » des gens, comme vous savez, qui ont l'ame
 » si relâchée, qu'ils parlent en dormant de
 » leurs affaires; *Cassio* est un de ceux-là. Il
 » disait dans son sommeil: Ma chère *Desdé-*
 » *mona*, soyons bien prudens, cachons bien
 » nos amours. En parlant ainsi, il me prenait
 » les mains, il me tâtonnait, il s'écriait: Ah!
 » charmante créature! et il me baifait avec
 » ardeur, comme s'il eût arraché par la racine
 » des baisers plantés sur mes lèvres; et il
 » mettait ses cuisses sur mes jambes, et il sou-
 » pirait, il haletait, il me baifait, il s'écriait:
 » Damné de destin qui t'a donnée à ce
 » maure!

Sur ces preuves si décernment énoncées, et
 sur un mouchoir de *Desdémona* que *Cassio* avait
 rencontré par hasard, le capitaine maure ne

manque pas d'étrangler sa femme dans son lit : mais il lui donne un baiser avant de la faire mourir. » Allons, dit-il, meurs p.... — Ah !
 » monseigneur, renvoyez-moi, mais ne me
 » tuez pas. — Meurs, p..... — Ah ! tuez-moi
 » demain, laissez-moi vivre cette nuit. —
 » Gueuse, si tu branles ! — Une seule demi-
 » heure. — Non, quand cela sera fait, il n'y
 » aura plus de délai. — Mais que je dise au
 » moins mes prières. — Non, il est trop
 » tard... » Il l'étrangle ; et *Desdémona*, après
 avoir été bien étranglée, s'écrie qu'elle est
 innocente. Quand *Desdémona* est morte, le
 sénat rappelle *Othello* ; on vient le prendre
 pour le mener à Venise où il doit être jugé.
 » Arrêtez, dit-il, un mot ou deux..... Vous
 » direz au sénat qu'un jour dans Alep je trou-
 » vai un turc à turban qui battait un véni-
 » tien, et qui se moquait de la république ;
 » je pris par la barbe ce chien de circoncis,
 » et je le frappai ainsi. » Il se frappe alors
 lui-même.

Un traducteur français qui nous a donné des esquisses de plusieurs pièces anglaises, et entre autres du *Maure de Venise*, moitié en vers, moitié en prose, n'a traduit aucun des morceaux essentiels que nous avons mis sous les yeux des lecteurs ; il fait parler ainsi *Othello* :

382 DU THEATRE ANG., PAR JER. CARRÉ.

L'art n'est point fait pour moi ; c'est un fard que je hais.
Dites-leur qu'Othello , plus amoureux que sage ,
Quoiqu'époux adoré , jaloux jusqu'à la rage ,
Trompé par un esclave , aveuglé par l'erreur ,
Immola son épouse , et se perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'est pas fait pour moi* est pris dans Zaire ; mais le reste n'en est pas.

Le lecteur est maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres et la tragédie de Paris.

P A R A L L E L E
D'HORACE, DE BOILEAU
E T D E P O P E.

LE *Journal encyclopédique*, l'un des plus curieux et des plus instructifs de l'Europe, nous instruit d'un parallèle entre *Horace*, *Boileau*, et *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adressés au roi de Prusse, dans lesquels *Pope* a la préférence sur le français et sur le romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle ;
Mais *Pope* approfondit ce qu'ils ont effleuré :
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être ;
Et l'homme, avec lui seul, apprit à se connaître.

Ces vers se trouvent à la tête du poëme sur la loi naturelle, ouvrage philosophique et moral, dans lequel la poésie reprend son premier droit, celui d'enseigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence ; et où l'auteur développe les principes de la loi universelle que DIEU a mis dans tous les cœurs.

384 PARALLELE D'HORACE,

Nous convenons avec l'auteur que l'*Essai sur l'homme* de l'illustre *Pope* est un très-bon ouvrage, et que ni *Horace*, ni *Boileau*, ni aucun poète, n'ont rien fait dans ce genre. *Rousseau* est le seul qui ait tenté quelque chose d'approchant, dans une pièce de vers intitulée, on ne fait pourquoi, *Allégorie* : il fait les efforts pour expliquer le système de *Platon*; mais que cet ouvrage est faible, languissant ! ce n'est ni de la poésie ni de la philosophie ; il ne prouve ni ne peint.

L'homme et les dieux de ton souffle animés,
Du même esprit diversement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins subtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans.
Par ces degrés de lumière inégale,
Tu fus remplir le vide et l'intervalle
Qui se trouvait, ô magnifique roi,
De l'homme aux dieux, et des dieux jusqu'à toi ;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
Comme le terme et l'équateur sensible
De l'univers invisible et visible.

Il n'est pas étonnant que cette pièce soit demeurée dans l'oubli ; c'est, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tissu d'épithètes oiseuses en prose dure et sèche que l'auteur a rimée.

Il n'en est pas ainsi de l'*Essai de Pope* ; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en si peu de paroles. C'est le plan des lords *Shaftesbury* et *Bolingbroke*, exécuté par le plus habile ouvrier ; aussi est-il traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas si cet ouvrage, si fort et si plein, est orthodoxe ; si même sa hardiesse n'a pas contribué à son prodigieux débit ; s'il ne s'ape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choses sont dans l'état où elles devaient être originairement ; et si ce système ne renverse pas le dogme de la chute de l'homme, et les divines écritures. Nous ne sommes pas théologiens : nous leur laissons le soin de confondre *Pope*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke*, *Leibnitz*, et d'autres grands hommes ; nous nous en tenons uniquement à la philosophie et à la poésie. Nous osons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui est le précis de tout l'ouvrage :

All partial evil is a general good.

Tout mal particulier est le bien général.

Mélanges litter. Tome I.

* K k

Voilà un étrange bien général que celui qui ferait composé des souffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. *Bolingbroke* s'entendait-il bien lui-même, quand il rédigeait ce système ? Que veut dire : *Tout est bien* ? est-ce pour nous ? non, sans doute ; est-ce pour DIEU ? il est clair que DIEU ne souffre pas de nos maux. Quelle est donc au fond cette idée platonicienne ? un chaos, comme tous les autres systèmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de *Pope* qui pourraient être comparées à celles d'*Horace* et de *Boileau*, je demanderai si ces deux auteurs, dans leurs satires, se sont jamais servis des armes dont *Pope* se sert. Les gentilleffes dont il régale milord *Harvey*, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, sont un peu singulières ; les voici mot pour mot :

Que *Harvey* tremble ! Qui ? cette chose de foie ?

Harvey, ce fromage mou fait de lait d'ânesse ?

Hélas ! il ne peut sentir ni satire ni raison.

Qui voudrait faire mourir un papillon sur la roue ?

Pourtant je veux frapper cette punaise volante à ailes dorées,

Cet enfant de boue qui se peint et qui put,

Dont le bourdonnement fatigue les beaux esprits et les belles,

Qui ne peut tâter ni de l'esprit ni de la beauté :
 Ainsi l'épagneul bien élevé se plait civilement
 A mordiller le gibier qu'il n'ose entamer.
 Son sourire éternel trahit son vide ,
 Comme les petits ruisseaux se rient dans leurs cours ;
 Soit qu'il parle avec son impuissance fleurie ;
 Soit que cette marionnette barbouille les mots que le
 compère lui souffle ;
 Soit que , crapaud familier à l'oreille d'Eve ,
 Moitié écume , moitié venin , il se crache lui-même
 en compagnie ,
 En quolibets , en politique , en contes , en mensonges.
 Son esprit roule sur des oui-dire , entre ceci et cela ;
 Tantôt haut , tantôt bas , petit maître ou petite maîtresse :
 Et lui-même n'est qu'une vile antithèse ;
 Etre amphibie , qui , en jouant les deux rôles ,
 La tête frivole et le cœur gâté ,
 Fat à la toilette , flatteur chez le roi ,
 Tantôt trotte en ladi , tantôt marche en milord.
 Ainsi les rabbins ont peint le tentateur ,
 Avec face de chérubin et queue de serpent.
 Sa beauté vous choque , vous vous défiez de son esprit ;
 Son esprit rampe , et sa vanité lèche la poussière.

Il est vrai que *Pope* a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne ; il l'appelle honnêtement *Sporus* , du nom d'un infame prostitué de *Néron*. Vous observerez encore que

la plupart de ces invectives tombent sur la figure de milord *Harvey*, et que *Pope* lui reproche jusqu'à ses grâces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait, bossu par devant et par derrière, qui parlait ainsi; on voit à quel point l'amour-propre & la colère sont aveugles.

Les lecteurs pourront demander si c'est *Pope*, ou un de ses porteurs de chaise qui a fait ces vers. Ce n'est pas-là absolument le style de *Despréaux*. Ne fera-t-on pas en droit de conclure que la politesse et la décence ne sont pas les mêmes en tout pays?

Pour mieux faire sentir encore, s'il se peut, cette différence que la nature et l'art mettent souvent entre des nations voisines, jetons les yeux sur une traduction fidelle d'un passage de la *Dunciade* de *Pope*; c'est au chant second. La bêtise a proposé des prix pour celui de ses favoris qui sera vainqueur à la course. Deux libraires de Londres disputent le prix: l'un est *Lintot*, personnage un peu pesant; l'autre est *Curl*, homme plus délié: ils courent, et voici ce qui arrive:

Au milieu du chemin on trouve un borbier
 Que madame *Curl* avait produit le matin:
 C'était sa coutume de se défaire au lever de l'aurore
 Du marc de son souper devant la porte de sa voisine.

Le malheureux Curl glisse ; la troupe pousse un grand cri ;

Le nom de Lintot résonne dans toute la rue ;

Le mécréant Curl est couché dans la vilenie ,

Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie , &c.

Le portrait de la mollesse dans le Lutrin est d'un autre genre ; mais on dit qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Une autre conclusion que nous oserons tirer encore de la comparaison des petits poèmes détachés , avec les grands poèmes , tels que l'épopée et la tragédie , c'est qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître , une ode , à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épître , ou ce qui est plus aisé à faire , une satire , ou ce qui est souvent assez insipide , une ode , soit aussi-bien écrite qu'une tragédie , il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci , et plus de plaisir à la voir , que non pas à transcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs , car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien ; une bonne ode encore moins ; elle peut tout au plus amuser un quart-d'heure les gens du métier : mais créer un sujet , inventer un nœud et un dénouement , donner à chaque personnage son caractère , et le soutenir ; faire en sorte

qu'aucun d'eux ne paraisse et ne sorte sans une raison sentie de tous les spectateurs ; ne laisser jamais le théâtre vide ; faire dire à chacun ce qu'il doit dire , avec noblesse sans enflure , avec simplicité sans bassesse ; faire de beaux vers qui ne sentent point le poëte , et tels que le personnage aurait dû en faire s'il parlait en vers ; c'est - là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir , sous peine de ne point réussir parmi nous : et quand il s'est acquitté de tous ces devoirs , il n'a encore rien fait. *Esther* est une pièce qui remplit toutes ces conditions ; mais quand on l'a voulu jouer en public , on n'a pu en soutenir la représentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans sa main , il faut arracher des larmes aux spectateurs les plus insensibles , il faut déchirer les âmes les plus dures. Sans la terreur et sans la pitié , point de tragédie ; et quand vous auriez excité cette pitié et cette terreur , si avec ces avantages vous avez manqué aux autres lois , si vos vers ne sont pas excellens , vous n'êtes qu'un médiocre écrivain qui avez traité un sujet heureux.

Qu'une tragédie est difficile ! et qu'une épître , une satire , sont aisées ! Comment donc oser mettre dans le même rang un *Racine* et un *Despréaux* ! Quoi ! on estimerait autant un peintre de portrait qu'un *Raphaël* ? Quoi ! une

tête de *Rimbrant* fera égale au tableau de la transfiguration, ou à celui des nêces de Cana ?

Nous savons que la plupart des épîtres de *Despréaux* sont belles, qu'elles posent sur le fondement de la vérité, sans laquelle rien n'est supportable; mais pour les épîtres de *Roussseau*, quel faux dans les sujets, et quelles contorsions dans le style! qu'elles excitent souvent le dégoût et l'indignation! Que veut dire une épître à *Marot*, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les fots qui soient méchans? Que ce paradoxe est ridicule!

Sylla, *Catilina*, *César*, *Tibère*, *Néron* même, étaient-ils des fots? Le fameux duc de *Borgia* était-il un fot? Et avons-nous besoin d'aller chercher des exemples dans l'histoire ancienne? Peut-on d'ailleurs souffrir la manière dure et contrainte dont cette idée fausse est exprimée?

Et si par fois on vous dit qu'un vaurien
 A de l'esprit, examinez-le bien;
 Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
 Et qu'en effet c'est un fot sous le masque.

Le casque de l'esprit. Bon Dieu! est-ce ainsi que *Despréaux* écrivait? Comment souffrir le langage de l'épître à M. le duc de *Noailles*, qu'il baptisa, dans ses dernières éditions, d'*Épître à M. le comte de C. . . .*

Jaçoit qu'en vous gloire et haute naissance
 Soient alliés à titres et puissance ,
 Que de splendeurs et d'honneurs mérités
 Votre maison luisse de tous côtés ,
 Si toutefois ne font-ce ces bluettes
 Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Ce malheureux burlesque, ce mélange impertinent du jargon du seizième siècle, et de notre langue, si méprisé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un sujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'est ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'est qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace*: point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Presque toutes ses épîtres roulent sur lui-même, sur ses querelles avec ses ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés: on ne se soucie pas plus de ses vers contre *la Motte*, que de ses roches de *Salisbury*: qu'importe? ...

„ Qu'entre ces roches nues ,
 „ Qui par magie en ces lieux sont venues ,
 „ S'en trouve sept, trois de chacune part ,
 „ Une au-dessus ; le tout fait par tel art ,

- » Qu'il représente une porte effective ,
- » Porte vraiment bien faite et bien naïve ;
- » Mais c'est le tout : car qui voudrait y voir
- » Tours ou châtel , doit ailleurs se pourvoir.

Ces détestables vers , et ce malheureux fujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaise tragédie que nous ayons ? Nous sommes raffinés de vers : une denrée trop commune est avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où la nation se rassemble est presque le seul genre de poésie qui nous intéresse aujourd'hui ; encore ne faudrait-il pas avoir des poèmes dramatiques tous les jours :

Namque voluptates commendat rarior usus.

Fin du premier volume.

T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

A VERTISSEMENT.	page 2
DISCOURS de M. de Voltaire, à sa réception à l'académie française, avec des notes.	3
PANEGYRIQUE DE LOUIS XV, fondé sur les faits et sur les événemens les plus intéressans, jusqu'en 1749.	27
Préface de l'Auteur.	29
Extrait d'une lettre de M. le président Hénault.	37
ELOGE FUNEBRE des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.	61
ELOGE HISTORIQUE DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.	85
ELOGE DE M. DE CREBILLON.	97
ELOGE FUNEBRE DE LOUIS XV, prononcé dans une académie, le 25 mai 1774.	129

TABLE DES MATIERES. 395

VIE DE MOLIERE , avec de petits sommaires de ses pièces.	141
<i>Avertissement.</i>	142
<i>L'Etourdi ou les Contre-temps.</i>	160
<i>Le Dépit amoureux.</i>	163
<i>Les Précieuses ridicules.</i>	164
<i>Le Cocu imaginaire.</i>	167
<i>Dom Garcie de Navarre , ou le Prince jaloux.</i>	168
<i>L'Ecole des maris.</i>	169
<i>Les Fâcheux.</i>	171
<i>L'Ecole des femmes.</i>	173
<i>La Critique de l'Ecole des femmes.</i>	175
<i>L'Impromptu de Versailles.</i>	176
<i>La Princesse d'Elide , ou le Plaisir de l'île enchan- tée.</i>	177
<i>Le Mariage forcé.</i>	178
<i>L'Amour médecin.</i>	179
<i>Dom Juan , ou le Festin de Pierre.</i>	180
<i>Le Misanthrope.</i>	183
<i>Le Médecin malgré lui.</i>	186
<i>Mélicerte.</i>	187

396 TABLE DES MATIERES.

<i>Le Sicilien, ou l'Amour peintre.</i>	188
<i>Amphitrion.</i>	ibid.
<i>L'Avare.</i>	191
<i>George Dandin, ou le Mari confondu.</i>	195
<i>L'Impôsteur, ou le Tartuffe.</i>	196
<i>Monsieur de Pourceaugnac.</i>	201
<i>Le Bourgeois gentilhomme.</i>	202
<i>Les Fourberies de Scapin.</i>	204
<i>Psyché.</i>	205
<i>Les Femmes savantes.</i>	208
<i>Les Amans magnifiques.</i>	210
<i>La comtesse d'Escarbagnas.</i>	212
<i>Le Malade imaginaire.</i>	ibid.

TRADUCTION DU POEME DE JEAN PLOKOF, <i>conseiller de Holstein, sur les affaires présentes.</i>	215
---	-----

LETTRES CHINOISES, INDIENNES ET TARTARES.

PREMIERE LETTRE. <i>Sur le poëme de l'empereur Kien-long.</i>	223
LETTRE II. <i>Réflexions de dom Ruinard sur la Vierge dont l'empereur Kien-long descend.</i>	229

TABLE DES MATIERES. 397

LETTRE III. <i>Adressée à M. Paw , sur l'athéisme de la Chine.</i>	239
LETTRE IV. <i>Sur l'ancien christianisme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.</i>	245
LETTRE V. <i>Sur les lois et mœurs de la Chine.</i>	253
LETTRE VI. <i>Sur les disputes des révérends pères jésuites à la Chine.</i>	259
LETTRE VII. <i>Sur la fantaisie qu'ont eue quelques savans d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.</i>	264
LETTRE VIII. <i>Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.</i>	268
LETTRE IX. <i>Sur un livre des brachmanes , le plus ancien qui soit au monde.</i>	273
LETTRE X. <i>Sur le paradis terrestre de l'Inde.</i>	285
LETTRE XI. <i>Sur le grand lama et la métémpsycose.</i>	291
LETTRE XII. <i>Sur le Dante , et sur un pauvre homme nommé Martinelli.</i>	302
DES DIVERS CHANGEMENS ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.	309

398 TABLE DES MATIERES.

DE LA TRAGÉDIE ANGLAISE.	327
SUR LA COMÉDIE ANGLAISE.	340
DU THÉÂTRE ANGLAIS, <i>par Jérôme Carré.</i>	350
<i>Plan de la tragédie d'Hamlet.</i>	351
<i>L'Orpheline.</i>	369
<i>Courtes réflexions.</i>	377
PARALLELE D'HORACE, DE BOILEAU ET DE POPE.	383

Fin de la Table du premier volume.



